

SÉANCE DU 22 FÉVRIER 1886.

PRÉSIDENTENCE DE M. HOUZÉ.

La séance est ouverte à 8 heures et quart.

Le procès-verbal de la séance de janvier est lu et adopté.

Dépouillement du scrutin. — MM. F. Eloin, Goffint, Ed. Michotte, G. Montefiore-Lévi, Querton et D^r E. Rouffart sont proclamés membres effectifs de la Société à l'unanimité des suffrages.

Correspondance. — M. le baron Alf. de Loë remercie la Société de sa nomination de membre effectif.

M. le Directeur du Musée d'histoire naturelle annonce l'acquisition du polissoir en grès trouvé à Spiennes, qui lui avait été signalé par le bureau de la Société.

Ouvrages reçus. — *Sur l'exhumation du grand erratique d'Oudenbosch*, par M. E. Delvaux, vice-président de la Société.

Sur l'existence d'un limon quaternaire supérieur aux dépôts caillouteux à Elephas primigenius et inférieur à l'ergeron, par le même.

Le forage du Katsberg près de Cassel, d'après les documents recueillis par M. J. Ortlieb en 1885, par le même.

Les puits artésiens de la Flandre. Observations sur un forage exécuté en 1885, par M. le baron O. van Ertborn à Renaix, par le même.

Des origines de l'idolâtrie, par le comte Goblet d'Alviella, membre effectif.

Nos fouilles en 1883 et 1884, par M. Bequet, membre effectif.

Les récents voyages des Néerlandais à la Nouvelle-Guinée, par le prince Roland Bonaparte, membre correspondant.

Ethnographie et Linguistique, par M. l'abbé Van den Gheyn.

Hugo Reid's Account of the Indians of Los Angeles, by W.-J. Hoffman.

Bulletin de l'Académie royale de médecine de Belgique, 1885, n^{os} 12 et 13; 1886, n^o 1.

The Journal of the Anthropological Institute of Great Britain and Ireland, february, 1886.

Correspondenz-Blatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte, Januar und Februar 1886.

Mittheilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien, XV. Bd, II. Heft.

The Medico-legal Journal, december 1885.

Transactions of the Anthropological Society of Washington, vol. I and III.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

COMMUNICATION DE M. DALLEMAGNE.
PRINCIPES DE SOCIOLOGIE.

I. — LA SOCIOLOGIE DOIT ÊTRE PHYSIOLOGIQUE.

La communication que nous avons l'honneur de présenter à la Société d'anthropologie est un essai de sociologie physiologique. Elle s'inspire d'un principe de philosophie scientifique à peu près généralement admis : « Toute science doit, par sa méthode, se rattacher essentiellement à celle qui la précède. » L'explication des phénomènes sociologiques à l'aide des lois de la physiologie et de la biologie, telle est notre proposition fondamentale.

La tâche est lourde et délicate ; nous allons froisser des opinions reçues, des idées caressées depuis longtemps ; heurter de front des choses marquées d'un caractère aussi sacré qu'immuable ; nous toucherons d'une main profane à des croyances à la fois chères au sentiment et à la raison ; nous réclamons d'avance pour tous ces attentats l'attention et l'indulgence. On verra que ces violences un peu préméditées — nous le confessons — ne sont dictées que par l'amour du vrai.

L'importance, l'étendue de la tâche nous ont d'ailleurs bien autrement préoccupé ; les problèmes de la sociologie sont à la fois délicats et complexes ; le champ scientifique est si vaste que le regard peut à peine l'embrasser. L'obscurité des origines animales de l'homme est encore si profonde, et les vieilles civilisations, malgré nos efforts, nous parlent une langue constellée de métaphores au point que l'imagination bien plus que la science y trouve son profit.

Et cependant nous croyons fermement que la sociologie sera physiologique ou qu'elle ne sera jamais. Si jusqu'à ce jour toute base scientifique lui a manqué, c'est que, loin de s'inspirer des données de la biologie, elle s'efforçait d'enchâsser les faits dans un cadre rêvé par l'imagination. Les obstacles qui ont barré la voie de la science sociale sont nombreux et variés. Herbert Spencer les a scrupuleusement dissociés ; il les étale franchement et sans pitié dans son Introduction à la science sociale. Il expose tour à tour ce qu'il nomme les difficultés objectives et les difficultés subjectives ; successivement sont analysés les préjugés de l'éducation, du patriotisme, de la politique et de la théologie. Nous

conseillons vivement à toute critique un peu prématurée de parcourir les chapitres en question. Peut-être finira-t-elle par se reconnaître dans l'une des images de cette série de photographies psychologiques, et trouver ainsi les moyens de s'exécuter elle-même; précaution extrêmement charitable qui dispense d'une besogne souvent désagréable.

Des essais d'un caractère scientifique assez rigoureux cependant ont été tentés. Herbert Spencer a publié des Principes de sociologie où se trouvent, un peu délayées, des vérités indéniables; mais, comme le dit Letourneau, l'œuvre, essentiellement ethnologique, manque de méthode et trop souvent l'auteur se laisse égarer par des conceptions systématiques. M^{me} Clémence Royer — irrévérencieuse selon nous — traite même d'enfantillages certains rapprochements établis laborieusement par le philosophe anglais entre les organismes et les sociétés. La sociologie de Roberty est plutôt un exposé critique des méthodes employées et le panégyrique de l'école descriptive qu'une étude des faits sociologiques. Quant à Letourneau, il dit lui-même dans la préface de son excellent ouvrage qu'il a seulement essayé d'écrire un chapitre de la sociologie, le chapitre ethnographique, en ayant soin de ne pas entasser les faits pêle-mêle et sans ordre. Cette déclaration, par trop modeste, n'ôte rien au caractère réellement supérieur de l'ouvrage; on regrette d'autant plus vivement que l'auteur ne se soit pas efforcé de poser les lois sociologiques telles qu'il les comprend.

Car un point sur lequel on se trouve généralement d'accord, c'est qu'il existe des lois sociologiques; cette croyance est d'ailleurs un curieux phénomène de psychologie contemporaine; tel dont l'esprit est encore hanté par les vieilles hypothèses, dont les croyances philosophiques retardent de quelques siècles, affirme sans sourciller cette redoutable proposition. Il conclut aussi bravement qu'inconsciemment de la physique à la sociologie, pourvu qu'on ne touche pas à ses préjugés psychologiques.

C'est que les phénomènes sociologiques sont tellement compliqués que, tout d'abord, leur véritable nature nous échappe; à leur sujet, nos affirmations manquent de clarté parce qu'elles manquent de base; c'est surtout par la raison que l'expression « loi sociologique », pour éveiller dans le cerveau une notion exacte qui permette d'en apprécier les conséquences, doit rencontrer des données scientifiques malheureusement trop rares.

Car la sociologie s'adresse aux manifestations les plus hautes de la vie; elle suppose résolus les problèmes qui marquent chacune

des étapes de l'évolution de la matière; elle ne peut se dévoiler qu'aux fidèles dont l'esprit s'est assoupli à la rigueur de la méthode expérimentale par un long noviciat à travers toutes les sciences, tant mécaniques que physiques et naturelles. Il faut avoir peu à peu parcouru cette filière scientifique qui part de la cosmogonie de Laplace et atteint les sommets de la vie sociale, pour concevoir nettement le caractère rigoureux des lois sociologiques. Par sa place même au haut de l'échelle des sciences, la sociologie échappe à l'intelligence des foules. Elles peuvent en parler, elles ne l'aperçoivent pas.

Mais la haute situation de la sociologie, si elle lui constitue un privilège, retardera longtemps l'intelligence de ses caractères fondamentaux. Cette science est encore aujourd'hui presque tout entière d'ordre descriptif. On accumule les matériaux, mais on n'ose point édifier. Rares même sont ceux qui affirment qu'on ne doit pas s'arrêter là. Quant aux formules sociologiques, quelques audacieux en ont donné un petit nombre, mais sans ordre, comme des conclusions partielles plutôt que comme des principes généraux.

Nous allons tenter de grouper méthodiquement ces vues éparses dans les ouvrages de science et de philosophie contemporaines: nous appliquerons à l'étude des faits sociaux la méthode physiologique.

Nous considérons l'homme comme un organisme à fonctions diverses, à besoins variés et tendant par-dessus tout à réaliser ces fonctions et à satisfaire ces besoins. Nous nous abstiendrons de rechercher en dehors de ces facteurs les causes des actes, tant individuels que sociaux. Nous nous abstiendrons surtout de créer des agents d'ordre surnaturel pour combler les lacunes de notre système. Nous établirons ce que nous croyons être la véritable formule physiologique de l'animal et nous nous attacherons à examiner si cette formule rend compte des phénomènes sociaux.

Cette conception rigoureuse est loin d'être, on nous croira sans peine, universellement admise. A part quelques exceptions, un véritable désordre fait d'incroyables inconséquences règne dans la plupart des esprits au sujet des phénomènes sociaux.

Il est évident que, selon une expression ancienne mais aussi fine qu'exacte, nous avons le mot sans la chose. Quant à nous, nous établirons d'abord succinctement la place de la sociologie dans la doctrine de l'évolution. Nous examinerons ensuite les diverses théories émises sur la nature de la cause qui pousse les animaux à

se grouper en société; cette revue historique nous conduira au seuil de la conception naturaliste contemporaine; dans un chapitre spécial nous déterminerons les grandes influences, tant philosophiques que scientifiques, qui ont, de près ou de loin, préparé l'évolution de la sociologie. Rattachant intimement la sociologie à la biologie, nous définirons les principes de cette science; cette définition nous permettra d'aborder les deux grands facteurs de l'évolution individuelle et de l'évolution sociale : l'organisme et le milieu. L'évolution des sociétés rapportée à nos idées sur la formule physiologique de l'être organisé constituera le restant de notre travail.

II. — LA SOCIOLOGIE ET LA THÉORIE DE L'ÉVOLUTION.

Il est un principe dont tout esprit scientifique ne peut plus se dégager sans risquer de perdre le fil conducteur de ses pensées et de ses déductions : nous voulons parler du principe d'évolution. Ce principe domine toutes les sciences contemporaines; il les imprègne, il les vivifie toutes. Chacune a, évidemment, ses bases et sa méthode spéciales, mais toutes subissent l'influence de cette idée mère de la philosophie scientifique. Nous avons dit tantôt que la sociologie ne pouvait être vue qu'à la lueur des principes physiologiques. Il est en effet impossible de dissocier les actes sociaux du facteur qui les a produits; ces sociétés, émanations de l'activité humaine, doivent être rapportées au mécanisme qui les a engendrées; mais cette espèce de mise au point des phénomènes sociaux procède d'une idée directrice; il faut qu'un principe nous guide et qu'une règle scientifique vienne nous prescrire de ne point séparer l'homme des êtres qui l'ont précédé; il faut surtout que les sociétés humaines soient rattachées aux sociétés animales, qu'une même pensée nous montre la vie se compliquant à travers l'échelle zoologique et donnant naissance à toutes les manifestations de l'organisme tant individuelles que sociales. Pour dégager l'étude des phénomènes sociaux des conceptions à priori, nous devons nécessairement, au nom de l'Évolution, enlever les barrières élevées autour des actes psychiques et sociaux, entre les manifestations de la vie humaine et celles de la vie animale.

Et non seulement le principe d'évolution unit la sociologie aux sciences qui la précèdent, mais implicitement il lui donne son droit de cité, ainsi que sa place dans le domaine des conceptions rigoureusement établies.

L'idée d'évolution dans ce qu'elle a de plus simple représente la matière comme le siège de modifications successives dans l'espace et dans le temps et réalisant, à l'aide des énergies primordiales qui y sont accumulées, tous les phénomènes inorganiques, organiques et vitaux. Cette conception exclut toute intervention, autre que celle de la matière et de ses forces. Elle comprend dans une série ininterrompue toutes les manifestations du règne inorganique et organique. Herbert Spencer, dont l'œuvre presque tout entière est consacrée à l'exposition de l'idée de l'évolution dans les différentes sciences, subdivise l'évolution de la matière en évolution inorganique, évolution organique, évolution super-organique. Cette dernière catégorie comprend les phénomènes sociaux dans le règne animal tout entier.

La sociologie constitue donc l'évolution super-organique; elle s'occupe en effet des faits résultant directement de l'intégration des phénomènes organiques. L'évolution assigne à la sociologie sa place rationnelle dans l'ordre des sciences. Mais elle fait davantage; d'une façon moins directe, mais tout aussi certaine, elle lui donne, comme nous disions tantôt, son droit de cité dans le domaine des conceptions rigoureusement établies.

L'évolution, en effet, chasse peu à peu, au fur et à mesure qu'elle prend possession des sciences, les idées d'intervention surnaturelle, de puissance immatérielle, etc.; elle dépeuple notre esprit de ses chimères, tout comme elle dégarnit le ciel de ses dieux; elle exclut de l'activité sociale les facteurs qui l'encombraient, ramène à leur juste signification les causes des phénomènes sociologiques. Elle lui fait ainsi acquérir la rigueur nécessaire pour prendre place dans la série des sciences. Car, notons-le d'une façon spéciale, la sociologie ne peut se comprendre comme science tant qu'on laisse à quelque facteur immatériel une influence si minime qu'elle soit. Du moment qu'une force en dehors des forces connues peut déranger les relations nécessaires, modifier les manifestations organiques, troubler les réactions cérébrales, de manière à annihiler ou faire dévier un phénomène social, il n'y a plus de sociologie possible. Il reste des faits, mais plus de science.

Certes la tâche de l'idée évolutive n'est pas sur le point d'être terminée. Si on commence à comprendre quelle sera son action dans le domaine sociologique, elle est encore loin d'y être parvenue. Elle fait le siège, à l'heure actuelle, de la vieille psychologie. Puis elle viendra planter ses tentes en face du dernier camp retranché des anciennes doctrines. En attendant que nous puissions, devant

ses victoires, appliquer rigoureusement à la sociologie l'idée de l'évolution, voyons ce qu'ont pu pour elle, jusqu'aujourd'hui, les autres systèmes et les autres théories.

III. — HISTOIRE DES DOCTRINES SOCIOLOGIQUES.

Nous allons passer rapidement en revue les solutions données au problème sociologique. Nous recherchons dans le passé les interprétations apportées par l'esprit humain à cette question que nous nommons la cause sociologique. Nous espérons, à l'aide de l'intérêt que cette revue présente comme étude de psychologie anthropologique, nous faire pardonner sa longueur indispensable. Nous tenons à déclarer que nous avons au point de vue bibliographique souvent utilisé les ouvrages de MM. Espinas et Lefèvre.

On a fait observer avec justesse que les faits sociaux qui constituent un des domaines les plus accessibles à l'intelligence humaine sont ceux que cette intelligence a su s'approprier en dernier lieu. Cette réflexion est exacte, mais facilement explicable. Pour qu'une science puisse naître, il faut qu'à propos des choses dont s'occupe cette science l'esprit de l'homme se pose au moins la question de cause; sans cette idée de causalité, pas d'évolution intellectuelle possible. Et la sociologie est la dernière venue des sciences parce que c'est en dernier lieu aux phénomènes sociaux que l'esprit humain a songé à appliquer le levier dont nous parlions tantôt. L'effort psychique nécessaire d'ailleurs pour en arriver, en face d'un fait quelconque, à formuler le pourquoi sacramentel est considérable. Notre propre vie, celle de ceux qui nous entourent peuvent facilement nous faire apprécier l'énergie intellectuelle indispensable. Que de fois les plus rompus d'entre nous aux doctrines rigoureuses de la science moderne ne laissent-ils point passer des faits, même considérables, sans que le point d'interrogation révélateur se dresse devant leur intelligence momentanément insensibilisée. La foule ne traîne-t-elle pas sa vie au milieu de mille phénomènes extraordinaires sans se sentir travaillée du besoin de comprendre ou d'expliquer un peu rigoureusement tout ce qui la frappe et l'impressionne? Et si pour les faits d'ordre physique cette torpeur intellectuelle nous stupéfie encore aujourd'hui, combien devait-elle s'opposer jadis à l'intelligence des causes sociologiques, voire même du principe de leur existence! Cette faculté qui pousse l'homme à rechercher le pourquoi des choses est d'ailleurs tellement d'ordre supérieur que

nous en faisons une pierre de touche des intelligences et des civilisations. C'est comme nous l'appelions tantôt le levier intellectuel par excellence.

On conçoit facilement d'après ce qui précède que nous ayons quelque raison de nous représenter l'homme primitif comme travaillé par les seuls besoins de sa conservation ; notre misérable ancêtre a dû longtemps vivre stimulé exclusivement par son ventre en détresse, sans se laisser distraire de la recherche de sa nourriture ; il n'y avait certes pas à ce moment la moindre trace d'état social ; l'égoïsme, l'instinct par excellence, faisait converger vers la conservation du moi toutes les forces vives de l'animal ; cette condition avec ses féroces exigences était d'ailleurs indispensable au maintien de notre race ; nous lui devons ce que nous sommes aujourd'hui. Peu à peu probablement la satisfaction des besoins a moins absorbé l'animal ; l'égoïsme, moins intransigeant, a permis à la vie sociale de se développer ; les rapprochements qui, jusque-là, n'avaient été qu'accidentels, se sont effectués avec un caractère plus stable et plus régulier ; la vie de famille s'est peu à peu réalisée et, avec elle se trouvant satisfaites deux des plus pressantes nécessités de l'espèce humaine, les besoins de nutrition et les besoins génésiques, l'homme primitif a pu, pour ainsi dire, jeter les yeux autour de lui. C'est alors qu'a commencé par l'intermédiaire des sens la véritable éducation psychique de l'humanité : de cette époque datent ce qu'on a nommé les idées primitives.

Qu'étaient ces idées primitives ?

Certes, comme le dit très judicieusement Herbert Spencer, on risquerait grandement de se tromper en recherchant dans les races inférieures actuelles les vestiges des premières pensées humaines ; la plupart des types sociaux, même les moins civilisés, ont dû parcourir antérieurement des périodes marquées au coin d'une civilisation plus avancée ; leur emprunter leurs notions les plus élémentaires pour en constituer le faisceau des idées primitives de l'être humain constituerait une grave erreur.

Nous préférons nous ranger du côté de Spencer et déduire a priori ces idées primitives des sens et de la nature elle-même. Le philosophe anglais parvient ingénieusement à démontrer comment par les organes sensoriels, à l'aide des phénomènes naturels, l'homme a dû en arriver à concevoir le visible, l'invisible, la dualité, la transformation, les changements, l'ombre, l'écho, etc.

Mais cette étude des idées primitives ne doit pas nous arrêter, car il est évident qu'à cette époque le principe de causalité n'avait

encore éveillé aucune curiosité dans l'esprit de l'homme ; ce dernier concevait vaguement des changements physiques dans ce qui l'entourait, mais c'étaient de simples perceptions sans représentation ou association. Et la notion de cause sociologique était loin d'être en question.

Avec l'introduction des idées superstitieuses nous touchons au début de notre étude. Mais nous insistons à nouveau sur un point qu'on oublie parfois : les idées superstitieuses, la croyance à des agents surnaturels comme cause des phénomènes ne sont pas les débuts de l'évolution intellectuelle de l'humanité. Elles en représentent au contraire une phase déjà assez avancée ; elles sont la première réponse du cerveau humain au divin pourquoi dont nous parlions tantôt ; elles constituent pour l'intelligence une vive impulsion ; mais avant cette impulsion la pensée humaine a dû se traîner longtemps, utilisée sans cesse et d'une façon presque inconsciente à la recherche des éléments de satisfaction nutritive et génésique.

L'introduction des agents surnaturels dans les conceptions des hommes a provoqué l'évolution de l'idée sociologique ; il est vrai que la cause originelle des sociétés était alors confondue avec les autres causes naturelles ; aux agents surnaturels sont rapportés tous les phénomènes que l'homme inférieur ne comprend pas ; ces phénomènes sont souvent physiques, mais parfois ils comprennent les actes mêmes ou des individus, ou des groupes ; les hommes primitifs attribuent aux agents surnaturels, dit Spencer, le pouvoir d'entrer dans les corps et de déterminer l'épilepsie, les convulsions, le délire, la folie, la maladie, la mort, etc.

La conception de la nature de ces forces surnaturelles fut dès l'abord vague, flottante ; l'instinct de causation, dit Spencer, tendait à se satisfaire, mais c'était plutôt une sensation intellectuelle qu'une idée bien définie.

Aussi ces idées durent se fixer encore assez tard. Herbert Spencer, dans ce qu'il appelle la théorie primitive des choses, croit pouvoir retracer les premières étapes de l'intelligence humaine ; cette théorie primitive des choses va de l'inconscient au culte des morts, aux croyances à des êtres surnaturels, aux esprits, à la double vie, aux divinités et à Dieu.

L'intervention des dieux nous place, comme nous le disions tantôt, au seuil de notre étude historique. Le principe de causalité entre en scène à propos des faits sociologiques. Mais, avant de commencer cette revue, qu'il nous soit permis de nous arrêter un

instant encore pour bien marquer toute la distance qui sépare cette notion de causalité de l'idée qui lui correspond dans la philosophie scientifique moderne.

Pour tous les anciens presque sans exception, cause implique énergie, volonté, naissance, point de départ d'une force; la cause, c'est encore l'agent actif qui surgit à un moment donné pour produire une série de conséquences déterminées; il y a, si nous ne nous trompons, même dans cette notion mère des sciences modernes et des doctrines philosophiques les plus rigoureuses, comme un reflet des influences spiritualistes.

Toute autre est la notion moderne de causalité; prise dans son acception la plus générale, l'idée de cause se rattache intimement à l'idée d'évolution; c'est la succession inévitable des phénomènes considérée à un moment donné de l'espace et du temps; c'est l'*énergie évolutive* de la matière envisagée objectivement à propos d'un phénomène particulier.

Cette idée est née du déterminisme moderne; en général, les anciens n'ont connu que le fatalisme et le fatalisme implique encore l'existence d'une volonté déterminante, d'un plan tracé d'avance par une intelligence supérieure; il touche par là bien plus qu'on ne se le figure au spiritualisme et surtout au christianisme.

D'ailleurs, pour mieux préciser ce point et donner en même temps sur la genèse des dieux l'opinion d'un auteur d'un rare mérite, nous citons textuellement un des passages de l'article déisme du *Dictionnaire des sciences anthropologiques* :

« L'homme a commencé, dit André Lefèvre, par douer d'une vie, d'une conscience, d'une volonté ou analogues ou supérieures aux siennes, tous les objets, tous les phénomènes réels ou imaginaires qui influaient au jour le jour sur sa destinée. En même temps diverses causes physiques et morales, telles que l'ombre projetée par les corps, les fantômes évoqués par le sommeil et par-dessus tout la crainte de la mort, l'ayant amené à concevoir des *doubles*, des spectres ou esprits plus ou moins indépendants des formes qu'ils habitent, il a rempli l'univers de démons et de génies. Des animaux et des plantes, des sources, des lacs, des fleuves et des mers, des pierres, des rochers, des montagnes, des nuages, des vents, des météores, des astres, de la terre et du ciel, de toutes les conquêtes de l'industrie humaine, de tous les accidents de la vie, de tous les produits de l'abstraction naissante, de toutes les fantaisies de l'imagination s'élançait, pullulait une foule indéfiniment accrue par la tombe, une foule d'êtres soustraits aux lois de l'existence et

cependant vivants, invisibles et pourtant matériels, nomades ou sédentaires, susceptibles de toutes les formes et de tous les aspects, méchants ou propices, mêlés à tous les événements et à toutes les actions.

» C'est dans cette multitude, mille fois plus nombreuse que tous les corps inanimés ou vivants répandus dans le monde entier, que se sont formés les dieux. »

Cette citation condense admirablement le brassage des divinités effectué par les cerveaux des premiers hommes sous le coup des impressions de tous genres assaillant leur sensibilité intellectuelle naissante.

Voyons donc quel rôle ont joué ces dieux dans la genèse des phénomènes sociaux, de quels secours ils ont été à nos devanciers dans l'explication des faits sociologiques.

Chez les Chinois, le système est binaire; Fou-hi, un des auteurs du livre des transformations, admet deux principes : le Ciel et la Terre. Le Ciel est la puissance supérieure, l'intelligence providentielle dont les événements humains dépendent et qui rémunère ou punit les bonnes et les mauvaises actions.

On voit que Fou-hi ne serait pas trop dépaysé s'il revenait parmi nous.

Quant à la haute antiquité égyptienne, on peut dire qu'elle a touché à tout, qu'elle a vu naître, éclore et mourir à peu près toutes les doctrines. Toutes les psychologies, toutes les théodicées tiennent dans le Rituel funéraire. Les dieux se trouvent d'abord partout; ils sont empruntés à la nature toute entière: ils règlent et mènent l'ensemble des choses; puis on voit les notions du bien et du mal surgir comme faits primordiaux irréductibles s'établissant face à face et mener la nature tout aussi bien que la vie humaine; ils arrivent même enfin à la conception de la morale en dehors de toute philosophie religieuse et se représentent l'homme comme composé d'une âme, Khou, laquelle se métamorphose en Ba, puis en Niwou pour s'enfermer enfin dans le corps, Khat.

Évidemment dans chacune de ces phases les faits sociologiques subissent l'influence des idées dominantes. Cette influence se déduit facilement, il est inutile d'insister.

La Chaldée a réalisé cette même évolution. Mais nous rencontrons dans ses croyances un caractère sur lequel nous insisterons; il nous sera utile quand nous établirons plus tard les principes de biologie que nous comptons appliquer à la science sociale.

Cette particularité consiste dans ce fait que la génération avec

tous ses caractères a fourni toutes les religions de mythes, de cérémonies emblématiques et d'allusions innombrables. Cette influence, la plupart des sociétés au début l'ont d'ailleurs subie, mais chez les Chaldéens elle s'est accusée d'une manière toute spéciale.

Nous ne dirons qu'un mot des Aryas; la religion védique ou aryenne, qui résumait les premiers rapports établis par le langage et la raison entre l'intellect humain et le monde extérieur, ne renferme aucun mystère inepte, aucun dogme ridicule, aucune entité abstruse. L'anthropomorphisme y règne sans doute, mais il admet l'existence objective et concrète des phénomènes naturels. Les Aryas divinisent seulement les éléments, causes de ces phénomènes, et sans en percevoir exactement la valeur, leur assignent une intervention constante et régulière dans les phénomènes de la nature entière.

Mais nous avons hâte d'en arriver au déïsme et à la civilisation grecque.

Le déïsme, cependant, ne nous arrêtera pas longtemps; chacun sait, en effet, quelle puissante intervention il fait jouer à Dieu dans tous les phénomènes, tant individuels que sociaux; au point de vue du déïste, la sociologie scientifique n'existe pas; qu'est-ce, en effet, qu'une science dont les faits ne sont pas reliés les uns aux autres par des lois immuables, mais, au contraire, soumis à une volonté qui peut les modifier à son gré?

Toute l'immense période dont nous venons d'esquisser rapidement le développement intellectuel porte la même empreinte. L'homme tiraillé par les premiers besoins intellectuels résout les problèmes à l'aide des mêmes formules; il divinise d'abord tout ce qui lui tombe sous les sens; il anime la nature entière; puis, cette puissance éparpillée, se concentre dans une série d'agents surnaturels; les dieux mènent l'univers; si les faits sociaux commencent à se distinguer, leur cause est encore loin de se laisser soupçonner; l'anthropomorphisme règne en maître dans tout le domaine intellectuel. En se dégageant peu à peu de cet anthropomorphisme les peuples aboutirent à la conception des lois naturelles; mais le développement intellectuel que cette évolution nécessite, ne se réalisa sérieusement que très tard.

Sans vouloir cependant le limiter exclusivement là, on peut dire que la Grèce seule nous a légué des données assez exactes pour nous permettre d'apprécier ses idées.

La civilisation grecque, en tranchant moins facilement la ques-

tion, nous servira donc de dédommagement. Nous ne citerons évidemment que pour mémoire cette mythologie qui peuple le ciel de dieux découplés à l'instar des héros et tout aussi brouillons, colères, jaloux, haineux et tracassiers que ceux du vieil Homère.

Cette mythologie est le reflet de la première phase du développement des sociétés décrite précédemment. Les causes des événements, les causes sociales, sont rapportées à des influences de même nature.

Les premiers qui aient en Grèce, dit Espinas, présenté une vue synthétique sur la nature de la société humaine sont les sophistes. Quels sont ceux d'entre eux à qui nous devons faire honneur de cette conception? L'antiquité est muette à ce sujet; il semble que leurs idées appartenaient moins à un homme ou même à un groupe d'hommes qu'à un temps et à une société. Elles paraissent s'être répandues à Athènes comme d'elles-mêmes vers le moment où florissaient les sophistes et n'avoir reçu d'eux qu'une forme plus frappante et des développements plus hardis.

C'étaient, à la vérité, plutôt des citoyens épris de nouveautés qui les adoptaient, mais ils les adoptaient sans cesser d'être et de se croire honnêtes citoyens; et tandis qu'ils s'en servaient avec empressement pour critiquer les abus, ils étaient loin de se douter qu'ils exposaient ainsi le vieil édifice de la cité à une ruine inévitable.

Quoi qu'il en soit, les conceptions des sophistes sont déjà marquées d'une certaine supériorité intellectuelle. Les voici dans leur essence : les sophistes pensaient, en général, que le monde se divise en deux parts, l'une régie par la nature et ses lois immuables, l'autre gouvernée par l'arbitraire volonté des hommes.

La première est immense : tous les êtres inanimés et animés, l'homme lui-même en tant que production de la nature, y sont compris; la seconde est petite et inféconde, elle ne contient que les œuvres humaines. La société est-elle donc un être de convention créé et entretenu par l'artifice humain? Telle n'est pas précisément la doctrine des sophistes. La plupart de nos lois, semblent-ils dire, sont, il est vrai, arbitraires et conventionnelles, mais il y en a d'autres que nous négligeons, qui dérivent du jeu des forces sociales, du choc des intérêts et des passions, celles-ci sont naturelles. C'est sur celles-ci que doivent se modeler les autres; on se révolte inutilement contre elles : il faut toujours y revenir bon gré mal gré.

Il y a évidemment une large part de vérité dans les idées des

sophistes; nous y trouvons exprimée pour la première fois cette conception que l'organisation sociale est un fait de nature qui se produit, sinon au hasard, du moins spontanément, antérieur et supérieur aux conventions et aux artifices humains; il est vrai qu'à côté de cette vue, estimable pour l'époque, on rencontrait des exagérations enfantines. Un passage ironique d'Aristophane nous apprend que les partisans de la sagesse nouvelle recouraient à la comparaison de la société humaine avec les sociétés animales pour découvrir le vœu de la nature dans l'organisation de la famille et de la cité.

Ceci prouve surabondamment que les sophistes, malgré le rôle qu'ils faisaient jouer à la nature et à l'organisme dans la formation des sociétés, étaient loin de se douter de l'idée que nous nous faisons aujourd'hui des lois naturelles; ils étaient surtout éloignés de la théorie qui en montre l'enchaînement et l'intégration croissante, de la théorie de l'évolution en un mot.

On rencontre d'ailleurs souvent dans les conceptions des anciens comme des éclairs de vérité qui semblent faire pressentir la science moderne, mais ce sont des illusions d'optique intellectuelle; l'instant suivant, une grossière erreur nous donne la véritable valeur de ces aperçus qui, évoquant dans notre esprit des idées d'hier, empruntent à nos connaissances mêmes leur reflet de science rigoureuse.

On voit donc que les sophistes condamnaient déjà les faits existants au nom d'un état de nature plus parfait. Tout l'effort de Socrate et de ceux que Cicéron appelle avec raison les Socratiques porta contre cette thèse, grosse de désordres, dit Espinas.

Socrate reconnaît que les phénomènes sociaux sont soumis, comme tous les autres groupes de phénomènes, à des conditions spéciales; ces lois ou conditions essentielles de l'existence des sociétés sont précisément les lois positives et la justice telle qu'elle est inscrite dans le Code. En effet, dit-il, les lois écrites ne sont pas arbitraires; elles reposent sur des lois non écrites que les dieux eux-mêmes ont gravées dans le cœur de l'homme.

Méconnaître ces lois est en même temps une impiété et une trahison. Telle est la tendance de tous les Socratiques et particulièrement de Platon; ils se rangent du côté de ceux qui font de la société une chose de nature; seulement ils regardent la nature comme un effet de la volonté divine, les lois morales naturelles sont en même temps surnaturelles à leurs yeux, et la religion, la morale religieuse n'est pas moins intéressée que la cité à leur conservation.

Beaucoup de systèmes contemporains ne vont guère au delà, et cependant que de grossières inconséquences dans cette double formule des Socratiques; car malgré son apparente unité la thèse est double. Ainsi d'une part Platon s'efforce dans son ouvrage des Lois de montrer combien nous sommes tributaires de nos habitudes, du climat, de la nourriture, etc. Il dit effectivement que le besoin est la cause déterminante de l'organisation sociale, il en arrive même à poser avec toute la netteté désirable la loi de la division du travail. Sa politique au contraire, édifiée à priori sans presque aucun souci de ces lois naturelles, est imprégnée du plus ardent mysticisme. S'il est une politique artificielle, s'il est une doctrine où la société se trouve représentée comme une pure machine dont une force extérieure fait mouvoir les ressorts, on peut dire que c'est la politique et la doctrine de Platon. Toute spontanéité est refusée par lui aux membres du corps social, si ce n'est à un seul qui reçoit son impulsion du ciel. A vouloir communiquer à la cité une vie nouvelle, il la réduit à n'être plus qu'un instrument inerte dans les mains du sage; ou plutôt, à vouloir se passer de l'observation, à prétendre construire la science sociale à priori, il fait de la société un amas d'abstractions, un système de concepts vides. C'est le sort réservé, dit Espinas, à tous ceux qui, dans la suite, se serviront de la même méthode. On les retrouve encore en foule de nos jours, aurait-il pu ajouter, et les mésaventures du philosophe grec ne leur ont point servi de leçon.

Aristote s'est heureusement débarrassé des rêveries politiques de son maître Platon; des deux parties distinguées dans le système platonicien, il remanie presque complètement la première, lui imprime un caractère scientifique et rejette presque totalement la seconde. Les règles de l'activité humaine, dit-il, dérivent de la connaissance des lois où se déploie cette activité; la société est une production de la nature qu'il convient d'interpréter à l'aide de la méthode propre à l'étude de tous les êtres animés, l'analyse expérimentale; la loi organique qui gouverne la société humaine est celle qui régit tout corps vivant, toute la collection des êtres.

L'homme, en effet, n'est pas seul sociable, dit-il; il l'est seulement, grâce au privilège du langage articulé, à un plus haut point que les animaux. Il est vrai que les associations qu'il forme, nées de la nécessité et du besoin, laissent loin derrière elles, à mesure qu'elles se développent, les associations analogues qu'on rencontre chez les animaux. La vraie nature d'un être se révèle dans son achèvement; or la société humaine n'est parfaite que le jour où elle se

fonde sur la communion des idées du bien et du mal, du juste et de l'injuste, le jour en un mot où elle devient un organisme moral. Et ici nous commençons à reconnaître le disciple de Platon. Car Aristote, malgré son admirable conception de la prépondérance des lois naturelles, n'a pu échapper à l'influence de son temps ; il admet l'existence d'une vertu et d'une félicité contemplatives, purement individuelles ; lui aussi recherche un type d'état parfait ; cependant son idéal n'est que le reflet de la réalité de son temps et la quintessence des lois générales de la vie sociale en Grèce ; il obéit dans ses conceptions à priori à l'inclination de son esprit de tout conformer à la réalité et, s'il a payé son tribut aux préjugés philosophiques et scientifiques de ses contemporains, il suffit à sa gloire d'être le fondateur de la politique expérimentale.

Une chose seulement est profondément regrettable, c'est que cette haute influence justement méritée ait si mal servi le progrès ; les doctrines d'Aristote, scrupuleusement respectées, ont longtemps en effet barré la voie aux conceptions scientifiques ; si nous les saluons avec plaisir comme une brillante étape dans l'évolution de la pensée, nous regrettons qu'elles aient, par leur éclat même, si longtemps ébloui, immobilisé, fasciné l'intelligence humaine.

Combien, par exemple, nous aurions préféré voir croître et s'accroître l'influence d'Épicure et de ses doctrines. Car Épicure bien mieux qu'Aristote se rapproche de nos idées modernes ! Certes les théories d'Épicure, pas plus que celles de Démocrite dont elles développent les principes généraux, ne sont dénuées de vues à priori ; l'esprit humain n'avait à cette époque ni la vigueur nécessaire, ni les éléments indispensables pour réaliser la forme complète. Mais telles qu'elles sont, ces doctrines n'en demeurent pas moins les assises du déterminisme moderne. Démocrite à la suite d'Anaximandre avait dit déjà : « Les atomes éternels, indivisibles, innombrables, doués de figures diverses, de mouvements oscillatoires (l'ondulation), circulaires ou rectilignes par transmission, forment la trame universelle. Leurs rencontres, leurs combinaisons en proportions différentes constituent les molécules mixtes des quatre éléments et par suite tous les agrégats solides, liquides, vivants, toutes les formes, toutes les couleurs, odeurs et saveurs, tous les organismes et toutes les fonctions, l'intelligence comme l'instinct. Toutes les formes échangent leurs atomes : toutes se dissolvent en leurs éléments. Rien ne naît de rien. Rien ne retourne à rien. »

Toute la chimie, toute la physique moderne ne sont-elles pas

en substance dans ces quelques lignes? Épicure se sert de ces données, mais il les applique plus directement à l'évolution de nos connaissances; il exclut de ses conceptions toute influence surnaturelle, en vertu même de ses idées sur la matière; il dit textuellement: « Il nous suffit de savoir que l'ordre du monde n'est point l'effet d'une redoutable providence, qu'il peut s'accomplir de bien des manières qui ne nous importent en rien, mais qu'aucune d'elles n'est à craindre. » Il affirme que toute connaissance a pour point de départ la sensation et qu'elle seule doit être notre souverain contrôle. Il établit que le plaisir et la douleur sont les deux grands mobiles des actions humaines. L'animal est un ensemble de fonctions qui toutes tendent à se satisfaire. Les êtres vivants se sont produits là où se rencontraient les conditions nécessaires de leur existence, les plantes d'abord puis les animaux qui s'en nourrissent. Mais la nature n'a pas réalisé du premier coup des formes viables et des espèces fixes; il y a eu des essais et des tâtonnements innombrables. Les organismes les mieux doués ont seuls survécu à la lutte pour la vie et transmis par une reproduction durable les qualités héréditaires qui constituent les types et les races. L'homme est apparu le dernier. Durant de longs siècles, habitant des forêts et des cavernes, avec ses ongles, avec le bâton, l'os, la pierre, il a combattu pour la domination. Il ne connaissait alors ni famille ni société ni justice. La force décidait des unions sexuelles, de la vie et de la mort. »

Telles sont les idées d'Épicure sur la naissance de l'homme et des sociétés. Ne dirait-on pas un brillant résumé d'une thèse scientifique moderne? Quel malheur pour la pensée humaine que ces pressentiments sublimes soient restés sans écho et que le naturalisme qui prenait son essor sous ce beau ciel de Grèce ait rencontré pour y briser ses ailes, les barrières des religions modernes! La science pouvait venir: le christianisme arriva. « Et, dit André Lefèvre, c'est à cette heure critique, au moment où la majorité des intelligences cultivées se débattait encore dans les liens combinés de la métaphysique, du mysticisme et de la crédulité, que l'ambition d'Alexandre exposait la pensée grecque, à peine sûre d'elle-même, à de nouveaux contacts avec les mœurs et les idées des peuples inférieurs et arriérés, qu'elle avait de si loin, mais depuis si peu de temps dépassés. Épreuve d'autant plus redoutable que ces races déchues, Égyptiens, Syriens, Perses, Juifs, Chaldéens, Indiens brahmaniques ou bouddhistes, pour la plupart hellénisées à la surface et prêtes à des fusions apparentes, n'avaient point

marché du même pas que leurs vainqueurs. Plutôt avaient-elles reculé. La philosophie encore divisée, incohérente, impuissante, faute de science, à trancher le grand débat entre le rationalisme d'Aristote et de Platon et le matérialisme d'Épicure, allait se retrouver aux prises avec ces mêmes rêveries de l'Orient qu'elle avait laborieusement, incomplètement écartées, avec ces religions qui lui avaient imposé la métempsychose, l'immortalité de l'âme, l'innombrable famille des mythes ignés, les entités éthérées, les dieux et le devin, mais condition pire encore, avec ces religions dégénérées, atténuées, et comme saupoudrées d'un vernis métaphysique. »

La science en resta là ; les belles conceptions de Démocrite, d'Épicure rentrèrent dans la nuit de l'ignorance et de la religiosité ; car la civilisation romaine n'a rien fait pour elles ; l'explication des phénomènes de l'univers par ses propres lois fut abandonnée ; des vues sur la morale, voilà toutes les notions marquées d'un caractère un peu sociologique que nous a léguées cette période de l'histoire. Cicéron avoue lui-même que les académies n'enseignaient, sur l'univers, rien de précis ; quant à l'homme, dit-il, elles se bornaient à une morale sensée, pure, conforme à la nature humaine et sociale, mais fondée à moitié sur l'expérience, à moitié sur un *a priori* métaphysique. Le stoïcisme, le système le plus marquant de cette époque, ne vaut en effet que par sa morale. Puis cette morale elle-même disparut ou se fusionna avec la morale chrétienne. Le christianisme absorba cette dernière activité intellectuelle, comme il avait tout absorbé en politique ; il lui appliqua son implacable formule ; chacun sait d'ailleurs la façon dont la religion chrétienne explique les faits sociaux ; inutile d'insister, pensons-nous ; voulant par-dessus tout écarter de ce travail toute polémique, nous ne discuterons ni les idées sociologiques, ni les affirmations philosophiques du christianisme. Nous tomberions du reste en pleine critique philosophique et cette étude historique tient à garder une allure plus modeste ; elle n'est pas une revue analytique, mais un simple examen des doctrines émises à propos des causes sociologiques ; si nous avons insisté sur le caractère philosophique des systèmes de Démocrite et d'Épicure, c'est qu'ils faisaient remonter aux données premières sur la matière et ses forces, l'origine de toutes les activités naturelles et sociales.

Nous traverserons donc, selon l'expression imagée d'André Lefèvre, « cet océan de doctrines en dissolution sur lequel ont plané les fantasmagories de l'Orient, le rêve affreux de la barbarie et

de la féodalité, et la terreur chrétienne aux ailes étouffantes, aux griffes ensanglantées. En mettant le pied sur le rivage moderne, sur le sol des vivants, on trouve la curiosité renaissante, penchée avec admiration, avec doute et espérance, sur les épaves de l'antiquité mêlées aux commentaires et aux scories accumulées par le travail des flots et des âges. Nous allons voir désormais la pensée en possession de l'héritage dispersé et restitué par les tempêtes, s'avancer tantôt d'un pied prudent, tantôt d'un vol hardi à la conquête de la terre, des cieux et de l'homme. Elle n'est pas libre encore; elle traîne les débris de ses innombrables lisières; le fardeau de toutes les erreurs 'pèse sur ses épaules; l'horizon est encore obscurci par les fumées de l'alchimie et par celle des bûchers, par les toiles d'araignée de la logique et de la dialectique, par les miasmes des religions et les résidus métaphysiques, par l'ombre tenace du vieil anthropomorphisme. De là tant de déviations, de reculs et de décadences. Le télescope, le microscope, le scalpel, la vapeur, l'électricité, mais aussi l'histoire, les révolutions politiques et sociales, l'expérience enfin sous toutes ses formes, avec toutes ses armes percera, crèvera, dissipera, illuminera ces nébulosités sans cesse reformées. »

C'est un nouvel âge qui commence, on peut l'appeler l'âge moderne; il débute avec Bacon et Descartes, quoique, avant eux, Rabelais par son scepticisme et Montaigne par ses *Essais* eussent déjà préparé les voies. Montaigne surtout, qui affirmait qu'il faut considérer l'homme sous toutes ses faces, avec ses variétés ethniques, ses passions, ses facultés spontanées et acquises, le comparer aux animaux dont il est le frère et le maître, tenir compte de toutes les fatalités, de tous les accidents qui l'entourent, lui obéissent ou le dominent; mais ces idées, si par certains côtés elles se rapprochent de nos idées modernes sur la sociologie, s'en éloignent par leur manque de méthode et par les conséquences que leur imprimant les croyances de l'époque.

Nous arrivons à Bacon. Certes il n'a inventé ni l'expérience, ni l'induction, mais il en a résumé les mérites; il a surtout rappelé les scolastiques et les théologiens au respect de la réalité; cependant ses conceptions, celles surtout qui touchent à la sociologie, sont empreintes du dieu des causes finales; il conçoit une raison supérieure dont il oublie l'origine qu'il lui a, lui-même, assignée; il répand cette raison dans l'univers qu'elle gouverne; mais, quoi qu'on en dise, on ne peut contester l'impulsion donnée par Bacon à la science et à la philosophie.

Descartes qui fit tant pour les sciences, qui, sur les mathématiques et la physique, jeta des lumières qui nous éclairent encore aujourd'hui, Descartes qui, à propos de l'origine des mondes, proposa une théorie qu'un savant astronome, M. Faye, reprenait récemment pour l'opposer à celle de Laplace, Descartes a reculé devant la notion mécanique de la pensée. Son déterminisme si absolu dans le monde des atomes n'ose franchir le seuil des sciences qui s'occupent des manifestations de l'activité psychique. Sa physiologie qui, comme sa physique, réduit la vie à un mécanisme, s'arrête interdite devant l'âme humaine. Et cependant il est telle page de la *Formation du Fœtus* ou *Traité de l'homme* qui semble une esquisse de biologie moderne.

Il analyse toutes les fonctions, celles du cerveau comme les autres; il étudie les mouvements les plus simples et les actes les plus élevés et il affirme que tout cela s'exécute naturellement dans la machine corporelle par la seule disposition des organes. Il va plus loin, il écrit ceci : « Si on connaissait bien quelles sont toutes les parties de la semence de quelque espèce d'animal en particulier, par exemple de l'homme, on pourrait déduire de cela seul, par des raisons entièrement mathématiques et certaines, la figure et conformation de chacun de ses membres....! » Malheureusement à côté de l'étendue qui seule obéit aux lois naturelles, il admet des êtres inétendus, dont le néant est la substance, des âmes et un Dieu.

Détestable influence des doctrines religieuses de son époque.

Descartes qui aurait pu faire tant pour la psychologie et la sociologie tombe dans l'antique ornière, reprend pour son compte la vieille erreur et l'applique aux manifestations intellectuelles et sociales. Descartes, l'homme qui s'écriait : « De la matière et du mouvement et je referai le monde », fut perdu pour la psychologie et la sociologie.

Mais passons et arrivons aux autres doctrines politiques du XVII^e siècle; beaucoup d'entre elles (Hobbes, Locke,) nient plus ou moins le caractère naturel de la société humaine. L'individu est, pour la plupart des philosophes de ce temps, le point de départ et le terme de la science sociale. La société n'est qu'un mécanisme artificiel, un vaste instrument fabriqué par les individus; chose morte, conception abstraite qui n'a de réalité que dans leur pensée.

Hobbes regarde la société comme le résultat d'une convention : l'État, selon lui, ne se forme que grâce à un consentement exprès ou tacite des individus; Hobbes précède Rousseau, comme nous le

verrons tantôt : les sociétés animales n'ont rien de commun avec la société humaine ; les animaux d'ailleurs sont beaucoup mieux traités que nous, car il dit textuellement : « Le consentement ou la concorde que nous voyons parmi les bêtes est naturelle, là où celle des hommes est contractée, par conséquent artificielle. » Les animaux sont naturellement sociables, l'homme pour arriver à la sociabilité doit faire un effort.

Sachons cependant reconnaître que si l'idée d'évolution sociologique a échappé complètement à Hobbes il n'en a pas moins caractérisé d'une manière grande et large les mobiles des actions humaines ; il a parfaitement montré la sensation comme la source des affections et des passions avec tout leur cortège d'idées morales et sociales. Mais il ne comprit point les liaisons nécessaires des phénomènes et, malgré son exposition si saisissante des facteurs sociaux, il a détruit sa propre œuvre en permettant à la volonté de contrarier au gré de ses fantaisies l'édifice social.

La conception de Locke laisse aux individus leur personnalité entière, mais c'est au détriment de l'État. Il ne dit ni d'où, ni comment les individus en arrivent à se grouper en société ; ils entrent dans l'association politique en y apportant des droits déjà définis, mais, d'humeur peu accommodante, ils restent sur la défensive prêts à dire que tout est rompu si le moindre de ces droits est seulement menacé. Ces associations de Locke ne semblent pas foncièrement honnêtes et passeraient assez facilement pour une réunion de tricheurs, penchés autour du tapis vert et sans cesse tentés de ressaisir leur denier dès que la chance fait mine de les abandonner.

Spinoza, moins dédaigneux des lois de la nature, s'égare plus rarement dans la fantaisie. Les hommes se groupent à l'aide d'un pacte sous l'empire de la raison, dit-il ; mais une société ainsi formée n'est point en dehors de la nature ; elle reste surtout physique ; chaque individu agit en vertu de ses impulsions natives et est soumis, comme tous les agrégats d'individus qui composent l'univers, aux lois constitutives de ses parties. Cette formule de Spinoza dérive, comme on voit, de ses opinions philosophiques, car pour lui la base de toute société, c'est l'intérêt individuel. N'a-t-il d'ailleurs pas dit : « Le bien, identique au plaisir, c'est ce qui conserve ou augmente l'être, l'utile. Le mal, ou la douleur, c'est ce qui diminue l'être. » Spinoza a donc jusqu'à un certain point tenté d'achever l'œuvre de Descartes, en faisant rentrer la pensée et les sociétés qui en émanent, dans le plan général de l'univers. Mais en donnant à la pensée une origine métaphysique il a laissé subsister

la pierre d'achoppement de la philosophie scientifique. Ce qui ne l'a pas empêché d'être tour à tour traité de panthéiste, d'athée, de déiste, de mystique et de matérialiste !

Quant à Leibniz, il est surprenant que, doué d'un génie aussi inventif, il n'ait pas songé à appliquer son système des monades aux sociétés tant animales qu'humaines. Le corps individuel est pour lui composé d'une infinité d'énergies simples, reliées en un faisceau par une monade centrale avec laquelle les autres ne communiquent point directement, il est vrai, mais à laquelle leur développement spontané se subordonne. Si l'unité individuelle s'explique ainsi, pourquoi l'unité sociale ne s'expliquerait-elle pas de même ? Cette conséquence devrait, nous semble-t-il, s'offrir directement à l'esprit du philosophe. Cependant Leibniz ne l'a point tirée ; cette lacune de son système est réellement étonnante.

Nous arrivons à Montesquieu. Il avait débuté par des études de physique générale et d'histoire naturelle. Ces pensées de jeunesse imprimèrent pour toujours à son esprit une marque spéciale. En effet, si la société, même la société civile, est pour lui soumise à des lois, c'est qu'elle fait partie de la nature où rien n'échappe à leur empire. L'organisation du corps social, avant de reposer sur des idées, repose sur des impulsions instinctives, le sentiment confus de la faiblesse individuelle, le besoin d'aliments, le penchant sexuel et les inclinaisons sympathiques.

La société ne se constitue qu'ensuite en État. Mais l'État, œuvre de l'esprit, ne cesse pas de tenir par les racines au milieu physique où il s'est développé ; il en subit les influences et les reflète dans sa constitution ; ces influences sont variables et diffèrent selon les temps et les individus. Et le mouvement économique tout entier date de là ; car les économistes développèrent ces principes par l'étude expérimentale des phénomènes sociaux. L'économie politique s'appliqua dès sa naissance à embrasser les faits et à les étudier sous des formules mathématiques. C'est par la confection des tables de mortalité et leur interprétation au moyen du calcul des probabilités que cette science débuta. Elle ne tarda pas à étendre ses procédés à l'étude d'autres classes de phénomènes, particulièrement à celle des phénomènes de la richesse. Et à la fin du siècle, dit Espinas, cette méthode avait atteint dans l'esprit de quelques hommes (en France plus qu'ailleurs) sa plus haute généralité et sa portée la plus étendue. Mais n'oublions pas que cette prise de possession des faits sociaux par l'économie politique est due toute entière à cet asservissement de la sociologie à la biologie. Rappelons-

le bien haut sans oublier de dire que toutes les spéculations de la métaphysique et de la théologie n'avaient rien pu pour elle. Et les économistes, même ceux de cette époque, le savent bien, car si Quesnay déclare que la société est un fait régi par des lois providentielles, il a soin d'ajouter que ces lois providentielles ne sont autres que les lois naturelles. Adam Smith, pénétré de l'inutilité des rêveries philosophiques de son époque, délaissait la spéculation métaphysique et, content d'une psychologie sommaire, appliquait ses puissantes facultés à l'étude des rapports sociaux. Condorcet de son côté écrivait : « En méditant sur la nature des sciences morales, on ne peut s'empêcher de voir qu'appuyées comme les sciences physiques sur l'observation des faits, elles doivent suivre la même méthode, acquérir une langue également exacte et précise, atteindre au même degré de certitude. » Condorcet n'a-t-il pas d'ailleurs écrit la *Mathématique sociale*, où il répète en différents endroits que la politique ne peut pas plus se régler efficacement d'après les principes généraux de la justice que l'industrie d'après les données de la physique populaire? Mesurer les phénomènes sociaux pour en connaître les lois, tirer de la connaissance des lois la prévision des phénomènes futurs, fonder sur cette prévision des combinaisons qui assurent avec un succès croissant le bien être et l'amélioration de la race humaine, telle était, suivant Condorcet, la tâche de la science sociale envisagée comme la plus élevée des sciences naturelles.

N'y a-t-il pas dans cette déclaration une reconnaissance implicite du naturalisme moderne? Et n'est-ce pas le naturalisme de Montesquieu qui l'a provoquée?

C'est pour s'être soustrait aux lois naturelles que Rousseau, l'apôtre de la nature et de ses droits cependant, a commis le *Contrat social*.

Pour Rousseau, l'individu naît libre de droit, mais pas de fait; le droit est invariable, égal, absolu, imprescriptible. La société, qui viole sans cesse le droit naturel, nous incorpore en elle, mais, arrivé à maturité, nous sommes autorisé à nous en séparer; il faut trouver une forme d'association qui permette à tout individu d'en sortir quand son droit naturel se trouvera lésé; d'après Rousseau, l'État doit donc être contractuel.

La force, selon Rousseau, voilà l'origine des sociétés passées; le droit basé sur le libre consentement, sur le contrat, tel est l'idéal des sociétés futures; elles ne doivent réaliser que des concours permanents de volontés pleinement délibérées et toujours en acte, n'ayant pour objet que le maintien de droits abstraits. Ce que

Descartes avait fait pour l'âme individuelle, Rousseau l'affirme à propos de ce qu'on pourrait nommer l'âme sociale; il supprime l'involontaire, il renie les lois naturelles.

Kant reprit cette thèse de la liberté absolue et en fit, comme on sait, la pièce maîtresse de sa métaphysique. Mais il sut heureusement se faire pardonner cette erreur par des vues aussi délicates qu'étendues sur l'accord de la nature et des réalités supérieures. Entre le monde des phénomènes réglés par des lois invariables, qui sont, en définitive, celles du mécanisme, et le monde des *nou-mènes*, qui ne connaît pas de loi parce que c'est celui de la liberté pure, sa critique du jugement montre un lien subtil, la finalité. C'est à concilier cette double proposition que Kant s'efforce sans cesse. Trop homme de science pour méconnaître les lois naturelles, il ne put se dégager complètement des influences spiritualistes. Il a tâché de les concilier. Les manifestations du libre arbitre sont, dit-il, comme tout autre phénomène, déterminées par les lois générales de la nature, mais d'après un plan imprévu. La Providence agit et développe ses desseins au cœur même de la nature.

Il avait fallu à Kant toute sa science pour ne pas être entraîné par le courant métaphysique; cette aventure arriva à Fichte. Ce que le savoir de Kant ne lui avait point permis de risquer, la philosophie de son disciple n'hésita pas à l'affirmer. Fichte pose tout d'abord le caractère absolu des volontés humaines; aucune ne doit être, dans la société civile, considérée comme un rapport moyen aux autres : toutes sont prises en soi, c'est-à-dire sans conditions. Celle que Proudhon appelle la belle déesse Ironie se vengeait dans le disciple des subtilités du maître.

Et cependant, à cette époque Diderot, dans son *Entretien* entre Diderot et d'Alembert, formulait les principes du transformisme, de l'évolution de la matière; il y semait les germes de la biologie, il définissait l'atavisme et les retours héréditaires. Il y représentait l'unité vivante comme une agrégation des particules animées qui ne diffèrent que par un état momentané des éléments dits organiques. Enfin, envisageant les institutions humaines, il disait : « C'est la propriété, acquise par le travail ou par droit de premier occupant, qui fit sentir le premier besoin des lois... Toute guerre naît d'une prétention commune à la même propriété... Toutes les institutions civiles et nationales se consacrent et dégèrent à la longue en lois surnaturelles et divines, et se fortifient et s'éternisent en dégérant en lois civiles et nationales. C'est une des palingénésies les plus funestes au bonheur et à l'instruction de l'espèce

humaine... Il existait un homme naturel : on a introduit au dedans de cet homme un homme artificiel... Tantôt l'homme naturel est le plus fort; tantôt il est terrassé par l'homme moral et artificiel... Nous parlerons contre les lois insensées jusqu'à ce qu'on les réforme et en attendant nous nous y soumettrons... »

Ce spectacle repose et console; mais il faut cependant continuer notre tâche et rentrer, jusqu'au bout, avec Hegel dans la philosophie pure. Nous y resterons le moins longtemps possible. L'absolu est partout dans le langage de Hegel; dans le fond de sa doctrine, il n'est nulle part. Toutes les existences, suivant lui, manifestent l'idéal absolu; mais, comme aucune de ces manifestations particulières ne l'épuise, toutes sont relatives et réelles, c'est-à-dire concrètes, soumises aux conditions de l'espace et du temps. La société humaine est l'une de ces existences. Elle a pour condition toutes les existences inférieures qui l'ont précédée, toutes les influences du milieu d'où elle se dégage. Comme tout ce qui existe, elle est soumise à la loi du développement successif et de l'organisation par partie. La famille en est le germe : la société civile montre ce germe en voie de développement; mais il n'atteint son achèvement que dans l'État.

Jusqu'ici tout est bien; la doctrine est, à part un peu de mysticisme, assez bien adéquate aux lois naturelles; Hegel ne les méconnaît pas, d'ailleurs; il expose même l'influence du milieu, de l'intérêt, des passions, mais c'est à la fin du système que le vieil homme reparaît. Toutes ces consciences individuelles et variables, il les résume en une conscience absolue et immuable qu'il place dans l'État. L'État acquiert ainsi un caractère divin. L'État est un Dieu réel. Cependant ce qu'il y a de divin en lui n'est pas l'organisation concrète par laquelle il exerce son action, c'est l'esprit collectif d'où il émane et cet esprit prend conscience de lui-même comme conception religieuse avant de se déterminer sous forme d'État. La séparation absolue que l'on tente d'établir entre les sentiments religieux d'un peuple et sa constitution politique part d'une erreur monstrueuse. Il ne peut y avoir deux consciences : une conscience religieuse et une conscience sociale.....

Hâtons-nous de clore cette revue; nous avons assez remué de fantaisies et d'hypothèses. Posons en conclusions les quelques données générales qui résument cette étude. Les idées primitives, d'abord sensorielles, n'ont porté en principe que sur les phénomènes les plus simples. Ces idées se sont avivées et, sous l'effort de la notion de causalité, sont devenues des formules générales concer-

nant les faits naturels et sociaux. Les conceptions philosophiques ont à l'origine peuplé les cieux et la terre d'agents surnaturels, de divinités et de dieux. Les Aryens seuls semblent avoir échappé à ces influences et rapporté d'emblée les phénomènes aux agents matériels tout en divinisant quelque peu ces agents. Puis l'esprit s'est dégagé par instant de ces idées mythologiques et théologiques pour entrevoir comme dans un éclair de génie les véritables lois naturelles.

Anaximandre, Démocrite, Épicure, Lucrèce sont, dans l'évolution de la pensée humaine, des dates glorieuses à des titres supérieurs à ceux des Socrate et des Platon. Un vieux restant d'anthropomorphisme a cependant toujours surnagé et, se transformant au gré des finesses de la scolastique, nous est parvenu. Le dix-neuvième siècle a eu l'honneur de voir éclore et se développer la doctrine qui, basée sur les faits, sur toutes les sciences naturelles, remplacera les systèmes que nous avons passés en revue. Nous développerons dans le chapitre suivant les influences diverses qui ont provoqué l'éclosion de la sociologie contemporaine.

Mais il est une dernière remarque que notre étude permet de formuler. Chacune des doctrines sociologiques — comme toute manifestation individuelle, du reste — répercute souvent la nature des facultés ou les particularités du caractère de son auteur. Cette remarque, on peut en reconnaître le bien fondé en examinant les idées même des écrivains les plus modernes sur le sujet qui nous occupe. Voici du reste quelques exemples : voulant éviter à ce travail tout caractère personnel, nous citerons simplement, laissant à l'esprit de chacun le soin de faire les rapprochements.

Michelet repousse le fatalisme historique qui explique tout par les influences extérieures ; il repousse également cette méthode biographique qui fait tout dépendre des impulsions isolées des individus. Les sociétés sont pour lui des organismes, des êtres animés, des personnes collectives.

N'oublions pas que la vie sous toutes ses formes est la passion de Michelet, qu'il est poète, et chacun sait que les poètes, symbolisant et animant tout, n'hésitent jamais à faire parler les fleurs.

Renan dit textuellement : « Aux yeux d'une philosophie éclairée, la société est un grand fait providentiel établi non par l'homme, mais par la nature elle-même, afin qu'à la surface de notre planète se produise la vie intellectuelle. » N'y a-t-il pas dans ces quelques lignes comme un reflet de mysticisme ?

Quinet, abordant vers la fin de sa carrière d'historien l'étude de

la nature, est tout surpris de voir que celle-ci procède dans son développement suivant les mêmes lois que l'humanité. « L'idée me vint, dit-il, que si l'histoire de la nature éclaire l'histoire de l'homme, l'histoire de l'homme peut éclairer celle de la nature, puisqu'après tout l'une et l'autre font partie d'un même ensemble. »

M. Alfred Fouillée, dans son ouvrage *La science sociale contemporaine*, reprend pour son compte l'idée de l'état contractuel. « L'humanité a pour tâche de réaliser, par la convention réfléchie des volontés intellectuelles, un idéal d'organisation et de vie encore plus élevé. » On retrouve là le partisan de l'idéalisme et l'adversaire du déterminisme moderne. On retrouve surtout le philosophe rompu au métier et confondant adroitement le mode selon lequel un fait semble s'accomplir avec la cause efficiente de ce fait.

Et, pour montrer en terminant comment sont tenaces, même chez les esprits les plus larges et les plus éclairés, certaines idées écloses aux jours de jeunesse sous l'effort du milieu ou de l'éducation, il n'est pas d'exemple plus frappant que celui de M. Gladstone. « Quand on se place sur le terrain de ce qu'on appelle l'évolution, dit-il ironiquement à propos d'un ouvrage de Spencer, Dieu est débarrassé du travail de la création; au nom de lois immuables, il est déchargé du gouvernement de l'univers. » Et l'éminent politicien croit par cette formule en avoir fini du coup avec le déterminisme.

Un journal nous apprenait dernièrement que le dimanche M. Gladstone, vêtu de blanc, chante la messe aux côtés du pasteur anglican. Cela ne nous étonne pas.

Un autre exemple de l'influence du mysticisme religieux sur les principes de philosophie sociologique nous est fourni par le récent ouvrage de M. Godefroid Kurth, *Les origines de la civilisation*. Il y a dans les deux volumes que vient de publier le professeur de l'Université de Liège des affirmations d'un caractère réellement inquiétant.

Ici se termine notre revue historique des conceptions sociologiques. Nous allons aborder l'étude des influences de toute nature qui ont amené l'éclosion de la sociologie biologique.

IV. — LES ORIGINES DE LA SOCIOLOGIE SCIENTIFIQUE.

Nous avons dit tantôt que la sociologie, telle que nous la concevons, se rattachait à la doctrine de l'évolution. Il nous reste à préciser les influences qui ont hâté l'avènement de cette doctrine et de distinguer la part de chacune de ces influences dans la conception scientifique actuelle des faits sociaux.

Nous sommes trop convaincu des relations lointaines des phénomènes entre eux pour prétendre que l'idée de l'évolution sociologique date de quelques années à peine. Si on devait préciser les influences premières, les germes du déterminisme moderne, il faudrait parcourir à nouveau toute la galerie qui a défilé dans notre étude historique ; la pensée humaine, quelle qu'elle soit, ne jaillit jamais toute armée du cerveau d'un seul homme ; elle est le résultat d'une lente élaboration à travers des milliers de générations intellectuelles ; chaque effort de l'esprit humain vers la connaissance de la vérité laisse un rendu que l'hérédité transmet à l'avenir sous une forme réduite et concentrée. Il grouille probablement encore, sous forme de lueur mal éteinte, au plus profond des cerveaux modernes, quelques vestiges mystérieux de cet étrange mysticisme qui hantait l'Inde au temps de Siva et de Vichnou. D'un autre côté nous avons déjà dit qu'Épicure et Démocrite ne sont pas étrangers au transformisme moderne. Mais il faut savoir se limiter et nous n'irons pas au delà de Diderot pour étudier les causes du mouvement scientifique actuel.

Nous avons exposé tantôt les vues de Diderot sur la matière ; sa conception est parfois rigoureuse au point de devancer la science contemporaine.

L'influence de Diderot, comme toute celle des encyclopédistes, fut immense ; elle s'est exercée jusqu'à nos jours. Goethe mérite également une rapide mention. Il était partisan en thèse générale de l'idée de l'évolution telle qu'on l'entend aujourd'hui ; il suivit avec intérêt la lutte mémorable entre Cuvier et Geoffroy-Saint-Hilaire. Il admettait l'influence du milieu sur l'organisme et il affirmait hautement qu'elle déterminait les actes, les habitudes. Et il était arrivé à cette conviction, « non point, comme il le dit lui-même, par l'inspiration subite d'un prétendu génie doué de facultés extraordinaires, mais par des études suivies, consacrées pendant une grande partie de ma vie aux sciences naturelles. »

Lamarck a surtout contribué à hâter l'avènement des idées con-

temporaires ; et cela, non seulement comme précurseur brillant de Darwin, mais encore par ses vues sur la nature toute entière et les rapports des hommes entre eux. Lamarck ne cesse, en effet, de recommander l'étude attentive des phénomènes ; il fait la part de l'organisme et du milieu ; il montre les lois naturelles régissant à la fois ces deux facteurs de toute évolution sociale et ouvre ainsi la voie aux conceptions scientifiques.

Il serait ingrat, dans un exposé des influences qui hâtèrent l'avènement de la sociologie, de passer sous silence le nom d'Auguste Comte. Non pas que sa règle des trois états soit précisément la clef de la sociologie moderne ; non pas que l'édifice social soit prêt à se couronner de la religion dont il voulait le doter ; mais s'il n'est pas l'initiateur de la chose, Comte est au moins l'inventeur du mot.

Ses vues sur la classification des sciences, malgré l'irréductibilité qu'il attache à chacune d'elles, provoquèrent un courant d'idées très puissant et donnèrent dans leur sériation comme un avant-goût théorique de la doctrine de l'évolution. Il a manqué à Comte un asservissement plus complet aux lois de la matière. Il aurait ainsi évité des délimitations trop artificielles et des affirmations dictées par de vagues réminiscences métaphysiques.

Car Comte est partisan des méthodes objectives et subjectives ; non content d'admettre que ses six ordres d'influences sont irréductibles, il est bien près de déclarer que la science sociale par l'observation et l'expérience est impossible. « Nous n'avons, d'ailleurs, dit-il, que des besoins théoriques et la science abstraite suffit à ces besoins. » Le positivisme de Comte est encore bien éloigné du positivisme contemporain.

Nous rangeons volontiers à côté de Comte, mathématicien doublé d'un métaphysicien, un autre mathématicien doublé d'un naturaliste, notre compatriote Quetelet. Car nous pouvons, sans risquer d'être taxé de chauvinisme, revendiquer pour Quetelet une part du mouvement anthropologique et sociologique contemporain. L'idée dominante de Quetelet était, outre l'application des mathématiques aux phénomènes sociaux, la recherche, au moyen de la mesure, d'un ordre défini, d'une harmonie en quelque sorte géométrique entre les divers groupes de ces phénomènes. Il était pénétré de la croyance que, tous les corps naturels ayant leurs proportions et ne se maintenant qu'en vertu d'un certain équilibre constant de leurs parties, les corps sociaux devaient aussi offrir des phénomènes non seulement réguliers mais harmoniques et avoir une constitution qui les conservât dans leur intégrité.

C'est dans cet esprit qu'il aborda l'étude des faits sociaux. Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'en effet ils présentaient une certaine fixité ; que, d'une année à l'autre, les nombres qui les résument, pourvu qu'ils fussent suffisamment considérables, ne variaient pas d'une manière sensible ; bref, qu'ils oscillaient au delà et en deçà d'un nombre moyen. La moyenne est une fiction, mais elle permet à l'esprit de se représenter en abrégé beaucoup de nombres particuliers dont les différences encombreraient la mémoire ; c'est ainsi que l'idée générale, qui n'existe nulle part en dehors de nous, embrasse, tout en les effaçant, les cas particuliers. Mais l'idée générale comporte des variations quelconques dans les cas particuliers qu'elle résume et ceux-ci n'en peuvent être tirés.

Ne serait-il pas possible, au contraire, de tirer du nombre moyen les nombres particuliers qui y sont contenus, puisqu'ils en constituent les matériaux premiers ? En d'autres termes, n'y a-t-il pas entre les éléments d'une moyenne un rapport tel qu'on puisse, en quelque sorte, en dérouler la série a priori du sein du nombre moyen qui les enveloppe ? Quetelet trouva cette belle loi. Il montra que les oscillations en deçà et au delà de la moyenne sont régulières aussi, qu'elles suivent une courbe géométrique et qu'on peut les en déduire a priori sans craindre d'être démenti par les faits. Avec cette condition : c'est que les éléments qui ont servi à former le nombre moyen doivent être puisés dans un milieu homogène, et les faits mesurés appartenir à un ensemble naturel.

Mais Quetelet va plus loin : il ne se contente pas d'énoncer les rapports harmoniques entre les faits, il recherche pour ainsi dire leurs conditions de production.

Il sait que tout déterminisme suppose un mécanisme caché. Aussi a-t-il tenté, mais seulement en passant et sous forme d'hypothèse timide, de réduire les phénomènes sociaux où la volonté se déploie à de simples applications de la force. Il admet, d'ailleurs, que les faits qui émanent de l'activité morale, s'ils se prêtent à la mesure en eux-mêmes, ne nous apprennent rien sur la cause dont ils sont les effets ; il cherche seulement les rapports qui unissent les qualités morales aux mouvements qu'elles engendrent. Et sa méthode, dit-il, ne supprime pas la liberté, trait essentiel des activités morales. Et malheureusement, par les échappatoires à l'aide desquelles il chercha à justifier cette dernière proposition, l'auteur de l'*Anthropométrie* et du *Système social* s'éloigna aussi largement du déterminisme moderne qu'il s'en était rapproché tantôt par ses lois sociales. Heureusement que ces échappatoires

ne traduisent pas la vraie pensée de Quetelet et qu'il ne s'en sert qu'acculé par les nécessités de son temps. Car la question était émouvante et grandiose, elle menaçait un des piliers de la société. Quetelet avait, en effet, démontré, par des statistiques antérieures, qu'il y a par an tant de suicides, tant de vols, tant d'assassinats dans une population donnée. Faut-il donc considérer comme libres les hommes qui se livrent à de tels actes au sein de cette population dans le courant de cette année, puisqu'on doit les commettre nécessairement et que leur nombre est déjà compté?

Quetelet présente à cette question plusieurs réponses. Il recourt d'abord pour expliquer la liberté à ce qu'il reste d'aléa dans les évaluations de la statistique sur les phénomènes à venir. On lui répond que cela prouve simplement notre ignorance des conditions, mais ne permet pas plus de conclure à l'arbitraire pour ces aléa que pour les moyennes. Quetelet émet alors une autre hypothèse. La liberté, dit-il, apporte dans les nombres un élément de variation, d'irrégularité et joue le rôle d'une cause accidentelle. Mais cette théorie qui confine la liberté dans ce qui reste d'indéterminé et de hasardeux au sein des faits sociaux, cette liberté partielle, réduite et d'occasion ne pouvait satisfaire personne et lui-même tout le premier ; aussi la vraie pensée de Quetelet, la plus grandiose et la plus profonde est que le libre arbitre est en réalité soumis, quant à ses effets extérieurs, à la mesure et à la prévision comme toutes les autres forces. « L'homme, dit-il textuellement, est donc pour les facultés morales comme pour les facultés physiques sujet à des écarts variables autour d'un état moyen, et les oscillations qu'il subit autour de cette moyenne suivent la loi générale qui régit toutes les fluctuations que peut subir une série de phénomènes sous l'influence des causes accidentelles. »

Cette parole qui donne la mesure de sa pensée intime nous autorise à reconnaître en Quetelet un des précurseurs de la sociologie biologique. Il lui a manqué les larges données auxquelles les naturalistes allaient donner la volée, pour affermir et préciser davantage ses convictions. Il n'en reste pas moins l'un des plus clairs et des plus précis affirmateurs de l'existence de la science sociologique expurgée des causes surnaturelles ou immatérielles. Par ses statistiques sociales il a prouvé d'une façon irréfragable les principes que sa pensée encore un peu sous le joug de son époque hésitait à affirmer catégoriquement. Il a apporté sa pierre à l'édifice. Qu'importe qu'il l'ait fait d'une main tremblante.

Nous venons de parler des données naturelles qui manquaient à

Quetelet ; nous devons maintenant préciser la nature de ces données et montrer quel rôle elles ont joué dans le remaniement des doctrines sociologiques.

Pour que l'homme rentrât dans l'harmonie universelle, pour que les manifestations de son existence tant physiologiques que sociales fussent devenues susceptibles de ces vues générales qui mènent à l'intelligence des lois, à la synthèse des formules, une double erreur devait disparaître de l'entendement humain. Tant que le credo scientifique débutait par l'erreur géocentrique pour se continuer par l'erreur anthropocentrique, les manifestations de la vie pouvaient échapper à la rigueur des lois scientifiques. La Terre, centre de l'univers, jetée exprès dans un coin de l'espace pour servir de théâtre aux évolutions humaines, donnait raison à la Genèse. L'homme, but final de la nature, roi de la création, autocrate d'essence divine, continuait l'erreur et permettait aux théologies et aux philosophies spiritualistes de séparer violemment l'être humain du restant des êtres et de le placer seul sur son trône inaccessible aux lois naturelles.

C'est cette auréole divine mise au front de l'humanité par les philosophies qui avait ébloui et arrêté les plus grands penseurs de tous les temps. Aristote pressentait l'évolution, la puissance du milieu et la valeur de la formule organique, mais ses vues n'avaient osé atteindre l'âme humaine. Descartes avait réduit l'univers à une mécanique immense, mais il s'était incliné devant la pensée et lui avait assigné une origine immatérielle. Kant eut comme Descartes des éclairs de génie à propos du mécanisme fonctionnel humain, mais, par respect pour la tradition, il tomba dans l'erreur cartésienne. Aujourd'hui encore l'évolution intellectuelle rencontre chez chacun de nous une terrible barrière dans ces résidus des anciennes conceptions théologiques et spiritualistes qui traînent dans nos cerveaux, toujours prêts à venir vicier nos déductions et nous dérouter dans nos synthèses.

Certes ces barrières ont été parfois franchies : Épicure et Lucrèce ne s'en sont guère inquiétés ; mais ces pressentiments scientifiques, audacieuses échappées de la raison humaine, furent plutôt les éclairs d'une intuition presque divine que des conceptions régulièrement établies. La science d'ailleurs à cette époque n'était pas née.

Il appartenait à notre temps de dissiper la double erreur, de faire tomber le préjugé géocentrique et le préjugé anthropocentrique. Lyell et Darwin ont attaché à jamais leur nom à cette double réforme.

En 1830, Charles Lyell publia sous le titre de *Principes de géologie* un ouvrage qui renversait toutes les idées acquises sur l'évolution de la Terre. Coïncidence étrange, ce livre parut l'année même où Cuvier remportait son grand triomphe sur le naturalisme philosophique et inaugurait dans le domaine morphologique une domination qui dura trente ans. Pendant que Cuvier, par son hypothèse des créations successives et la théorie des catastrophes qui s'y relie, barrait la voie à l'idée d'évolution et rendait impossible toute explication naturelle, Lyell frayait de nouveau la route à la vérité et démontrait d'une manière évidente, par la géologie, que les idées dualistiques de Cuvier étaient mal fondées et inutiles. Avant lui Laplace en formulant sa théorie des mondes avait préparé les esprits, mais ses vues purement mécaniques n'avaient que la valeur d'un théorème accessible aux mathématiciens ; les preuves de détail, les faits qui forcent la conviction lui manquaient absolument. La fameuse formule cosmique de Laplace, comme celle non moins fameuse où il applique les principes de la mécanique aux actions humaines, constituait des abstractions plutôt que des démonstrations. Sa mécanique céleste, comme sa mécanique sociale, donnèrent l'immortalité à leur auteur. Ce fut presque tout. Lyell reprit pour ainsi dire la théorie de la terre au moment où Laplace l'avait abandonnée. Il prouva que les modifications de la surface terrestre, qui se produisent encore sous nos yeux, suffisent parfaitement pour nous rendre compte de tout ce que nous savons sur l'écorce du globe. Il montra que pour expliquer l'origine et la structure de l'écorce terrestre de la façon la plus simple et la plus naturelle, en invoquant seulement les causes actuelles, il suffit de supposer des périodes chronologiques extrêmement longues. La formation des grandes chaînes montagneuses a lieu par de lents et imperceptibles mouvements d'élévation et de dépression de l'écorce terrestre, qui, dit-il, s'exécutent encore aujourd'hui sous nos yeux et dont les causes ne sont nullement merveilleuses. L'activité météorologique de l'atmosphère, l'action de la pluie et de la neige, le ressac des vagues le long des côtes, phénomènes en apparence insignifiants, suffisent à produire les modifications les plus considérables, pour peu qu'on leur accorde un laps de temps suffisant. Lyell mit ainsi à néant les révolutions mythologiques de Cuvier et sa théorie des créations successives ; il les remplaça par une lente et incessante transformation de l'écorce terrestre, due à l'activité persistante de forces encore en action à la surface du globe, c'est-à-dire à l'action des eaux et des matières

volcaniques renfermées dans le sein de la terre. Lyell démontra aussi l'enchaînement continu, ininterrompu de toute l'histoire géologique du globe; il le fit si irréfutablement, il établit si clairement la prédominance des causes existantes, de causes actives encore aujourd'hui, travaillant sans cesse à transformer notre planète, que, dans un très court espace de temps, les géologues abandonnèrent complètement l'hypothèse de Cuvier.

Et ce premier coup porté à Cuvier géologue devait être bientôt suivi d'un second plus meurtrier adressé à Cuvier naturaliste. Cet enchaînement continu exposé dans les phénomènes terrestres, Darwin devait le démontrer dans les phénomènes zoologiques. Mais disons encore, avant d'aborder l'influence darwinienne, que Lamarck dans un admirable effort intellectuel avait précédé Lyell comme il avait devancé Darwin, et jeté les bases du matérialisme le plus rigoureux; car, outre ses vues sur l'origine des espèces et la genèse des organes, il n'avait point hésité à déclarer que « l'évolution géologique du globe et son peuplement organique ont eu lieu d'une manière continue et n'ont pas été interrompus par des révolutions violentes. La vie n'est qu'un phénomène physique. Tous les phénomènes vitaux sont dus à des causes mécaniques, soit physiques soit chimiques, ayant leur raison d'être dans la constitution de la matière organique. Les animaux et les plantes les plus rudimentaires, placés au bas de l'échelle organique, sont nés et naissent encore aujourd'hui par génération spontanée. Tous les corps vivants ou organiques de la nature sont soumis aux mêmes lois que les corps privés de vie ou inorganiques. Les idées et les autres manifestations de l'esprit sont de simples phénomènes de mouvement qui se produisent dans le système nerveux central. En réalité la volonté n'est jamais libre. La raison n'est qu'un plus haut degré de développement et de comparaison des jugements. »

Malgré ces traits de génie, Lamarck mourut pauvre, obscur, dédaigné; après la mort du malheureux aveugle, ses filles, qui l'avaient soigné avec un dévouement angélique, n'eurent d'autres ressources que d'aller cataloguer des plantes à ce Muséum que leur père venait d'illustrer à jamais.

Darwin fut plus heureux, peut-être aussi fut-il plus adroit; il avait surtout cet avantage sur Lamarck qu'il arrivait à une époque où les théories de Cuvier, déjà battues en géologie, ne se soutenaient plus qu'à demi devant l'essor des sciences naturelles. Darwin fut plus adroit, disons-nous; nous ne savons si cette habileté est voulue ou si elle est un fruit de la prudente sagesse avec laquelle il émettait

la moindre de ses affirmations, mais il faut reconnaître qu'elle a servi largement la cause du darwinisme. Darwin n'a point d'emblée, comme Lamarck, embrassé dans une vaste formule toute la nature; il ne fit pas table rase d'un seul coup de toute l'ancienne philosophie; il procéda par étape. Son livre de l'*Origine des espèces*, comme on l'a si souvent fait remarquer, ne semble point s'adresser à l'homme; l'humanité est mise à part et Darwin semble l'avoir oubliée en dehors de sa classification. Ce n'est que plus tard, quand ses premières vues eurent reçu une sanction suffisante, qu'il écrivit la *Descendance de l'homme*.

Aussi, bien des partisans de l'origine des espèces, selon le naturaliste anglais, purent-ils longtemps encore garder leurs illusions sur l'origine de l'homme. Darwin appliqua d'abord ses principes aux espèces animales; il prouva que les formes animales dérivait les unes des autres à l'aide de quelques lois très simples; ces lois il ne les imagina point, car Lamarck avait déjà parlé de la lutte pour l'existence et des variations organiques qu'entraînent les modifications fonctionnelles, mais il leur donna des formules saisissantes et les étaya à l'aide de faits nombreux et rigoureusement observés. L'influence de Darwin fut considérable. Et cette influence ne se limita pas à la biologie.

Les principes d'adaptation, de lutte pour l'existence, de sélection, d'hérédité, passèrent du domaine biologique dans les domaines psychologique et sociologique. Ces formules, qui rendaient compte de l'évolution des êtres organisés jusqu'à l'homme, furent appliquées aux phénomènes psychiques tout comme aux phénomènes sociaux. Elles servirent de base à de nouvelles conceptions philosophiques et elles donnèrent à ces conceptions nouvelles la fermeté que donnent l'expérimentation et l'observation.

Ces quelques formules furent une clef dont on s'empessa de se servir pour débrouiller le chaos de la biologie et de la sociologie. On les relia aux idées nouvelles sur la matière d'une part et on marcha avec elles à la conquête des sciences nouvelles. Elles illuminèrent l'intelligence humaine dans toutes les directions où son avide curiosité la poussa à s'aventurer. Elles nous guideront nous-mêmes dans la recherche de nos principes de sociologie. Darwin, dont l'esprit ne rechercha jamais les joutes brillantes, mais subtiles, de la philosophie, fit plus pour la philosophie que les plus brillants philosophes de son époque. Il lui rendit une base alors que les siècles accumulés ne lui avaient apporté que des hypothèses. Cette base, c'est la théorie de l'évolution et nous allons

voir comment, aux mains des Hæckel et des Spencer, elle servit à étayer les philosophies de chacune des sciences.

Les deux ouvrages de Hæckel auxquels nous voulons faire allusion sont : *L'Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles* et *l'Anthropogénie, ou Histoire de l'évolution humaine*. Le premier résume les théories du transformisme selon Goethe, Lamarck, Lyell et Darwin. Il suit l'évolution de la matière depuis l'instant de son existence en masse encore gazeuse et informe, à travers l'espace et le temps, jusqu'à la condensation des mondes et la genèse progressive, à la surface de la terre, des plantes et des animaux. Il relie non seulement les règnes organiques au règne inorganique, mais ne s'arrête même pas devant les plus hautes manifestations de l'activité intellectuelle. Son second ouvrage démontre la doctrine de l'évolution à l'aide des données embryologiques et se résume dans une formule célèbre donnée par Hæckel lui-même : « L'Histoire ontogénique (évolution de l'individu) est une répétition, une récapitulation brève et rapide de la phylogénie (évolution des ancêtres) conformément aux lois de l'hérédité et de l'adaptation. »

Le retentissement provoqué par le premier des ouvrages de Hæckel fut considérable ; l'histoire naturelle de la création venait compléter l'œuvre ébauchée par *l'Origine des espèces*. Jusque-là les théories darwiniennes n'avaient pas encore revêtu un caractère aussi radical, car les leçons de Hæckel datent de 1868 et Darwin n'a publié que deux ans plus tard sa *Descendance de l'homme*. Tous les anathèmes tombèrent à la fois sur le professeur d'Iéna. Il détourna les coups réservés au naturaliste anglais et précipita la bataille en mettant le feu aux poudres. Hæckel fut traité de matérialiste ; il se borna à répondre que le matérialisme dont sa théorie monistique dérivait n'avait rien de commun avec le matérialisme moral.

D'ailleurs Hæckel ne fut pas longtemps à essayer seul le feu de ses adversaires. Charles Darwin, jugeant le moment venu, lança son ouvrage sur la descendance de l'homme ; la victoire fut décisive, au moins dans le camp des hommes de science. Les philosophes, simplement philosophes, continuèrent à ergoter. Qui pourrait dire quand ils s'arrêteront ?

Mais tout ce mouvement, limité presque entièrement aux sciences naturelles, n'avait guère pénétré les phénomènes psychologiques et sociologiques. C'est qu'il manquait encore quelques matériaux à l'édifice scientifique ; la vie venait d'être étudiée dans son évolution à travers la série animale, mais ses lois dans le mécanisme indivi-

duel étaient à peine ébauchées; on pressentait que l'homme, poussé par tous ces facteurs du transformisme, ne pouvait résister au courant; mais ces pressentiments partagés par les adeptes des sciences naturelles manquaient de base auprès des autres. Il fallait que la biologie vint rattacher les phénomènes individuels et la pensée elle-même aux lois naturelles; il fallait que la physiologie expérimentale, jetant la lumière sur tous les mécanismes fonctionnels, portât au cœur même de la plus haute expression de la vie le flambeau des lois physico-chimiques. A partir de ce moment les matériaux de la science se trouvèrent prêts pour une synthèse. Le cadre était tracé : l'homme était relié aux animaux d'une part, à la matière de l'autre, et ses conceptions soumises aux lois naturelles. Mais ces propositions manquaient encore de détails, de preuves et de développements. Comblar cette lacune fut l'œuvre de Spencer : cette œuvre est essentiellement philosophique; en elle, au-dessus d'elle, plane sans cesse l'idée d'évolution; les détails scientifiques abondent, remplissant jusqu'à déborder les cadres de cette vaste conception; ces détails empruntés à chacune des sciences sont les données générales qui vont se résoudre en lois, en principes. Spencer discute rarement la valeur des preuves qu'il avance; il ne cherche plus comme Darwin à établir l'authenticité des faits qu'il rapporte; il les considère comme complètement démontrés et s'en sert pour formuler la philosophie de chaque science en particulier. Il procède d'Épicure, de Descartes et de Kant dans ses vues sur la matière. Il adopte la théorie de Laplace et les idées de Kant sur l'évolution cosmique. Il se rapproche de Comte dans sa classification des sciences tout en admettant non pas la filiation positiviste, mais plutôt une coexistence relative; il s'éloigne du positiviste français quand celui-ci affirme leur irréductibilité ou prophétise l'avènement de la religion positiviste. Il admet avec Lamarck et Darwin l'origine des espèces par adaptation, sélection, etc. Il étudie enfin les phénomènes psychiques dans leur double facteur, le milieu et l'organisme, et termine par les principes de sociologie.

L'œuvre de Spencer est grandiose; certes il y a des longueurs, et chose plus déplorable encore des conséquences et des comparaisons poussées à l'extrême, mais il court tout le long de ses nombreux volumes un souffle de mécanisme, si nous pouvons employer ce mot, qui souvent intéresse passionnément.

L'influence de Spencer s'exerce partout à l'heure actuelle et il est impossible de s'en dégager.

Ses *Principes de sociologie* ne méritent peut-être point complètement ce nom; ils ne serrent pas d'assez près les faits, traduisent trop rarement des fonctions biologiques et pèchent parfois par une légère nuance métaphysique. Ils n'en renferment pas moins à peu près toutes les vérités qu'on pourra jamais déduire par l'expérimentation et l'observation. Seule la place assignée à ces vérités est souvent secondaire, alors que les sommets sont occupés par des abstractions ou des hypothèses.

V. — L'ÉVOLUTION BIOLOGIQUE.

La sociologie, du moment où elle consent à voir dans les êtres organisés, dont la conflagration produit les phénomènes sociaux, des organismes obéissant complètement aux lois naturelles, ne peut se désintéresser des vérités biologiques.

Si l'homme n'est que la matière organisée arrivée à un degré de perfectionnement qui lui donne les attributs conscients, l'évolution de la matière organisée, l'évolution biologique, doit servir d'introduction à l'évolution sociologique. Car ces lois de la biologie qui ont amené peu à peu la matière vivante de sa forme élémentaire, de la monère par exemple, aux êtres organisés les plus complexes, doivent encore se faire sentir chaque jour jusque chez l'homme lui-même. La biologie pénètre la sociologie et elle doit la dominer; car, si on veut bien regarder au fond des choses, la sociologie se réduit facilement à l'étude des modes selon lesquels les animaux groupés par les nécessités biologiques se comportent pour réaliser ces nécessités. La sociologie est une science si elle puise ses formules dans les faits biologiques et physiologiques, elle n'est plus qu'une œuvre descriptive si elle se borne à des constatations et à des statistiques.

Les hommes groupés en sociétés ne sont point réunis dans le but de réaliser des vérités philosophiques, morales ou autres, mais dans le but de réaliser la vie, de conserver leur existence et celle de l'espèce; la sociologie, c'est la biologie des individualités sociales. L'évolution biologique considère l'individu pris isolément, elle montre sa complexité sans cesse croissante sous l'effort du milieu et sous l'empire du sentiment de sa conservation; elle analyse les moyens dont cet individu se sert pour réaliser cette conservation sans l'énergie toujours active de laquelle toute vie cesserait sur-le-champ; la biologie envisage l'animal d'une manière particu-

lière, la sociologie l'étudie dans ses rapports avec ses semblables. Mais toutes deux doivent le considérer de la même façon et se placer au même point de vue. Pour toutes deux cet animal est un ensemble d'organes, à fonctions différentes, qui toutes tendent à se satisfaire en vue de la conservation de l'individu d'abord et de l'espèce ensuite.

La conservation de l'individu avec sa conséquence, la conservation de l'espèce, voilà toute la clef de l'évolution biologique. C'en est également le principe fondamental et la cause toujours active, source de tous les progrès et de tous les perfectionnements. Ce principe mérite de nous arrêter, car nous le verrons dominer également l'évolution sociologique tout entière.

D'où vient ce principe, quelle est cette énergie qui pousse l'animal à conserver son existence et à perpétuer, par conséquent, son espèce? Est-il une force nouvelle, quelque chose comme l'âme de la matière vivante? Cette force résulte-t-elle de conditions matérielles ou rentre-t-elle dans la catégorie des forces spiritualistes? Est-elle apparue à un moment donné de l'évolution de la matière comme entité surajoutée, ainsi qu'on le dit parfois à propos de la conscience ou de la volonté, ou procède-t-elle de l'évolution de la matière elle-même et ne réalise-t-elle qu'un degré plus compliqué de la conflagration des atomes? Questions dignes du plus haut intérêt. Et non seulement digne de l'intérêt qu'on porte aux conceptions philosophiques, mais digne de toute l'attention qu'on doit aux principes d'un retentissement essentiellement pratique. Car de la solution de cette question primordiale dépend la solution biologique et, par conséquent, la solution sociologique elle-même.

En effet, si le principe de la conservation résulte de la réaction de la matière sur la matière, les modes selon lesquels il s'exerce ne sont à leur tour que le résultat de modifications matérielles; les fonctions, les moyens par lesquels ce principe tend à se réaliser; les faits biologiques qui dérivent des réalisations fonctionnelles ont donc leur cause première dans la matière et ses forces exclusivement; les faits sociologiques eux-mêmes, constituant les réalisations fonctionnelles des animaux en société, doivent être, pour les mêmes raisons et avec la même rigueur, rapportés aux lois naturelles.

Si d'autre part on admet que le principe de la conservation de l'individu est d'origine immatérielle, la biologie n'est plus que le résultat des réactions de ce principe sur la matière et la sociologie, la science de cette force nouvelle envisagée dans les relations des organismes entre eux.

Rejetant cette seconde hypothèse, force nous est, pour comprendre l'évolution sociologique, d'étudier l'évolution biologique à la lumière des forces de la matière.

Nous avons donc posé comme principe général de l'évolution biologique : conservation de l'individu avec sa résultante la conservation de l'espèce. Ce principe pour être compris doit absolument se décomposer ; il se dédouble d'ailleurs facilement dans les deux facteurs suivants :

Facteur A : causes de l'évolution inorganique qui poussent la matière à déployer ses forces, provoquent les réactions des parties les unes sur les autres de manière à réaliser la substance vivante.

Facteur B : causes de l'évolution organique qui poussent la matière à conserver cette forme nouvelle d'abord, puis à acquérir progressivement une structure et une organisation de plus en plus complexes.

On verra par la suite que les facteurs de l'évolution organique et de l'évolution inorganique sont identiques au fond et se ramènent à des propriétés fondamentales. Pour l'intelligence de notre principe général de biologie nous avons dû les séparer.

Les facteurs de l'évolution inorganique sont la matière et le mouvement ou plutôt les atomes matériels en mouvement ; le monde est, selon les théories modernes, composé d'une innombrable quantité d'atomes mobiles, infiniment petits, distants les uns des autres ; ces atomes seraient dans un perpétuel état de mouvement, se cherchant ou se repoussant mutuellement, car ils auraient leurs sympathies et leurs antipathies ; la cause de ces antipathies et de ces sympathies pourrait être les mouvements de particules plus délicates séparant les atomes, tels que l'éther, ou simplement résulter des genres de mouvements propres à chaque atome. C'est par la diversité de leurs affinités, résultats elles-mêmes de mouvements personnels ou communiqués, ainsi que nous venons de le dire, que se constitueraient leurs modes si divers de groupements et la variété du monde extérieur. C'est par leurs vibrations, leurs oscillations qu'ils se décèlent à l'homme en impressionnant ses organes des sens ; ils auraient pour qualités essentielles l'inaltérabilité et l'éternité. Quand ils s'agrègent, des corps nouveaux se forment ; quand ils se désagrègent, des corps préalablement existants se dissolvent et semblent s'évanouir. Ce sont des moellons qui ont passé, passent et passeront toujours d'un édifice à un autre,

selon l'expression pittoresque de Letourneau. Leur ensemble constitue le fond commun de l'univers et en réalité ce fond commun ne subit d'autres changements que des modifications dans la distribution des éléments constituants. Tous les phénomènes, toutes les révolutions de l'univers se ramènent essentiellement à de simples déplacements atomiques.

Voilà donc la formule : atomes éternels éternellement en mouvement. Cette formule est essentiellement applicable aux facteurs de nos deux catégories; l'un et l'autre ne sont que les résultats des réactions de la matière sur la matière. Nous plaçant au point de vue absolu de la philosophie purement scientifique, nous pourrions considérer résolues les deux questions posées sous les signes *A* et *B*. Nous serions autorisé, conséquemment, à définir d'une façon identique notre principe général de biologie. Nous croyons ces explications trop abstraites; l'esprit de toute science naturelle d'ailleurs, quoique basé sur les propriétés de la matière, est de préciser en formules les modes selon lesquels les réactions matérielles réalisent les phénomènes qui la composent. C'est ce que nous allons essayer de faire à propos de nos deux facteurs *A* et *B*.

Comment donc s'accomplissent ces mouvements et dans quels moules tendent-ils sans cesse à faire passer et repasser la matière; d'après quels principes de mécanique en un mot les atomes se groupent-ils en composés et se décomposent-ils, une fois groupés?

Herbert Spencer appelle ce pourquoi, problème dernier, loi de la redistribution continue de la matière et du mouvement. Il formule cette loi dans les termes suivants : « La science, en suivant dans le passé la généalogie des divers objets, trouve que leurs composants ont existé autrefois à l'état diffus, et, en poursuivant leur histoire dans l'avenir, qu'ils reprendront de nouveau l'état diffus. C'était reconnaître que la formule doit comprendre les deux opérations opposées de concentration et de diffusion. Déjà, en traçant ces traits généraux de la formule, nous avons approché de son expression spécifique. Le passage d'un état diffus imperceptible à un état concentré perceptible est une intégration de matière et une dissipation concomitante de mouvement; et le passage d'un état concentré perceptible à un état diffus imperceptible est une absorption de mouvement et une désintégration concomitante de matière. Ces propositions sont excédentes. Les parties constituantes ne peuvent s'agréger sans perdre de leur mouvement relatif et elles ne peuvent se séparer sans recevoir plus de mouvement relatif. Il n'est pas question ici d'un mouvement des éléments d'une

masse par rapport aux autres masses; il n'est question que du mouvement qui les anime les uns par rapport aux autres.

Bornant notre attention à ce mouvement interne et à la matière qui le possède, il est un axiome que nous avons à reconnaître, c'est qu'une consolidation progressive implique une décroissance du mouvement interne et que l'accroissement du mouvement interne implique une déconsolidation progressive. Chaque masse, petite ou grande, quelles que soient sa composition et son individualité, tend à réaliser cette double forme, à passer de l'état diffus à l'état de concentration; les énergies qui provoquent cette évolution dépendent des propriétés spéciales des atomes composants; elles peuvent mettre un temps infini à opérer leur œuvre, maintenir presque intacte pendant des périodes immenses la personnalité de l'agrégat; ces énergies peuvent aussi doubler pour ainsi dire les étapes et rapprocher jusqu'à se rejoindre les phases extrêmes de diffusion et de concentration; mais au sein du grain de poussière qui semble défier le temps, comme dans l'organisme le plus éphémère, le même principe règne en maître. »

Cette vue est grandiose, et quoique Herbert Spencer semble parfois s'en défendre, elle peut être appliquée hardiment à l'évolution de la matière dans l'univers lui-même. De même donc que les agrégats partiels subissent d'une façon ininterrompue et sans cesse renaissante ce double mouvement d'intégration et de désintégration, les mondes eux-mêmes parcourent le même cycle évolutif. L'énergie évolutive de la matière peut donc être caractérisée comme une tendance sans cesse active vers la réalisation des deux états opposés, l'état diffus et l'état concentré. Entre ces deux états extrêmes, les agrégats partiels réalisent toutes les formes de l'activité matérielle, mais ils subissent aussi les lents mouvements d'intégration et de désintégration des masses immenses dont ils font partie.

Voilà déterminée d'une façon générale la cause qui pousse la matière à déployer ses forces. Les causes de l'évolution inorganique dont parle notre facteur *A* se réduisent donc à une seule : la matière tend sans cesse à passer de l'état diffus à l'état concentré et réciproquement; entre les deux termes extrêmes de cette série se réalisent toutes les manifestations inorganiques d'abord et organiques enfin. Car, si la matière part de l'état diffus pour arriver à l'état concentré, il est évident qu'à un moment donné du temps et de l'espace, des agrégats doivent se former de manière à constituer la synthèse de la matière vivante. Il ne nous reste plus, pour avoir

résolu complètement la question, qu'à rechercher sous quelle forme probable s'est réalisée cette synthèse.

A cette question la science moderne répond de deux façons différentes.

Exposons d'abord la plus répandue. On admet qu'avant l'apparition des végétaux verts sur la terre, l'atmosphère qui entoure cette dernière était beaucoup plus riche en acide carbonique et en vapeur d'eau qu'elle ne l'est actuellement. On en conclut qu'à cette époque il a pu être très facile au carbone de l'acide carbonique atmosphérique de se combiner avec les éléments de l'eau, oxygène et hydrogène, pour former des corps ternaires, qui, à leur tour, se combinant avec l'ammoniaque produite par le sol, donnèrent naissance à des corps quaternaires et enfin aux matières albuminoïdes.

Passons à la seconde opinion; elle est plus récente, M. Pflüger l'a émise il y a une dizaine d'années; elle est tout à fait différente de celle que nous venons d'exposer. Il fait remarquer que l'acide carbonique, l'eau et l'ammoniaque étant des corps très stables, c'est-à-dire difficiles à décomposer, il n'est guère admissible qu'ils aient servi à la synthèse des matières albuminoïdes, quoique ces dernières leur donnent naissance en se décomposant. Il admet au contraire qu'à l'époque où la terre était incandescente il a dû se former de grandes quantités de cyanogène, corps éminemment instable, composé de carbone et d'azote; et il suppose que ce cyanogène « résulte de la combinaison de l'azote de certains corps composés d'azote et d'oxygène avec le carbone de l'acide carbonique de l'atmosphère. On pourrait même admettre, avec quelque raison, que le cyanogène se dégagait à cette époque tout formé, du sol incandescent, car on l'a rencontré parmi les gaz qui se dégagent des minerais de fer traités par la houille. Plus tard, lorsque la terre s'est refroidie, le cyanogène se serait combiné avec des hydrogènes carbonés et l'oxygène de l'eau, pour former les matières quaternaires albuminoïdes et la matière vivante. »

Sans insister sur ces idées, dit de Lannessan, nous pensons qu'en raison de l'instabilité des composés cyaniques, et, au contraire, de la stabilité de l'ammoniaque, la théorie de Pflüger offre plus de probabilité que toute autre.

Quoi qu'il en soit, nous croyons avoir suffisamment précisé les conditions de notre facteur *A*.

Passons à l'exposé du facteur *B*, c'est-à-dire aux causes de l'évolution organique qui poussent la matière vivante à conserver sa propriété nouvelle, à acquérir une structure et une organisation de

plus en plus complexes. Il faut distinguer ici la croissance de l'individu de l'évolution du règne animal tout entier. Il est évident que la force qui préside à l'évolution de l'un préside à l'évolution de l'autre; l'un n'est d'ailleurs que la réduction de l'autre selon la formule de Hæckel, il n'y a de distinction que dans ce que l'un se développe dans un intervalle très court, tandis que l'évolution de l'autre a réclamé des périodes infinies. Il est probable que chaque agrégat parvenu à sa période d'intégration, au moment donc où la désintégration allait commencer, a légué par la reproduction un germe; ce germe, possesseur du même mode d'activité, mais résumant l'évolution ancestrale de manière à gagner pour ainsi dire du temps, a pu pousser plus loin à son tour l'intégration dont il avait hérité. Il nous suffira donc d'établir pour l'individu lui-même les conditions de notre facteur *B*. Il est évident que l'explication que nous allons donner n'est qu'une explication pour ainsi dire de seconde main; au fond, ce sont toujours les atomes éternels, éternellement en mouvement. Cette explication, nous l'empruntons de nouveau à Spencer.

« Dans les agrégats vivants et plus spécialement chez les animaux, l'intégration et la désintégration se font avec la plus grande activité sous diverses formes. Il n'y a pas seulement ce que nous pouvons appeler l'intégration passive de la matière, qui résulte dans les êtres inanimés de simples attractions moléculaires; il y a encore une intégration active de la matière sous forme d'aliments. A la désintégration passive que les objets inanimés subissent sous l'action d'agents extérieurs s'ajoute chez les animaux une désintégration interne, active, qu'ils produisent eux-mêmes en absorbant dans leur substance certains agents extérieurs. Comme les agrégats inorganiques, ils communiquent du mouvement d'une manière passive, mais de plus ils absorbent activement le mouvement latent de l'aliment et le dépensent activement. Mais malgré cette complication des deux opérations et l'immense activité de leur lutte, il est constant qu'il y a toujours un progrès différentiel, soit vers l'intégration, soit vers la désintégration. Pendant la première partie du cycle des changements, l'intégration prédomine, il y a ce que nous appelons croissance. La partie moyenne est marquée, non par l'équilibre des deux opérations, mais par la prédominance de l'une ou de l'autre. Le cycle se ferme par une période dans laquelle la désintégration commence à prédominer, pour mettre enfin un terme à l'intégration et défaire ce que celle-ci avait fait. »

Et plus loin il ajoute : « Partout et jusqu'à la fin les changements

qui s'opèrent à un moment quelconque appartiennent à l'une et à l'autre de ces deux opérations. Si d'une part l'histoire générale de tout agrégat peut se définir un changement allant d'un état imperceptible diffus à un état perceptible concentré, pour revenir à un état imperceptible diffus, d'autre part chaque détail de cette histoire peut se définir une partie de l'un ou de l'autre de ces changements. Il faut donc que ce principe soit la loi universelle de la redistribution de matière et de mouvement qui en même temps unifie les groupes de changements divers en apparence, aussi bien que la marche entière de chaque groupe. »

Spencer n'hésite donc pas à appliquer son principe au groupe tout entier, c'est-à-dire au règne organique. On a vu comment nous comprenions l'intégration et la désintégration à travers la série organisée.

Nous avons donc répondu aux questions posées; résumons rapidement ces réponses et complétons notre idée de l'évolution biologique.

La matière dans l'univers obéit partout aux mêmes lois; partout ce sont les propriétés des atomes éternels, éternellement en mouvement qui donnent naissance aux agrégats. Ces agrégats, qu'ils soient immenses comme les mondes, insignifiants comme le grain de poussière ou infimes comme la monade, subissent une évolution caractérisée par un double mouvement d'intégration et de désintégration; cette désintégration de la matière cosmique a favorisé l'intégration des atomes en matière vivante; l'intégration de la matière vivante va sans cesse en grandissant jusqu'au moment où la désintégration commence; mais, avant que cette désintégration ne s'effectue, la matière vivante distrait d'elle-même une particule qui va reproduire en raccourci, pour gagner du temps et pousser ensuite plus loin, l'intégration ancestrale; l'intégration de la série vivante ira ainsi en s'accroissant jusqu'au moment où la désintégration terrestre entraînera la sienne. Le principe est donc général et la conservation de l'individu dont nous parlions tantôt, comme la conservation de l'espèce, s'en déduit facilement. Elles n'en sont que la manifestation extérieure.

Il ne nous reste plus qu'à déterminer le mode selon lequel les agrégats s'harmonisent entre eux. Ce mode c'est l'adaptation : il est commun à tous les agrégats, qu'ils soient cosmiques, inorganiques ou organiques.

L'adaptation ou l'harmonie des choses porte des noms différents selon les agrégats; dans le monde des êtres vivants cette adaptation

c'est la vie elle-même. Et nous arrivons de cette façon à une formule biologique complète, car la biologie se définit facilement l'adaptation de l'agrégat vivant avec les autres agrégats qui l'entourent. L'étude de l'évolution biologique pour être complète devrait donc reprendre à son origine la matière vivante; montrer les influences tant internes qu'externes qui ont amené les différentes parties de cette subsistance d'abord homogène à se subdiviser en organes spéciaux; elle devrait montrer comment ces organes créent des fonctions, font surgir des besoins que l'animal sous l'empire du double mobile, plaisir et douleur, tend à satisfaire.

Il y aurait ici — comme dans la plupart des sciences qui étudient une des manifestations de la vie — à décomposer le problème et à l'examiner comme l'expression des différentes réactions du milieu et de l'organisme. On arriverait ainsi à une formule assez nette de l'être organisé au point de vue de ses fonctions et de l'importance qu'elles doivent acquérir dans une étude de l'évolution biologique. Cette formule, il serait trop long de la développer. Comme elle appartient du reste autant à l'évolution sociologique qu'à l'évolution biologique, nous l'examinerons dans le chapitre suivant, qui traite de la première de ces deux évolutions. Nous éviterons de cette manière des répétitions fastidieuses. Mais qu'il soit bien entendu que la plupart des considérations à l'aide desquelles nous allons esquisser notre évolution sociologique sont tirées directement de la biologie. Car, comme nous le disions tantôt, si la biologie est l'adaptation de l'agrégat vivant aux agrégats voisins, la sociologie peut largement bénéficier de cette définition. Seulement la sociologie n'est que l'adaptation entre eux d'agrégats de même espèce. Elle commence à ce point de l'évolution biologique où l'agrégat a besoin, pour accomplir son intégration complète, c'est-à-dire l'accomplissement de toutes ses fonctions, d'un agrégat semblable à lui.

Les différentes manières dont les agrégats vivants et de même espèce s'adaptent entre eux constituent les sociétés; les principes qui poussent ces agrégats vers l'adaptation sont les principes sociologiques; la série des transformations subies par les différents modes d'agrégaions sociologiques constituent l'évolution sociologique. Elle forme un chapitre à part de l'évolution sociologique que nous allons examiner.

VI. — L'ÉVOLUTION SOCIOLOGIQUE.

Nous venons de dire que l'évolution sociologique n'était qu'un chapitre de l'évolution biologique. Nous avons esquissé cette évolution biologique et nous avons montré qu'elle procédait d'après les lois de la matière selon un mode commun à tous les agrégats naturels; nous avons défini l'organisme : un agrégat allant par l'intégration de plus en plus complète vers la plus complète désintégration; nous avons dit que la vie est une adaptation de l'agrégat organisé avec les agrégats qui l'entourent. Tout cela à seule fin de bien établir qu'en abordant l'étude sociologique des organismes nous n'abordons point l'étude de rapports préétablis entre des entités irréductibles. Nous avons voulu, au contraire, tirer la formule biologique la plus générale de l'organisme, afin de relier ainsi nos conceptions sociologiques aux lois naturelles. Nous allons aborder de plus près l'étude de l'être organisé; nous ne l'envisagerons plus d'après les règles de l'évolution biologique, mais selon les lois de la physiologie. Nous concevrons comme établis définitivement les liens qui relient notre formule physiologique à la formule générale toute mécanique exprimée tantôt; nous pourrions sans crainte définir de cette manière l'être organisé par ses propriétés physiologiques et étudier à l'aide de nos nouvelles formules l'évolution des groupes sociaux. Cette évolution sera donc considérée comme la succession dans l'espace et dans le temps des réactions successives du milieu sur les êtres en sociétés et des réactions de ces êtres les uns sur les autres.

Examinons tout d'abord et rapidement la valeur du milieu en sociologie, le milieu constituant pour ainsi dire le facteur externe.

La mésologie s'imisce profondément, dit M. Manouvrier, dans la sociologie, qui est en quelque sorte une chimie sociale.

Les influences du milieu, en sociologie, possèdent un pouvoir de même ordre que celui que nous constatons en physiologie, mais plus puissant encore, car l'organisme social ne présente jamais l'unité et la cohésion de l'organisme animal. Dans celui-ci les lois de l'hérédité s'opposent avec plus de puissance que dans le corps social aux influences mésologiques et les sociétés se prêtent aux modifications avec une sorte d'élasticité que ne saurait posséder au même degré un individu dont la frêle existence est étroitement limitée.

De même la valeur sociologique d'un individu se modifie parfois du tout au tout sous l'influence du milieu. La nature de ses relations et de ses fonctions sociales, de ses croyances et de ses opinions peut varier indéfiniment et se transformer de fond en comble au gré de mille circonstances sans qu'il soit sensiblement modifié physiologiquement et anatomiquement. Il est vrai que, tout au contraire, le milieu est capable de modifier complètement la structure anatomique et même la physiologie des individus.

Herbert Spencer analyse minutieusement le milieu dans ses principes de sociologie ; il étudie tout d'abord l'action du climat ; il démontre que la vie se développe seulement dans certaines latitudes ; il admet que le refroidissement polaire a dû être le point de départ d'émigrations vers les régions équatoriales. Les sociétés se développent d'ailleurs plutôt dans les contrées chaudes que dans les contrées froides, et plutôt dans les montagnes ; les pays à peu près uniformes sont défavorables au développement social ; des différences s'accusent même entre les villes intérieures et les villes maritimes. Spencer étudie l'influence de l'abondance des aliments, c'est-à-dire des ressources du milieu. Il semble conclure que les aliments obtenus sans peine nuisent au progrès ; cette expression présentée sous une forme aussi générale n'est point toujours vraie. Il examine enfin l'influence de la lumière, de la clémence ou de l'inclémence des temps, puis en dernier lieu celle des métaux. Quant à l'action que le milieu a pu exercer sur les sociétés aux différentes époques de l'évolution sociologique, il dit textuellement : « Aux premiers temps de l'évolution sociale, le progrès dépend bien plus des conditions locales qu'aux temps plus avancés. Sans doute, les sociétés que nous connaissons le mieux aujourd'hui, celles dont l'organisation est la plus complexe, qui disposent d'un plus riche appareil de moyens, qui possèdent les plus grandes connaissances, peuvent, grâce à divers artifices, prospérer dans des habitations défavorables. Comme il en est ainsi des types sociaux inférieurs actuellement existants, nous pouvons en conclure que l'influence des facteurs originels externes a été encore plus grande sur les types sociaux bien moins développés qui ont précédé les types actuels. »

Nous ne signalerons que pour mémoire l'influence de la flore et de la faune ; chacun comprend *à priori* tout ce que ces deux grands facteurs peuvent produire.

L'influence mésologique a été, à des points de vue un peu différents, mise supérieurement en relief par Darwin et surtout par

Lamarck. Darwin, un peu trop préoccupé peut-être de tout rapporter à ses deux grandes causes de l'origine des espèces, à la lutte pour l'existence et à la sélection, n'a pas d'une façon aussi complète que Lamarck défini l'importance du milieu.

Quant à nous, notre rôle étant plutôt d'indiquer que de développer cette influence, nous bornerons ici tout ce qu'il y aurait encore à dire sur le milieu en sociologie. Nous expliquerons tantôt de quelle façon s'exerce son action, en créant des besoins nouveaux ou en modifiant les anciens. C'est tout ce qu'il sera nécessaire d'établir pour formuler nos principes de sociologie.

Nous avons dit précédemment que la valeur biologique de l'animal était la notion par excellence en sociologie. Il importe donc, pour nous faire une juste idée de notre second facteur sociologique, de définir cette valeur physiologique de l'animal.

La biologie nous a montré que la conservation de l'individu se réalise sous forme d'adaptation à l'aide d'organes et de fonctions évidemment il n'entre pas dans notre sujet de rechercher les origines de cette formule; il nous faudrait refaire l'histoire des sciences biologiques depuis plus d'un demi-siècle; il faudrait remonter à Bichat, le créateur de l'anatomie générale, suivre l'évolution de cette science à travers le règne végétal et animal aller de la première conception cellulaire aux plus brillantes découvertes de l'histologie moderne. Il serait nécessaire, abordant la question par son côté physiologique, de marquer les progrès de l'expérimentation dans les phénomènes vitaux : on arriverait ainsi à des données générales sur la nutrition, la reproduction, la sensibilité et l'intelligence, qui réalisent les grandes catégories de besoins dont nous parlerons tantôt. Car tous ces progrès de la biologie ne sont point étrangers à la sociologie contemporaine. Nous les avons mentionnés dans notre étude de l'origine de la sociologie; nous les rappelons ici. Il est à remarquer qu'ils étaient, du reste, implicitement compris dans les conceptions des naturalistes. Ces progrès de la biologie ont largement contribué à permettre l'établissement d'une sociologie physiologique; ils ont chassé de la physiologie les entités surnaturelles qui y régnaient en maîtresses absolues; ils ont ruiné à leur façon l'idée anthropocentrique dans la notion de l'individu, tout comme Lamarck et Darwin l'avaient ruinée dans celle de l'espèce.

Ces progrès nous permettent de limiter l'activité animale à la satisfaction de ses besoins et d'éliminer sans réserve et sans retour de la conception physiologique de l'être organisé tout principe immatériel, toute force surnaturelle.

La valeur physiologique de l'animal se résume par conséquent dans une série de fonctions; celles-ci se traduisent par des besoins qui nécessitent des satisfactions. Ces besoins se satisfont en s'appropriant les éléments du milieu; mais le milieu, comme l'a si bien démontré Lamarck, peut à son tour modifier les besoins et, par conséquent, les fonctions. Cette double formule a pour résultat la conservation de l'individu par l'adaptation. La physiologie nous ramène donc à notre grand principe de biologie et au mode selon lequel ce principe se réalise dans la série organique.

Nous allons voir qu'en cherchant à définir la valeur sociologique de l'organisme nous retrouverons la même conception fondamentale.

Mais quand finissent la biologie et la physiologie, quand commence la sociologie?

Notre réponse à cette question, que l'on embrouille parfois au point de l'obscurcir complètement, sera, espérons-nous, aussi simple que catégorique.

La biologie et la physiologie considèrent l'individu en lui-même dans la réalisation graduelle de toutes ses fonctions; elles ne s'inquiètent pas des modes selon lesquels s'opère cette réalisation. Peu leur importe que la nutrition se fasse par englobement pur et simple de particules organiques, comme chez la monère, ou qu'elle mette en activité pour s'exercer tout l'enchaînement des fonctions humaines. Peu leur importe que la reproduction ait lieu par scissiparité ou qu'elle donne naissance aux plus hautes conceptions de l'amour. La sensibilité peut être confuse au point de se confondre avec la simple réaction protoplasmique ou réaliser les formes les plus élevées de l'émotion et de l'intelligence, peu leur importe. Ces deux sciences ne tiennent aucun compte du résultat externe obtenu ou de l'importance des matériaux utilisés.

La sociologie, qui constitue la biologie vue par un certain côté, est, au contraire, basée toute entière sur cette double considération. Sa fin, tout comme celle de la biologie, est la conservation de l'espèce; mais ce qui lui donne son caractère spécial, c'est qu'elle considère surtout la manière dont ces fonctions se réalisent. L'étude sociologique est l'étude des divers modes selon lesquels l'animal utilise l'animal pour réaliser ses fonctions et assouvir ses besoins.

Du moment où la conservation de l'individu et sa conséquence, la conservation de l'espèce, exigent le concours permanent de deux êtres, la science sociologique prend naissance. La valeur de l'organisme en sociologie dépend tout entière de la mutalité qu'elle

réclame des individus entre eux, tout comme sa valeur physiologique dérive de l'appui que cet organisme recherche dans le milieu extérieur et de la manière dont il utilise ce milieu à ses fins.

La sociologie est donc, pour nous, l'ensemble des modes selon lesquels l'animal utilise l'animal pour maintenir la conservation de son individu et celle de l'espèce. Cette conservation s'effectue par l'adaptation de plus en plus parfaite au milieu; elle s'exerce par l'intermédiaire de fonctions et de besoins; elle a pour résultat un double courant d'action et de réaction entre l'organisme et le milieu; ce double courant donne naissance à des modifications internes et à des modifications externes. Ces modifications déterminent l'évolution sociale, et les substrata sociaux, c'est-à-dire les produits externes de l'évolution sociale, les rapports suivant lesquels s'effectue l'évolution sociale, donnent naissance aux résidus de cette évolution : famille, propriété, religion, morale, science, etc. Ces rapports sont perçus par la plus élevée des propriétés de la matière qui n'est elle-même qu'un résultat de l'évolution biologique, par la conscience.

On sent parfaitement par ces quelques données générales combien la biologie pénètre la sociologie; car les principes de conservation et d'adaptation sont des lois biologiques tout comme ils constituent des facteurs sociologiques; les résultats de ces satisfactions fonctionnelles, c'est-à-dire la conservation de l'individu, dominant la biologie tout comme ils marquent le but de l'évolution biologique. Et cependant leur valeur est différente selon le point de vue auquel on se place. Ces fonctions et ces besoins doivent, pour réaliser les facteurs sociologiques, remplir certaines conditions; ces conditions nous les annoncerons succinctement dans cette esquisse de l'évolution sociologique; nous les formulerons d'une manière plus détaillée lors de l'étude des sociétés animales et humaines.

Pour bien différencier les domaines de la biologie et de la sociologie, il est donc nécessaire de reprendre d'une façon plus détaillée l'étude des principales propositions que nous venons de démontrer. Nous pourrions ainsi déterminer ce que nous nommons les principes de l'évolution biologique et sociologique. Nous disions tantôt d'une manière générale que cette évolution était caractérisée par les différents modes selon lesquels l'animal utilisait l'animal pour satisfaire ses besoins. La satisfaction des besoins, voilà donc l'axiome fondamental de toute sociologie; cette notion essentielle va nous livrer nos principes. Il nous suffira, en effet, de rechercher les principales fonctions de l'être organisé et les besoins qu'elles créent

pour obtenir les lois générales communes à la biologie et à la sociologie. Nous examinerons en dernier lieu les conditions que doivent remplir ces besoins pour agir comme facteurs de l'évolution sociologique.

Trois grandes fonctions synthétisent tout organisme si simple ou si compliqué qu'il soit : la nutrition, la reproduction et la sensibilité. En réalité ces trois fonctions peuvent facilement se résumer en une seule car les deux dernières dérivent en ligne directe de la nutrition, laquelle n'est elle-même, comme nous l'avons montré, que le principe de l'intégration et de la désintégration de la matière tendant à se réaliser dans un agrégat partiel sous l'effort des agrégats environnants. Cependant pour les facilités de l'étude on examine d'ordinaire séparément chacune de ces trois fonctions. Cette dissociation a son origine dans le fait morphologique que si les trois fonctions s'accomplissent avec les mêmes moyens au début de l'échelle animale, elles ne tardent pas à acquérir bientôt une indépendance relative et des organes spéciaux. Ces notions sont du domaine de la physiologie, nous ne nous y attarderons pas. La physiologie, en effet, établit manifestement la valeur de chacun de ces besoins et les réactions fonctionnelles qu'ils engendrent. La biologie montre la hiérarchie de ces besoins; il est incontestable que le principal et le plus puissant de tous c'est le besoin de nutrition. « Nous venons de voir, dit Letourneau dans son ouvrage de Sociologie, la vie nutritive s'épanouir par une sorte d'idéalisation grossière en une exaltation des sens et de l'imagination. Se nourrir d'abord, puis sentir, enfin penser; telle est la loi du développement organique, aussi bien dans le règne animal que dans la vie de l'homme individuel et du genre humain. Non qu'il faille dédaigner et conspuer la vie nutritive, puisqu'elle est la large base sur laquelle reposent tous les modes de la vie de conscience; mais les phénomènes de la vie sensitive marquent un degré supérieure de complexité dans l'organisation; tout en résultant en quelque sorte du reste des actes nutritifs, ils sont plus nobles et il est fort légitime de leur assigner un rang plus élevé. En définitive chez l'homme, le progrès consiste à enrichir de plus en plus la vie de conscience, à en élargir les limites, à l'affranchir autant que possible du joug de la vie nutritive. »

Ainsi s'établit la hiérarchie des besoins; nos trois grands facteurs biologiques : subsister, se reproduire et sentir, deviennent les principes de l'évolution sociologique.

Leur dépendance et leur valeur dans l'ordre sociologique nous

sont révélées de plusieurs manières différentes : par la logique d'abord ; par la biologie qui nous les montre confondus au début dans un seul, le premier ; par la morphologie qui nous indique la spécialisation successive de chacun d'eux dans des organes particuliers. Nous verrons tantôt que l'évolution sociologique normale vient à son tour confirmer cette hiérarchie ; les révolutions qui réalisent la pathologie sociale attestent à leur tour notre proposition fondamentale.

Mais cette valeur et cette importance des besoins dans l'évolution sociale, la biologie pourrait à elle seule nous les fournir. Quelle est la marque particulière qu'y ajoute l'évolution sociologique ? Quel caractère distinctif un besoin biologique doit-il revêtir pour acquérir une valeur sociologique ? A quel titre ce besoin entre-t-il en scène pour jouer son rôle dans l'évolution des sociétés ?

Et tout d'abord qu'est-ce, selon nos formules, qu'une société ?

La société est caractérisée par un groupement permanent d'individus de même espèce en vue de réaliser des besoins et d'arriver ainsi à la conservation individuelle et spécifique.

Cette définition implique immédiatement un double caractère des besoins en question.

Le groupement devant être permanent, la permanence des besoins est nécessaire ; le groupement ayant pour but la réalisation des fonctions, il faut que cette réalisation nécessite le concours collectif et réciproque des individus entre eux.

Voilà les deux conditions essentielles que les facteurs de la biologie doivent réaliser, pour acquérir la valeur de principes sociologiques ; elles seront plus largement développées à propos des sociétés.

Mais il est un point sur lequel nous désirons insister spécialement. Ce point est l'éducation pour ainsi dire réactionnelle que ces besoins exercent les uns vis-à-vis des autres ; quand nous disons les uns vis-à-vis des autres, notre proposition est peut-être un peu générale ; certes on peut démontrer que l'évolution du besoin génésique n'est pas sans action sur l'évolution intellectuelle et que même les besoins nutritifs retentissent violemment sur tous les deux et les modifient dans l'évolution ; ces points seront en effet développés dans la suite, mais nous ne nous attacherons actuellement qu'à la sensibilité. La sensibilité exerce son influence sur chacune des fonctions, non seulement par les organes sensoriels et le cerveau, mais surtout — c'est la seule chose dont nous voulions nous occuper à présent — selon son double mode perçu par la con-

science : le plaisir et la douleur. Cette double forme de la sensibilité, résultat de son évolution et de l'entrée en scène de la conscience dans le domaine de la matière organique, vient aider l'évolution sociologique et dédoubler pour ainsi dire chacun de nos grands principes. Car si l'animal, j'entends l'animal conscient non plus d'une manière rudimentaire diffuse, mais d'une façon assez nette, si l'animal tend à réaliser ses besoins, à exécuter ses fonctions, c'est sous l'empire du plaisir et de la douleur. Rechercher le plaisir, éviter la douleur, voilà donc tout le critérium des actions de l'animal. C'est pour cela qu'il se nourrit, se reproduit et adapte sa sensibilité générale et spéciale à tout ce qui l'entoure. Toute l'évolution sociologique tourne sur ce double pivot.

André Lefèvre, dans son excellent ouvrage *La Philosophie*, dit très bien : « Le plaisir et la douleur sont inséparables de tout besoin, de tout acte instinctif ou volontaire. Il a suffi d'indiquer les variations infinies de leurs gammes alternantes, perpétuellement mises en jeu par toute fonction organique, par tout ébranlement sensoriel, par tout travail cérébral. Nous savons qu'ils changent de degré, de ton, sans changer de nature ; qu'ils sont présents à toute décision, que tout effort a pour but d'éviter ou de surmonter l'une, d'atteindre ou de procurer l'autre, soit dans l'ordre individuel, soit dans l'ordre social. Et on peut dire que la volition et l'acte (avec toutes leurs conséquences) ne sont jamais que la vue, juste ou erronée, et l'emploi du meilleur moyen pour fuir, abrégé, diminuer, vaincre, compenser la douleur proche ou lointaine, et pour conquérir, acheter, réaliser enfin le plaisir organique, intellectuel ou moral. »

Mais qu'il soit bien entendu avant de clore cette rapide esquisse de l'évolution sociologique, que plaisir et douleur ne constituent pas des entités, mais des états de conscience, laquelle n'est que le résultat de l'évolution de la sensibilité dans la matière.

Qu'il soit bien entendu que si l'animal obéit sans cesse à ce double mobile, c'est que ce plaisir ou cette douleur sont les deux formes par lesquelles se traduisent l'activité fonctionnelle, le besoin satisfait ou à satisfaire.

Cette activité fonctionnelle a donc pour se réaliser trois modes essentiels, sources de toutes les influences qui poussent à son évolution tant sociologique que biologique. Cette activité détermine des besoins et la satisfaction de ces besoins constitue à la fois le double domaine de la biologie et de la sociologie. La biologie, la plus vaste des deux sciences, embrasse tous les modes de réalisation

et comprend l'étude de tous les agrégats vivants qui constituent l'évolution animale. La sociologie forme un chapitre de cette étude : elle ne s'occupe que des modes de réalisation fonctionnelle qui nécessitent le concours des individus de même espèce. Les besoins qui, en biologie, sont analysés sous toutes leurs formes et dans toutes leurs différentes expressions n'ont de l'importance en sociologie que pour autant que leur réalisation réclame l'aide, l'assistance d'individus de même espèce; quels que soient leurs caractères, ils ont toujours droit de cité en biologie; ils n'acquièrent de valeur en biologie que par leur permanence.

Mais l'évolution sociologique tout comme l'évolution biologique subit l'influence de ce mobile suprême des actes de l'animal : recherche du plaisir et éloignement de la douleur; toutes deux ne sont que les divers modes selon lesquels l'animal pris individuellement ou les animaux pris collectivement cherchent à réaliser cette tendance suprême.

Nous allons appliquer en détail ces propositions à l'étude des sociétés animales et humaines.

VII. — LES SOCIÉTÉS ANIMALES.

Malgré des rapprochements ingénieux possibles, malgré des ressemblances frappantes et une analogie où l'esprit peut se livrer à de brillantes virtuosités, nous ne perdrons pas notre temps à comparer ce qu'on nomme l'organisme social aux organismes animaux. Nous pourrions, nous basant sur des vues biologiques, considérer tout individu comme une société d'éléments distincts. Tout être organisé se réduit en effet à une association de parties diverses accomplissant des fonctions différentes. Les dernières de ces parties physiologiquement irréductibles, bien qu'elles ne le soient pas chimiquement, portent le nom d'éléments cellulaires. Leur extrême petitesse n'ôte rien à leur individualité. Ce sont des animaux doués d'une forme propre, de véritables monades, que l'on classe comme les animaux se développant à l'état libre hors de l'organisme. L'œil aidé du microscope les distingue, la physiologie leur assigne des fonctions spéciales. Ils empruntent à l'organisme un milieu favorable à leur développement. « Chaque élément anatomique, selon Robin, se comporte à l'égard du sang comme l'organisme entier par rapport au milieu ambiant où il puise ses éléments et où il rejette ses excréments. » Claude Bernard dit d'une

façon expressive : « Ils s'unissent et restent distincts comme des hommes qui se donneraient la main. » Hæckel de son côté écrit : « Les cellules qui composent un organe vivant sont donc comparables aux citoyens d'un État qui remplissent les uns telle fonction, les autres telle autre ; cette division du travail et le perfectionnement organique qui en est la suite permettent à l'État l'accomplissement de certaines œuvres qui seraient impossibles pour les individus isolés. » Tout organisme vivant, composé de plusieurs cellules, est une sorte de république capable d'accomplir certaines fonctions organiques dont ne pourrait s'acquitter une seule cellule. Claude Bernard pousse même plus loin la comparaison, quand il dit : « Le système circulatoire n'est autre chose qu'un ensemble de canaux destinés à conduire l'eau, l'air, les aliments aux éléments organiques de notre corps, de même que des routes et des rues innombrables serviraient à mener les approvisionnements aux habitants d'une ville immense. »

Et les comparaisons ne sont point arrêtées à l'élément cellulaire. Certains animaux inférieurs sont, comme on sait, composés de parties qui se suffisent plus ou moins à elles-mêmes et constituent chacune un animal distinct. Ces réunions ont été à leur tour comparées à des sociétés. Gratiolet inclina même vers la doctrine qui appliquait ces vues de certains naturalistes philosophes aux vertébrés supérieurs. « Les vertèbres, dit-il, sont à l'ensemble du squelette ce que sont les anneaux aux corps articulés. Or, de même que la définition d'un cylindre se retrouve dans toutes les sections de ce cylindre parallèles à la base, de même dans une seule vertèbre se retrouve l'idée du tout entier ; en un mot une vertèbre est au tronc ce que l'unité concrète est au nombre dans une quantité concrète homogène. Ainsi il y a des segments dans le squelette, il y a des segments dans les muscles. Les nerfs périphériques s'accommodent à leur tour à cette segmentation et l'observation démontre qu'il y a également des segments dans le système nerveux central. Mais cette partie de segment idéal est-ce un segment réel ? Y a-t-il pour chaque vertèbre un ganglion nerveux central ? Cette question importante, Gall a essayé l'un des premiers de la résoudre. Il pensait avoir vu dans la moelle des renflements successifs au niveau de chaque vertèbre. Cette proposition est surtout fort évidente dans la moelle épinière des oiseaux ; M. de Blainville a accepté cette opinion de Gall à laquelle les expériences de Legallois, de Marshall Hall et de Müller semblaient avoir donné beaucoup de force ; et en effet, si on accepte les idées de ces deux

derniers physiologistes sur la force excito-motrice de la moelle, il semble que la division de l'axe médullaire en segments distincts s'ensuive nécessairement. » La tératogénie est venue à son tour à propos des différents organes tenter cette même formule. « J'ai pu me convaincre, dit Dareste, qui a donné à la tératologie une forme systématique, du défaut de solidarité des diverses parties de l'organisme dans les premiers temps de son existence. Il semble qu'alors chacune des parties de l'organisme existe pour son compte et qu'elle puisse se développer isolément et d'une manière indépendante comme les différentes parties de l'organisme des végétaux. »

Quoi qu'il en soit de ces idées et des rapprochements qu'elles pourraient autoriser dans un but sociologique, nous limiterons notre sujet à l'étude des groupements d'individus distincts.

L'idée de société, dit Espinas, est celle d'un concours permanent que se prêtent pour une même action des êtres vivants. Séparés, les êtres peuvent se trouver amenés, par les conditions où leur concours s'exerce, à se grouper dans l'espace sous une forme déterminée, mais il n'est nullement nécessaire qu'ils soient juxtaposés pour agir de concert, partant pour former une société. Une réciproque habituelle des services entre activités plus ou moins indépendantes, voilà le trait caractéristique de la vie sociale, trait qui ne modifie pas essentiellement le contact ou l'éloignement, le désordre apparent ou la régulière disposition des parties dans l'espace.

Deux êtres peuvent donc former pour les yeux une masse unique et vivre non seulement en contact, mais même à l'état de pénétration réciproque sans constituer une société. Il suffit pour qu'on les regarde en ce cas comme entièrement distincts que leurs activités tendent à des buts opposés ou seulement différents. Si leurs fonctions au lieu de concourir divergent sur le bien de l'un et le mal de l'autre, quelle que soit l'intimité de leur contact, aucun lien social ne les unit. Mais la nature des fonctions et la forme des organes sont inséparables. Si deux êtres sont doués de fonctions nécessairement conspirantes, ils sont aussi doués d'organes sinon semblables du moins correspondants. Or les êtres doués d'organes semblables ou correspondants sont ou de la même espèce ou d'espèces très rapprochées. La société ne peut donc exister qu'entre animaux de la même espèce dans la généralité des cas.

Le caractère général de la société, selon nous, son facteur essentiel et sa raison d'être, c'est la conservation de l'individu et de l'espèce par l'exercice des fonctions et la réalisation des besoins.

Les deux conditions secondaires sont que les éléments groupés constituent des êtres distincts et de même espèce.

Nous verrons tantôt que la condition de l'existence de la société ou plutôt celle du groupement en formule collective de manière à réaliser un état stable, un groupe cohérent, c'est la persistance des besoins. Sans cette persistance des besoins il n'y a que des rapprochements accidentels, des faits sociaux limités dans l'espace et dans le temps.

Mais avant d'aborder l'étude des sociétés normales, disons quelques mots de ces deux formes de groupements animaux que nous avons exclues par définition; c'est-à-dire des groupements dans lesquels les individus ne sont pas distincts, ou sont d'espèces différentes.

Commençons par ces derniers; nous les trouvons rangés sous quatre dénominations, qui sont le parasitisme, le commensalisme, la domestication et la mutualité.

Les parasites constituent dans la série animale la revanche du faible contre le fort; ils n'ont rien d'extraordinaire au point de vue philosophique et nous ne sommes pas bien certain s'ils ne doivent le caractère spécial que nous leur attribuons à ce qu'ils violent une des règles d'une justice approximative, passée cependant parmi les choses reçues, que le plus fort a toujours le droit d'abattre le plus faible. Quelle différence y a-t-il en effet entre le carnassier qui d'un coup abat sa victime, la mange en un seul repas et le parasite qui dévore la sienne par parcelles et la laisse vivre pour en vivre lui-même le plus longtemps possible? Le seul caractère distinctif est que le parasite est forcé de demeurer pendant un temps plus ou moins long attaché au corps de sa victime, porté par elle partout où la conduisent les vicissitudes de la vie. La transition du parasite au commensal est facile; car si on s'imagine que le parasite, au lieu de prendre sa nourriture sur l'animal dont il tire sa substance, se contente de vivre des débris de ses repas, on se trouvera en présence non pas encore d'une société véritable, mais de la moitié des conditions de la société; à savoir un rapport entre deux êtres tels que, tout antagonisme cessant, l'un des deux soit utile à l'autre. Tel est le commensalisme. Cependant cette association n'offre pas encore l'élément essentiel à toute société, le concours. Il y a concours quand le commensal n'est pas moins utile à son hôte que celui-ci ne l'est au commensal lui-même, quand les deux sont intéressés à vivre en relation réciproque et à développer leur double action dans des voies correspondantes vers un seul et même

but. On a donné à ce mode de vie le nom de mutualisme. La domesticité n'en est qu'une forme.

Il n'entre pas dans le cadre de notre travail d'analyser chacune de ces catégories d'une manière spéciale ; notre étude a plutôt pour but la recherche des principes que la description des faits. Il nous suffira, pour en avoir fini avec ces groupements présociaux, de faire remarquer qu'ils obéissent déjà presque tous au premier de nos grands principes, les besoins de nutrition ; c'est la nutrition qui les rassemble et c'est en vue de conserver leur existence qu'ils sont réunis. Quelques-uns parmi les mutuellistes semblent plutôt groupés dans le but de se protéger, de se défendre, mais ce sont des exceptions qui s'expliquent par d'autres considérations et n'infirmement en rien le principe. C'est par la sensibilité que la vie de relation s'est développée chez les mutuellistes ; notre troisième principe est intervenu, mais cette intervention est intimement subordonnée à la réalisation des deux premiers.

Il reste à examiner les groupements où les individus ne sont pas distincts. Ces groupements embrassent presque tout le bas de l'échelle animale, ils forment ce qu'Espinass appelle les sociétés de nutrition. Dans l'immense majorité des cas, dit-il, ces sociétés de nutrition sont composées non d'individus primitivement séparés, mais d'individus nés ensemble ou successivement d'une même masse ou sur une même couche.

Précisons rapidement par quelques exemples.

Tels sont d'abord les foraminifères dont Huxley dit : « Les squelettes les plus simples sont sphériques ou piriformes ou uniloculaires ; telle est l'espèce appelée, à cause de sa forme, *Lagena*. Mais ils se compliquent par l'addition de nouveaux compartiments, qui tantôt se disposent en séries linéaires (*Nodosaria*), tantôt forment des spires superposées de diverses manières, tantôt enfin se groupent irrégulièrement. Ce n'est pas tout : les nouvelles chambres peuvent recouvrir plus ou moins celles déjà formées, et les intervalles qui séparent les parois de ces loges peuvent se remplir à divers degrés de dépôts secondaires, jusqu'à ce qu'il en résulte des corps aussi volumineux et d'apparence aussi compliqués que les Nummulites. »

Certains infusoires (*Synamites* de Hœckel) se reproduisent par fractionnement ; mais la cellule-fille restant attachée à la cellule-mère et le fractionnement continuant, il en résulte un groupe de cellules juxtaposées ; ce groupe, simple agglomération muriforme, se revêt de cils qui lui permettent de se mouvoir. Les *Stephano-*

sphera réalisent un premier progrès en ce sens que presque toujours la division des cellules s'accomplit à l'abri d'une enveloppe commune ou kyste. Chez les Radiolaires sociaux l'enveloppe commune atteint la solidité d'une carapace. Toute la série des infusoires est remarquable par des particularités de ce genre.

En quoi consiste l'unité sociale dans ces différents groupes? En bien peu de chose, il faut le reconnaître; le concours qu'ils se prêtent est à peine discernable. Il est probable que le volume qu'ils acquièrent ainsi les met plus ou moins à l'abri de l'ennemi qui les engloutirait presque inconsciemment s'ils restaient séparés. Il est certain que les cils qui garnissent les Synamites leur permettent de se déplacer et d'aller au devant de leur proie. Mais le concours que ces animaux se prêtent est tellement faible et mal défini que nous hésitons à les placer au nombre de nos sociétés animales.

Avec les polypes nous abordons une autre catégorie de groupements animaux. Ceux-ci réalisent une seconde forme d'association constituée par l'agrégation d'individus composés unis, non seulement par la juxtaposition de leurs éléments et la soudure de leurs tissus, mais encore par l'embouchement permanent de leurs cavités. Le vrai lien social est ici, par conséquent, le liquide qui va de l'un à l'autre, chargé de particules organiques ou cellules à l'état libre, dont la fonction est d'accroître et de renouveler sans cesse les éléments de chaque individu composé.

Nous pourrions passer en revue dans le même esprit le groupe des molluscoïdes et le groupe des vers; cette étude, très intéressante au point de vue des détails, n'ajouterait rien à nos principes; nous la négligerons donc et nous conclurons de cette rapide revue des animaux occupant le bas de l'échelle zoologique que, même là où la véritable société n'est pas encore constituée, le facteur le plus important de l'évolution sociologique, les nécessités de la nutrition font déjà largement sentir leurs effets. Car toutes ces associations, tous ces groupements n'ont qu'une fin : satisfaire les besoins de nutrition pour maintenir l'existence de l'individu et de l'espèce.

Nous voici amenés à appliquer nos principes aux sociétés animales normales; il nous serait impossible d'entrer dans le détail des particularités présentées par ces sociétés. Nous allons simplement essayer de tracer les grandes lignes de ce cadre qui devrait comprendre, pour être complet, le règne animal tout entier.

Une dernière et indispensable condition a été attribuée par nous à la genèse sociale chez les animaux; cette condition, c'est la continuité, la persistance des besoins et le concours nécessaire des

animaux entre eux pour les réaliser. Il est incontestable que si nous assignons à toute société un but utilitaire, cette utilité doit être permanente, sans quoi, le lien manquant à un moment donné aux unités, le faisceau se désagrège et la vie individuelle remplace la vie sociale. Cette vérité se démontre facilement. Passons, à ce propos, une rapide revue de nos trois facteurs; examinons l'influence de ces deux conditions, persistance des besoins et mutualité indispensable, sur le développement des sociétés animales.

Chez les animaux, la nutrition s'accomplit assez régulièrement à l'aide des seules ressources de l'individu; au bas de l'échelle les organismes s'unissent pour le satisfaire, mais dans les groupements que nous avons appelés sociaux, ces besoins sont réalisés par les efforts de chacun en particulier; il n'y a que de rares exemples de l'union animale en vue de la recherche pure et simple de la nourriture; cette particularité dépend des conditions faciles de la vie et des éléments dont se compose la nourriture de l'animal; donc, quoique ce besoin soit persistant; il n'engendre pas l'état social simplement parce qu'il lui manque la seconde des conditions définies plus haut: le concours nécessaire d'autrui pour sa réalisation. Parfois ce concours devient indispensable cependant et dans ces cas la société se constitue. On trouverait facilement des preuves à l'appui de nos dires parmi les abeilles, les fourmis, les guêpes, etc. Les migrations des oiseaux, presque toujours provoquées par la disette, nous en donnent, d'ailleurs, un bel exemple. Pourquoi se font-elles en aussi grand nombre et réunissent-elles d'abord tous les individus d'un même district, puis tous ceux d'une contrée, puis tous ceux d'un même continent au bord d'une mer à traverser, c'est ce qui se conçoit facilement, dit Espinas, si on veut admettre chez l'oiseau une idée confuse du long voyage qu'il se prépare à accomplir et des dangers dont le moindre est de s'égarer en route. Un très grand nombre d'oiseaux se groupent, comme le font certains insectes, pour s'emparer d'une proie. Les corbeaux réunis attaquent des lièvres, des agneaux, de jeunes gazelles qu'ils ne pourraient capturer seuls; la voracité des corbeaux que nous voyons ici constituer presque tout le lien de leur vie sociale est, du reste, suffisamment proverbiale. Les loups se réunissent de même pour des expéditions difficiles. Mais le fait est d'ailleurs assez rare et il est probable que, dans le cas où l'action concertée est d'ordinaire utile à un groupe, ce groupe devient permanent. Ainsi, les chiens qui chassent en meute restent constamment unis.

Nous voyons donc que les besoins de nutrition, quoique persis-

tants chez les animaux et réalisant ainsi la première des conditions, arrivent difficilement à constituer des groupements sociaux; c'est que la nourriture que l'animal trouve d'ordinaire abondamment, et sur la qualité de laquelle il ne se montre d'ailleurs pas difficile, nécessite rarement pour être obtenue le concours de ses semblables. Nous verrons, au contraire, en parlant des sociétés humaines, que la difficulté pour l'homme de se procurer une alimentation convenable et les qualités que sa sensibilité plus raffinée réclame constituent, bien plus que chez les animaux, une cause de sociabilité.

Passons à la seconde des fonctions, à la fonction de reproduction; elle a contre elle pour lui permettre de contribuer à la formation des sociétés chez les animaux non plus la seconde condition, le concours, qui faisait tantôt défaut aux besoins de nutrition, mais l'intermittence.

Les animaux n'éprouvent les besoins génésiques qu'à des époques déterminées de l'année; les rapprochements momentanés ne peuvent donc être que d'un faible appoint dans la constitution du groupe social. Il faut pour que le facteur génésique intervienne dans la formation de l'agrégat social qu'il soit secondé par d'autres facteurs empruntés à notre première, mais surtout à notre troisième catégorie de besoins. En effet, si, comme cela arrive souvent, les individus rassemblés par l'attrait sexuel restent unis par le désir commun d'élever leur progéniture ou si seulement l'un des deux parents garde avec lui les jeunes, la société domestique ainsi accrue durera et se perpétuera pendant un temps plus ou moins long.

Mais, bien que son action soit intermittente, le besoin génésique n'en est, quand il se produit, que plus violent et plus tyrannique; il entraîne presque toujours la subordination de toutes les fonctions individuelles à la fonction reproductrice chez l'un et l'autre sexe au moment où entre en activité la vie spécifique. On sait que, sous l'empire des sentiments qu'elle développe, certains animaux négligent le soin de leur conservation et méconnaissent le danger, oublient de se nourrir, qu'enfin d'autres sont entièrement dépourvus durant la dernière de leurs métamorphoses, des organes nécessaires à la préhension des aliments. Mais le temps des amours passé, toute cette belle émotion tombe; mâles et femelles souvent se dispersent, ou forment même parfois des sociétés dont les individus de l'autre sexe sont exclus. Nous verrons que dans les sociétés humaines, par sa permanence, le besoin génésique est devenu un facteur bien autrement important. Mais si par lui-même il ne

parvient donc même pas à constituer chez les animaux la seule famille, début de toute société, il provoque cependant des modifications morphologiques et physiologiques ; on sait d'ailleurs ce qu'il est devenu dans les mains de Darwin sous le nom de sélection sexuelle ; mais il reste plus utile à l'évolution biologique qu'à l'évolution sociologique. Ceci dit exclusivement pour les sociétés animales, car nous verrons que dans les sociétés humaines son influence est autrement considérable. Mais à quel facteur faut-il donc attribuer la naissance et la durée des sociétés animales dont nous constatons l'existence ? Quel genre d'influences va venir seconder celle de nos deux premiers principes pour établir la famille animale : celles du troisième de nos facteurs, celles qui déterminent l'amour maternel, l'amour paternel et ce que Spencer appelle, en parlant des rapports entre les hommes, les sentiments altruistes ? Définissons-les aussi rapidement que possible pour terminer l'application de nos idées aux sociétés animales.

La sensibilité est une propriété générale de la matière vivante ; chaque fois qu'une modification est apportée à sa constitution, la matière vivante, quelle qu'elle soit, la perçoit ; cette perception peut être confuse au point de n'admettre aucune définition, mais théoriquement nous sommes forcés d'en reconnaître l'existence ; chacune des modifications, soit internes, soit externes, que subit la matière vivante se traduit donc par des sensations ; ces sensations sont d'abord localisées dans la partie modifiée et ne se concentrent point dans un territoire spécial ; puis le mouvement sensitif creuse ses voies et développe ses organes particuliers : le système nerveux apparaît.

Avec l'apparition du système nerveux un grand progrès est réalisé ; les impressions pourront affluer de l'extérieur ou surgir de toutes les profondeurs de l'être ; elles trouveront des réceptacles préparés qui garderont l'empreinte des modifications subies, et la conscience, phénomène primitivement obscur, deviendra la mémoire, les sentiments, la raison, l'intelligence. Sous quelle forme cette matière hyperesthésiée et consciente d'elle-même perçoit-elle donc les impressions qui lui arrivent ? Sous deux formes : plaisir et douleur ; car avant que les résidus laissés par les impressions n'aient constitué l'idée, la conscience se traduit par l'impression du plaisir ou de la douleur. Et ce plaisir et cette douleur qui n'étaient au début que des phénomènes passifs, la double forme sous laquelle s'éveillait la conscience, deviendront à leur heure des causes actives ; les besoins se traduiront par une douleur et leur satisfaction par

un plaisir ; l'animal, en réalisant ses besoins, aura pour but d'éviter l'un et de se procurer l'autre ; toutes les impressions extérieures, en constituant des résidus des idées, revêtiront cette double forme inhérente à tout état de conscience ; l'animal instruit par l'expérience évitera les influences extérieures ou les recherchera au gré de sa sensibilité ; ainsi se constitueront les antipathies et les sympathies ; ainsi naîtront tous les divers modes de conscience qu'on nomme sentiment, intelligence, raison, etc. La sensibilité douloureuse ou agréable, fille des influences internes et externes, se répercutera au dehors et à son tour deviendra le point de départ de modifications organiques ou autres.

La recherche du plaisir, l'éloignement de toute douleur vont donc devenir des mobiles puissants d'intégration sociale ; il y aurait à appliquer en détail aux sociétés animales et surtout à l'instinct cette conception ; nous pourrions ainsi compléter notre étude et montrer, comme nous l'avons fait précédemment, comment les besoins de la sensibilité poussent à l'agrégation sociale ; nous aurions à étudier le rôle des organes nutritifs, génésiques et sensoriels ; toutes les manifestations instinctives devraient être passées à ce crible. Cette tâche trop longue dépasserait le cadre de notre étude ; il nous suffit d'ailleurs d'avoir posé le principe ; nous aurons l'occasion, à propos des sociétés humaines, d'en examiner de plus près les détails ; cet examen se fera d'autant plus facilement qu'il s'adressera à des objets, à des faits plus directement accessibles au contrôle et à l'intelligence.

VIII. — LES SOCIÉTÉS HUMAINES.

Les sociétés humaines se rattachent aux sociétés animales absolument comme l'homme se relie à la série de ses ancêtres dans l'ordre zoologique. Il y a dans les sociétés humaines tout ce que nous rencontrons dans les sociétés animales, car les facultés humaines se trouvent en germe dans le cerveau des êtres inférieurs. La différence porte sur la quantité et nullement sur les qualités.

Nous allons donc analyser les sociétés humaines d'après les vues qui nous ont guidé dans l'étude des sociétés animales ; mais avant d'appliquer ces principes au groupement des hommes nous préciserons les modifications qu'ils doivent subir en abordant nos faits sociaux. Ces modifications, nous les avons déjà laissé pressentir en parlant des sociétés animales.

Notre premier facteur, le facteur nutrition, si important pour la conservation de l'individu et de l'espèce, n'a guère exercé dans les sociétés animales l'influence qu'on était en droit d'attendre de lui; nous avons expliqué cette circonstance; l'aliment de l'animal est rudimentaire, semé un peu partout à sa portée, et ses goûts moins délicats ne lui créent d'autres besoins que l'assouvissement pur et simple de sa faim.

Il n'en n'est plus ainsi dans les sociétés humaines. Certes, au début l'homme vivant d'une vie encore presque individuelle a dû subir les mêmes influences que l'animal et se conformer comme lui aux exigences de la nature; mais cette période il a dû la dépasser assez rapidement; avec la découverte du feu un commencement d'art culinaire s'est développé; la sensibilité de plus en plus grandissante est venue compliquer l'instinct; à une époque où toute vie se réduisait, à peu de chose près, aux satisfactions nutritives et gésésiques, le plaisir du ventre, si on peut l'appeler ainsi, prenait sans doute une large place dans les préoccupations de l'homme; unis d'abord pour la recherche de la pâture commune, car la lutte à soutenir contre les animaux dont ils se nourrissaient aurait été souvent funeste à l'individu isolé, les hommes durent prolonger cette réunion pour acquérir à la communauté la nourriture préférée, préparée d'une façon rudimentaire encore il est vrai, mais déjà préparée.

Cependant on interpréterait mal nos idées si, les exagérant, on en grossissait démesurément la portée; il ne s'agit nullement d'ériger la société primitive en assemblée de marmitons sous la haute direction d'un maître queux. Nous voulons simplement dire que les besoins nutritifs, outre qu'ils réunissaient les hommes, s'étaient avivés sous l'effort de la sensibilité, sous l'éducation du système nerveux et avaient pour ainsi dire introduit dans ce facteur comme une nuance d'esthétique gastronomique.

Voici d'ailleurs à l'appui de ces vues un passage assez significatif que nous empruntons à la Sociologie de Letourneau :

« L'ethnographie de la cuisine montre donc une fois de plus que, dans l'humanité, aucun progrès n'est isolé; chaque pas en avant en suscite d'autres. Rien que d'après la nature des aliments et leur mode de préparation on pourrait sérier les races humaines, en allant de la sauvagerie à la civilisation. Tout d'abord l'homme, mal sorti de l'animalité, dévore sans préparation et presque sans choix tout ce qui est à peu près comestible; puis il se met à griller la chair des animaux terrestres, d'abord; plus tardivement, celle des

poissons, qui est plus tendre. Bientôt on apprend à préparer et à conserver, au moyen du feu, certains fruits, certaines racines ; puis l'intelligence rudimentaire du sauvage s'élève jusqu'à l'idée de la coction dans l'eau, et cela nous conduit à inventer l'art précieux du potier. A partir de là, on est déjà dans un état de civilisation relative ; le progrès culinaire ne s'interrompt plus et il a d'importantes conséquences sociales.

» Dès lors, en effet, il y a un foyer autour duquel se réunit et se police la famille, autour duquel se forment et se resserrent les liens affectifs. L'homme ne se repaît plus comme un animal de proie ; il mange humainement, d'abord seulement avec ses parents et amis mâles. Les femmes, êtres inférieurs, doivent attendre ou manger à part : c'est encore un usage barbare remontant aux temps primitifs, où l'homme tuait ou cueillait son repas dans la forêt et l'engloutissait, sans préparation, comme font les bêtes sauvages. Puis les sentiments bienveillants s'étant développés, les femmes et les enfants deviennent les commensaux de l'homme ou des hommes ; dès lors, la famille est vraiment constituée. »

Le second de nos principes a, de son côté, subi tout aussi largement l'influence de la sensibilité. Certes, comme le premier, il a dû d'abord exercer ses droits d'une façon imprescriptible et dénuée d'artifice ; sans vouloir comparer les hommes primitifs aux mouches de nos habitations, un certain relâchement moral a dû présider aux premiers rapprochements sexuels. L'évolution des sociétés humaines offre surabondamment des preuves de ce que nous avançons ; nous constatons le besoin génésique se réalisant au début avec la même violence que le besoin nutritif, nous voyons que, même dans les sociétés plus avancées, les manifestations de notre troisième principe ne peuvent s'effectuer qu'à condition d'une satisfaction préalable des deux premiers ; il nous sera facile de démontrer que, même dans un état social supérieur, quand nos deux premiers principes sont compromis, la formule sociale rétrograde immédiatement. C'est que la société a surtout pour but la conservation de l'espèce par la conservation des individus et que cette conservation est imprescriptiblement liée aux satisfactions nutritives et génésiques. Mais ces questions seront débattues plus tard dans notre étude des civilisations et dans le rapide coup d'œil que nous jetterons sur la société moderne.

En ce moment il s'agit moins de la vérification de notre second principe que de sa valeur générale dans les sociétés humaines ; cette valeur diffère considérablement ici encore de la valeur que

nous lui avons attribuée dans les sociétés animales. Cette différence a deux raisons principales d'existence.

La première, la plus importante, c'est la permanence du besoin ; nous avons déjà dit comment cette condition de permanence du besoin était nécessaire pour qu'un facteur acquit une influence prépondérante ; cette permanence du besoin, qui différencie l'homme de l'animal, a joué et joue encore un rôle capital dans les sociétés humaines. Nous ne recherchons pas à établir comment s'est acquise dans la race cette modification capitale ; la nutrition a-t-elle été en se perfectionnant, en s'enrichissant, si l'on peut s'exprimer ainsi, la cause d'un fonctionnement plus régulier ? la sensibilité au contraire, qui s'exerce toujours sous forme de recherche du plaisir ou d'éloignement de la douleur, doit-elle seule être mise en cause ? le contact plus régulier survenu sous l'effort de ces deux agents est plus probablement la condition primordiale de la permanence chez l'homme du besoin génésique.

Quoi qu'il en soit, cette permanence existe et son influence ne peut être méconnue ; mais cette permanence du besoin n'est pas l'unique raison du rôle prépondérant que notre second principe a joué et joue encore dans le groupement des êtres humains ; ainsi que nous avons vu la sensibilité venir surajouter au facteur nutrition une nuance d'esthétique gastronomique, comme nous disions, nous sommes forcés d'admettre l'introduction de cette même sensibilité dans le facteur génésique. Ce qu'il y ajoute, pour parler la même langue, pourrait s'appeler la nuance poétique. De même que nous n'avons point à entrer dans le mécanisme réflexe par lequel la sensibilité gustative se développant hyperesthésiait les besoins de nutrition et les amenait à constituer des causes de groupements sociaux, nous ne décrirons pas davantage le mécanisme purement physiologique par lequel s'affina, à son tour, le besoin génésique ; disons d'un mot que les sens, en accumulant dans les régions corticales une foule de notions expérimentales, ont permis au cerveau ainsi pourvu de résidus, doué de mémoire, d'exercer une influence de plus en plus grande sur les centres génésiques inférieurs ; ajoutons également que le mécanisme opposé, c'est-à-dire la sensation, rencontrant une matière cérébrale travaillée par les excitations antérieures et amenée par elles à un degré prononcé d'éréthisme, a dû contribuer à revêtir le besoin grossier et brutal de la livrée poétique de l'amour.

Et résumant les modifications subies dans l'évolution humaine par nos deux facteurs primordiaux, nous voyons qu'elles portent

en dernière analyse sur une variété plus grande de sensations agréables ou désagréables, sur une multiplication considérable de causes de plaisir et de douleur.

Ce qui n'était d'abord que la perception confuse est devenu sentiment, plaisir, amour; la forme grossière de la sensation s'est compliquée à l'infini, elle a multiplié ses effets, ses actions et ses réactions; la conscience, plus sensibilisée, les a perçus plus vivement; le réflexe primitivement pur et simple, jaillissant sous l'effort inconscient du besoin, est devenu l'acte recherché, complexe et diversifié par la conscience. Et ainsi s'est trouvée réalisée cette vue des poètes, qui veulent qu'un je ne sais quoi de poétique se trouve toujours mêlé aux affaires humaines.

Nous arrivons à l'évolution accomplie au travers des sociétés humaines par notre troisième facteur. Nous avons vu comment il a pénétré les deux premiers; comment ces deux premiers se sont peu à peu modifiés sous son influence au point de revêtir tous deux la forme de plaisir ou de douleur, et d'agir d'une manière définitive sous cette double note.

Voyons maintenant ce que cette sensibilité elle-même est devenue dans l'évolution sociologique. Nous avons déjà indiqué, en terminant notre rapide étude sur les sociétés animales, cette sensibilité éveillant la conscience sous ses deux formes, plaisir et douleur, et arrivant à donner naissance à l'instinct; il nous reste à exposer comment elle réalise progressivement l'intelligence humaine; cela nous mènera à la constatation d'un principe d'application plus général et déjà rencontré. Nous entendons parler de l'adaptation. Schématiquement les organes à l'aide desquels s'est accomplie cette évolution de la sensibilité peuvent se représenter comme composés d'un centre, le cerveau, mis en relation par une double série de nerfs avec le milieu intérieur et le milieu extérieur. C'est de ces deux milieux qu'arrivent sans cesse, confluant vers l'encéphale, toutes les impressions intra- et extraorganiques. Ces impressions de tout ordre laissent dans les centres cérébraux des résidus qui, ravivés par la mémoire, provoqueront les souvenirs, les réminiscences; ces résidus déposés les uns à côté des autres dans les cellules cérébrales se relieront, se coordonneront et donneront naissance au sentiment, à l'intelligence et à la raison. Ces facultés que la psychologie différencie en entités spéciales, la physiologie les confond; elles n'ont d'ailleurs au point de vue pratique qu'un résultat, l'expérience, qu'une fin, l'adaptation de l'activité consciente aux processus naturels. Cette adaptation à l'aide de l'expérience, avec le

double but de la réalisation du plaisir et de l'écartement de la douleur, voilà la condition essentielle de toute évolution. Cette adaptation — le progrès en un mot — se fait d'une manière inéluctable ; elle a lieu en vertu des réactions de la matière sur la matière, et il ne peut être question d'intervention supérieure ; cette adaptation arrive à réaliser l'intelligence de l'homme, à armer cette intelligence de la connaissance des lois naturelles. L'intellect humain, à son tour, sera le point de départ d'actes sociaux : ces actes sociaux devront toujours être l'expression de l'un de nos grands facteurs : ils les réaliseront sous la double modalité caractérisée par le plaisir et la douleur ; mais, au fond de tout acte, il y aura constamment, comme cause déterminante, la satisfaction d'un des trois besoins décrits.

Et quand nous disons que l'intelligence est le point de départ d'actes sociaux, nous ne prétendons nullement attribuer à ce mode de l'activité psychique une force nouvelle, une puissance spontanée ; nous ne voulons point créer une entité immatérielle dans laquelle pourrait se loger une volonté ou tout autre principe du même genre. Nous entendons par intelligence un mode réactionnel du cerveau. C'est la conflagration des forces externes et internes qui détermine l'impression et ravive des résidus expérimentaux ; ceux-ci se résolvent en une vibration ultime, l'Idée. Cette idée, notre ignorance la regarde comme cause effective, absolue et lui attribuera la volonté. Cependant tout est réflexe dans le cerveau ; les voies anatomiques, les rendus expérimentaux anciens, la vivacité de l'impression, augmentés de quelques autres facteurs, voilà les forces dont la résultante compose l'acte, qu'on le nomme instinctif, inconscient ou volontaire.

Cet acte, quel qu'il soit, trahit toujours un besoin : il est sans cesse le résultat du choc d'une ou de plusieurs vibrations montées des profondeurs de l'être ou arrivées au cerveau par les canaux de la sensibilité générale ou spéciale. Tous les actes sociaux peuvent subir l'épreuve de ce criterium. La société, qui n'est que le mode selon lequel les actes s'accomplissent, ne peut se concevoir que comme une série de réflexes dus à l'adaptation des organismes entre eux sous le double courant des excitations internes et externes ; et cela en vue d'arriver par la recherche du plaisir et l'éloignement de la douleur à la satisfaction de trois grandes catégories de besoins, ou, en dernière analyse, à la conservation de l'individu et de l'espèce.

La conservation de l'individu et comme conséquence la conser-

yation de l'espèce, voilà le but de toute société. C'est également le premier de ses devoirs. En l'oubliant elle s'expose aux plus grands dangers ; en méconnaissant le suprême besoin elle commet une lourde faute ; elle justifie les révolutions ; elle donne raison au bras armé au nom de la plus redoutable, de la plus universelle et de la plus tyranique des nécessités : la faim.

Notre tâche n'est pas de développer les différents modes selon lesquels la société atteint son but ; nous n'avons voulu dans ce travail que préciser les bases de la Sociologie physiologique, les principes ultimes qui poussent les hommes à se réunir en société, les facteurs premiers du problème social en un mot. Les différents moyens par lesquels elle réalise son but sont du ressort de la Science politique, que nous différencions ainsi de la Sociologie. Nous devons cependant dire que, quels que soient ces moyens, ils sont toujours en relation directe avec la conservation de l'individu ; c'est ainsi que la société, d'abord symbole de la coalition pour la subsistance, devient par la suite le théâtre de la lutte pour l'existence ; la société, née d'un sentiment de conservation générale, subit tellement de modifications sous l'effort de l'action individuelle qu'elle n'aboutit qu'à la conservation de quelques-uns. D'un autre côté la société, issue du besoin de réaliser toutes les fonctions organiques, rétrograde parfois jusqu'au point de ne plus en assouvir qu'une seule, la fonction de nutrition.

C'est qu'il existe une hiérarchie dans les besoins et que cette dépendance ne permet aux hommes en société de réaliser les deux derniers ou le troisième en particulier que quand le premier ou les deux premiers sont satisfaits. Et il est évident que de ces deux facteurs primordiaux, le premier est essentiel ; il est à l'individu ce que le second est à l'espèce ; mais tous deux au point de vue de l'évolution de l'humanité sont d'une importance capitale. Certes on cite des exemples où les besoins cérébraux ont fini par acquérir une prédominance telle qu'ils ne laissent aux besoins de nutrition que l'autorité nécessaire à la stricte conservation de l'individu ; l'étude de certaines biographies de savants est sur ce point très intéressante ; mais ces exemples constituent des exceptions, et la règle n'est point dans l'exclusion, mais dans l'équilibre des fonctions. Ces principes éclairent toute la Science politique et l'éclairent de son véritable jour, la lumière physiologique. Ces faits nous donnent également la clef de deux caractères principaux de l'évolution sociologique.

Le premier de ces caractères, c'est que chaque groupe social se

développe en particulier et réalise peu à peu les trois types sociaux, nutritifs, génésiques et sensoriels. Nous le démontrerons tantôt par quelques exemples.

Le second de ces caractères se déduit du premier : l'évolution sociologique n'est pas une dans l'espace et dans le temps, ne suit pas une progression ascendante à travers l'échelle animale, comme l'évolution organique, mais se trouve réalisée dans chaque groupe social d'une façon différente ; des modes sociaux peuvent se trouver très développés dans des espèces cependant inférieures alors que la vie sociale n'existe presque pas chez des groupes d'animaux plus élevés dans la série ; aussi, dans le monde animal en fait d'aptitudes sociales, la palme est loin d'appartenir aux mammifères, même aux mammifères les plus soumis à l'homme ; d'ailleurs, on ne pourrait même pas la décerner aux groupes humains inférieurs. Beaucoup de mammifères ne se rapprochent guère que temporairement pendant la saison des amours. Ainsi les chevreuils forment de petites sociétés, mais ils ne dépassent pas l'association familiale. Les rennes, les chevaux sauvages, les buffles, les éléphants, certaines espèces simiennes constituent parfois de nombreuses agglomérations, où il s'établit déjà une sorte de gouvernement, d'ordre hiérarchique.

Les troupeaux de rennes sauvages sont guidés et protégés par les vieux mâles, qui à leur tour font sentinelle pendant que le reste se repose, et ils ont soin au besoin d'arrêter l'avant-garde et de stimuler les retardataires. De même les tribus d'éléphants ne s'ébattent que sous la garde de quelques vieux mâles vigilants. De même encore le chef des hordes de cercopithèques a soin de monter de temps en temps au sommet d'un arbre pour explorer les environs, et il communique par des cris gutturaux à ses associés le résultat de son examen. Les singes anthropomorphes ne forment que de petits groupes, des familles polygames, vivant sous l'autorité despotique d'un mâle adulte, obéi et servi jusqu'au jour où les jeunes se révoltent et l'assassinent. Les gorilles groupés aussi en petites hordes savent occuper en maîtres tout un district, et, s'armant de troncs et de bâtons, chasser du sol de la patrie tout ce qui les gêne.

Mais combien, dit Letourneau, ces ébauches d'associations sont grossières auprès des savantes républiques constituées par les abeilles et par les fourmis ! Tout le monde connaît, dit-il dans son excellent ouvrage de sociologie, ces sociétés si nombreuses et si bien ordonnées, où l'instinct amoureux, qui fait faire et dire tant

de sottises aux hommes, a été subordonné à l'intérêt social, où le régime des castes est en vigueur, où la division du travail est poussée si loin.

Les sociétés humaines offrent des caractères différentiels aussi tranchés : une revue dans ce sens serait trop longue ; le principe peut être vérifié d'ailleurs facilement.

Le patrimoine de la civilisation n'est donc pas un capital que chaque société transmet à celle qui lui succède après l'avoir grossi de ses économies ; cette vue est trop rigoureuse ; les sociétés ne bénéficient de leurs devancières qu'après avoir parcouru elles-mêmes les phases initiales, et être ainsi arrivées à une maturité de l'esprit capable d'apprécier et de faire fructifier l'héritage légué par celles qui les ont précédées.

Pour terminer notre revue des sociétés humaines au point de vue des principes physiologiques, il nous reste à examiner une double question. Toutes les sociétés ont-elles réalisé tour à tour le type nutritif, le type génésique, le type sensoriel ou psychique ? Quelques-unes d'entre elles se sont-elles arrêtées à l'un de ces stades, de manière à imprimer à leur civilisation un caractère spécial ?

L'examen de cette double question nous conduira à l'étude de la société moderne, qui terminera cette revue succincte de l'évolution des sociétés humaines.

Étudions donc tout d'abord la première de nos questions : la réalisation successive dans l'évolution des sociétés de chacun de nos trois types sociaux. Nous ne pouvons mieux préciser nos idées à propos des sociétés purement nutritives qu'en citant ce passage caractéristique de la Sociologie de Letourneau : « A la plupart des civilisés, la faim de l'animal sauvage, la faim rugissante est peu ou point connue. On ne ressent guère que l'appétit, son agréable avant-coureur. Mais il en est tout autrement pour l'homme primitif dont le garde-manger est plus ou moins mal garni. La vie du sauvage, surtout du sauvage qui n'est encore ni pasteur ni agriculteur, ne ressemble nullement à celle de certains bourgeois repus dont les tissus sont surchargés de réserves alimentaires, et qui s'ingénient sans succès à éveiller chez eux le simple appétit, s'asseyent plusieurs fois par jour, avec une régularité mécanique, à une table trop servie. Le repas du sauvage dépend de mille hasards. La nature, comme on disait jadis, le sert fort inexactement ; dans ce genre de vie si voisin de l'animal, l'homme doit manger quand il peut, comme il peut, en compensant autant que possible les heures et les jours de famine par des heures de glou-

tonnerie. Alors savoir comment on mangera est la grande affaire de la vie; c'en est le plus cuisant souci. Toutes les forces de l'intelligence naissante sont absorbées par la recherche souvent infructueuse de l'aliment quotidien. Pour presque tout le reste, la pensée sommeille, et ce qui domine dans la vie de conscience, c'est le cri du ventre affamé. Presque toujours on a besoin de manger, de manger énormément, et le plaisir qu'on éprouve en donnant pâture à ce besoin famélique est extrême. »

Et Letourneau termine ainsi son intéressant chapitre de psychologie des besoins nutritifs : « Nous pouvons donc maintenant voir clair au fond de la vie de conscience de l'homme primitif. Les nobles facultés intellectuelles, décrites dans nos traités de psychologie, comme étant essentielles à l'homme, brillent par leur absence dans le cerveau du sauvage. Dans cette vie consciente, à l'état d'ébauche, le souci des besoins digestifs domine tout. Trouver à manger, goûter le suave plaisir de la digestion, c'est le fond de la vie psychique. On s'abuserait fort en supposant qu'il en est autrement chez tous les hommes dits civilisés. Dans les sociétés de l'Europe moderne combien de sauvages encore! Pour la plupart, le soin de se procurer la provende quotidienne est toujours la grosse affaire et même pour nombre de membres des classes soi-disant dirigeantes, le plaisir des plaisirs n'a pas cessé d'être le plaisir digestif, agrémenté de quelques saveurs agréables. A vrai dire, et en regardant sous la surface brillante de nos sociétés prétendues civilisées, la bête domine de beaucoup l'ange, et en prenant l'humanité actuelle en général, on peut dire que les besoins affectifs et intellectuels d'ordre supérieur ne sont qu'un épiphénomène. »

Il est inutile, pensons-nous, de développer les citations et les preuves; on retrouverait facilement dans les articles *Besoins* et *Civilisations* du Dictionnaire d'anthropologie des documents établissant nettement le principe que nous venons d'exprimer. Non seulement toutes les sociétés au début ont réalisé le type nutritif, mais bien des peuplades sauvages en donnent aujourd'hui encore une idée presque complète. Ainsi les Fuégiens sont à peine vêtus de quelques peaux de veaux marins; ils sont étrangers à tout sentiment de pudeur. La nuit ils s'entassent dans de pauvres huttes infectées d'exhalaisons suffocantes. Chez eux, la femme est un simple animal domestique; en toute saison elle doit entrer dans l'eau pour recueillir les coquillages qui font la base de l'alimentation. Son mariage n'est qu'un rapt suivi d'accouplement brutal.

En temps de disette on la mange de préférence au chien, seul animal domestique de la race, car ce dernier sert à prendre des loutres...

Les mœurs et le genre de vie de l'Australien sont analogues à ceux du Fuégien; sur le littoral il y a identité. Dans les deux contrées, en effet, on ne vit que pour manger, et le plus possible. Une baleine morte vient-elle à échouer sur la plage, on la dépèce en se gorgeant jusqu'à satiété de sa chair crue et putréfiée. Dans les deux pays le chien est le seul animal domestique et l'agriculture est totalement inconnue.

On trouve dans le livre de Hovelacque, sur les *Débuts de l'humanité*, une quantité d'exemples analogues à ceux que nous venons de rapporter.

Cette phase première par laquelle ont passé les races les plus civilisées, dit Letourneau dans le Dictionnaire d'anthropologie, nous avons proposé de l'appeler phase nutritive. A s'en rapporter à l'ethnographie contemporaine, elle irait, dit-il, jusqu'à l'âge de la pierre polie.

Nous croyons maintenant ce premier point suffisamment établi et nous passons à l'étude de notre second principe. La question se pose ici dans des termes identiques à ceux utilisés pour le premier de nos facteurs. Quelle part le besoin génésique a-t-il prise à l'évolution sociologique? Les sociétés ont-elles subi dans leur développement l'influence de ce besoin au point de refléter cette préoccupation dans leurs manifestations sociologiques? Quelques-unes ont-elles réalisé ce type d'une façon particulière?

Avant de répondre rapidement à ces questions, formulons quelques restrictions nécessaires. Nous avons à diverses reprises démontré qu'il existait dans les besoins une hiérarchie évidente; nous avons dit que cette hiérarchie ne se laissait généralement pas violenter. On comprendra donc tout d'abord comment les sociétés primitives, réalisant dans leur bestialité le type nutritif décrit tantôt, ne se sont jamais élevées à la phase secondaire; elles ne le pouvaient pas sous peine de mort; le ventre affamé faisait taire tout autour de lui; les rapprochements devaient être accidentels, sans portée sociologique, sans contribuer à l'établissement d'un état social quelconque.

D'un autre côté, l'intervention du troisième de nos facteurs est également nécessaire, ainsi que nous l'avons déjà exposé, pour faire produire au second tout ce qu'il peut produire. Il faut que les sens plus affinés aient peuplé le cerveau de souvenirs, il faut surtout

que celui-ci, travaillé par les mille impressions qui lui arrivent sans cesse, se soit, pour ainsi dire, hyperesthésié au point de décupler les sensations.

Notre but n'est donc pas de prouver qu'il y a eu des sociétés qui, en dehors des deux autres facteurs, ont vécu sous l'impulsion du seul besoin génésique. Loin de là. Nous voulons simplement démontrer que les sociétés, en vertu des conditions exprimées ci-dessus, ont dû, à un moment donné, réaliser ce type de telle façon que la vie sociale en a reçu un cachet spécial et tout particulier.

D'ailleurs des considérations différentes de celles exprimées tantôt subordonnent encore le second de nos principes au premier. Nous avons vu, en effet, qu'une des conditions indispensables à tout facteur sociologique était la permanence; le besoin, pour jouer un rôle constant dans le mécanisme sociologique, doit être continu; et nous envisageons cette permanence, non seulement dans l'espèce en tant que caractère particulier des êtres à un moment donné de leur évolution, mais dans l'individu au point de vue de sa durée, de son intensité et des causes qui peuvent l'amoindrir ou l'exalter. Or, si, quant à l'espèce, le besoin génésique se trouve à peu près placé sur un pied d'égalité avec le besoin nutritif, il possède chez l'animal en particulier une importance bien moins considérable. Il n'est pas essentiel à la conservation de l'individu; il ne se fait sentir qu'à un moment donné de l'évolution individuelle; son caractère d'impériosité, quoi qu'on en dise, est loin d'atteindre celui du besoin nutritif; il est tributaire bien plus que ce dernier des influences du milieu; il n'a d'ailleurs acquis, ainsi que nous le disions tantôt, une réelle prépondérance que lorsque la sensibilité est venue, par l'intermédiaire des notions plus exaltées de plaisir et de douleur, le transformer en source de sensations plus vives et plus impérieuses.

Comme nous l'exprimions précédemment, c'est donc la sensibilité qui a donné à ce second facteur sa valeur sociologique; elle a contribué à en établir la permanence; elle l'a avivé au point d'en créer une nécessité physiologique, à caractère plus constant et plus vivace.

Mais l'influence sociologique acquise par notre second besoin est bien autrement considérable. Point de départ de la famille, chacun sait quel grand rôle celle-ci a joué et joue encore dans les sociétés modernes. Cependant, qu'il soit bien établi que ce point de départ est purement génésique; la famille, pour employer une expression chère à certaine école, fut d'abord la réalisation d'une nécessité physiologique plutôt que la satisfaction de désirs affectifs ou psy-

chiques. La femme, plus faible que l'homme, a été dès le principe un instrument entre ses mains; cet instrument, il l'utilisait au gré de ses fantaisies. C'était à la fois son esclave et sa concubine; la femme était employée aux travaux les plus durs et les plus rebutants; elle vivait en dehors de la société des hommes; on l'appréciait d'après les services rendus ou à rendre; elle servait à la satisfaction des désirs de second ordre, mais après avoir contribué de toutes ses forces aux satisfactions des besoins de premier ordre; et nos ancêtres ne reculaient — dans les jours de disette — devant aucune monstruosité. Certaines peuplades sauvages mangent les femmes bien avant de se décider à sacrifier les animaux domestiques. Ainsi en Australie le mépris de la femme se traduit de la façon la plus bestiale : à la mort d'un homme, sa femme devient la propriété du beau-frère après un délai de trois jours. Assez rarement une Australienne meurt de mort naturelle. On les dépèce généralement avant qu'elles soient vieilles et maigres de peur de laisser perdre tant de bonne nourriture. Bref, on y attache tellement peu d'importance, soit avant, soit après la mort, qu'il est permis de se demander si l'homme ne met pas son chien, quand celui-ci est vivant, absolument sur la même ligne que sa femme et s'il pense plus souvent et plus tendrement à l'une qu'à l'autre après qu'il les a mangés tous deux.

Il y a loin de ces allures un peu rudes à l'atmosphère aphrodisiaque qui, dans nos sociétés modernes, entoure la femme et lui fait jouer un rôle où se mêlent et se confondent les scènes les plus passionnées et les violences les plus abominablement tragiques.

Quoi qu'il en soit, la famille, dont nous allons tracer l'évolution et développer la large influence sociologique, a des origines bien basses, bien humbles; elle est au début la traduction d'une nécessité physiologique; elle est un hasard heureux sans lequel l'espèce humaine et les espèces animales en général n'auraient pu évoluer; elle est une conséquence de notre organisation et si elle a revêtu dans la suite une livrée poétique et sentimentale, on peut toujours facilement distinguer sous ces habits d'emprunt le facteur physiologique dans toute sa nudité. Il en est d'ailleurs de même de certain sentiment, pivot de la famille et condition tout aussi nécessaire de son existence.

Mais à propos de ces sentiments, notre méthode physiologique, malgré ses ressources et son peu de scrupules, ne parvient pas à résoudre complètement la difficulté. Nous voulons parler de l'amour des animaux pour leurs petits. Ce sentiment est d'ailleurs

universel et le problème qu'il impose à l'attention des sociologues et des naturalistes philosophes a une portée générale.

« Les modes de génération animale, dit Letourneau dans sa Sociologie, se ramènent à un petit nombre de types : scissiparité, germination, ovulation, lesquels semblent bien dériver l'un de l'autre. Dans les deux premiers modes, on comprendrait facilement l'intérêt du progéniteur pour son descendant, si ce progéniteur était impressionnable et intelligent. Le jeune se produisant alors par dédoublement ou morcellement du plus âgé, il serait fort naturel que ce dernier s'intéressât à la portion de son être qui s'émancipe. Mais à cette phase si inférieure de l'organisation, le moi des psychologues n'existe pas encore; l'animal n'a sûrement alors qu'une vie végétative, puisque rien ne nous autorise à admettre une vie de conscience en l'absence d'un système nerveux quelque peu développé. Nous ne comprenons même pas l'existence du souci de la progéniture chez les vertébrés inférieurs déjà pourvus de l'ovulation. » Ce sentiment des parents et surtout de la mère pour les petits est cependant général et revêt parfois des caractères d'abnégation ou d'intelligence réellement surprenants. Sans doute ces actes sont héréditaires, instinctifs, mais ces mots en tranchant le problème ne le résolvent pas. La méthode physiologique, ainsi que nous l'avons déjà dit, ne peut nous être ici d'un grand secours. Nous devons d'ailleurs tenir compte que le sentiment des animaux pour les jeunes est bien plus une nécessité zoologique qu'une nécessité sociologique. Certes, s'il intervient dans la constitution des sociétés en servant de base à la famille, son intervention est bien plus considérable dans la conservation de l'espèce. Nous ne devons donc pas nous étonner si la méthode physiologique dont nous voulons tirer toute l'évolution sociologique ne donne pas la clef de ce facteur. Ce facteur a une portée plus considérable que celle que lui assigne la sociologie; il domine l'animalité toute entière. Il est une des conditions de son existence et de sa conservation. C'est un hasard à la fois heureux et nécessaire; c'est une qualité transmise par un phénomène de sélection qui se passa jadis tout au bas de l'échelle zoologique. Bien des essais ont dû être tentés avant que ce sentiment ne prît son essor. Et une fois né il a imprimé aux individus qui en étaient porteurs un tel degré de supériorité qu'il a assuré leur existence dans l'avenir. C'est une modalité de la matière au même titre que celle qui, à un moment donné, a permis la réalisation de la première particule de substance vivante; l'une a assuré l'existence de l'individu tout comme l'autre assurait

l'existence de l'espèce. Et nous voyons que si la méthode physiologique était impuissante, c'est parce que l'amour maternel avait une portée biologique et qu'il appartenait à la biologie seule d'en débrouiller le mystère et d'en étaler la matérialité.

D'ailleurs, cette matérialité non seulement la biologie l'étale, mais elle lui assigne sa véritable signification. Elle domine ce sentiment comme elle domine les autres et la puissance de ses principes s'y fait sentir avec une rigueur aussi despotique que partout ailleurs. La première des nécessités biologiques, avons-nous dit, celle qui fait taire toutes les autres, c'est le sentiment de la conservation individuelle; nous avons vu ce sentiment se réaliser au détriment de la conservation de l'espèce et pousser à l'anéantissement de la femme quand celle-ci devenait la seule nourriture accessible au mâle. Les petits, à leur tour, seront sacrifiés quand le ventre affamé aura fait taire tous les scrupules pour ne laisser debout que le besoin de nutrition. D'ailleurs, le caractère de l'attachement des animaux pour leurs petits, si violent qu'il soit, est d'être court, borné au temps strictement nécessaire au rejeton pour arriver à se suffire à lui-même. A partir du moment où l'existence de l'individu est assurée, où l'espèce ne court plus aucun danger, parents et enfants deviennent étrangers les uns aux autres. On voit donc que, comme nous le disions tantôt, il s'agit ici avant tout d'un hasard aussi heureux que nécessaire dont la portée et les caractères sont réglés par les principes les plus stricts de la biologie. Une preuve enfin que le sentiment de la conservation individuelle domine ce sentiment comme il domine tous les autres, c'est qu'on peut affirmer que chez certains peuples sauvages la tendresse pour la progéniture est inférieure à celle de bon nombre d'animaux.

Ainsi cette sensibilité, affection qui, si elle était réellement une modalité spéciale mise au cœur de l'animal, devrait aller en s'affirmant, rétrograde, au contraire, au cœur de certaines sociétés humaines. Et cette déchéance est due simplement à l'empire que l'homme éclairé sur sa situation laisse reprendre au sentiment de la conservation individuelle, un instant violenté par un altruisme de hasard. Chez les races inférieures dont nous parlons, l'instinct de l'animal est tenu en échec par une intelligence relativement plus développée. Cette intelligence éclaire l'égoïsme individuel. La vue de l'homme, même le plus borné, pénètre plus avant que celle de la plupart des animaux. Il pressent les ennuis, les difficultés, les soucis de la famille et pour peu que son existence individuelle soit ou difficile ou menacée, il sacrifie sa descendance

au soin de son bien-être actuel. L'étude chez les diverses races de l'avortement et de l'infanticide ne permet guère de doutes sur la portée aussi rigoureuse que générale de cette dernière affirmation.

Et à présent que nous avons tenté de ramener à des vues rigoureuses les deux grandes conditions de l'existence et du développement de la famille, examinons son évolution sociologique.

Il est évident qu'à propos de l'évolution familiale la science ne peut se livrer qu'à des conjectures fondées sur deux ordres de preuves. Elle a le droit de s'aider des données biologiques, d'utiliser ses vues à priori sur l'homme-animal, d'user des connaissances que l'intelligence des premières nécessités organiques et mésologiques, dans lesquelles elles s'exerçaient, a pu lui fournir. La science est, d'un autre côté, autorisée à puiser dans les sociétés inférieures contemporaines des exemples confirmant les hypothèses formulées tantôt, au nom des lois de la physiologie.

C'est en profitant de ce double privilège qu'il nous est permis de retracer les débuts de la famille.

Il devient, dans ces conditions, évident que l'évolution familiale, subordonnée tout entière aux nécessités individuelles, n'a dû revêtir, en principe, qu'un caractère de profonde instabilité. Le couple androgyne, réuni momentanément par des nécessités physiologiques, était violemment disjoint l'instant suivant par des nécessités d'autre nature, mais tout aussi inférieures; l'accouplement de l'homme et de la femme devait cesser avec la satisfaction génésique, tout comme d'autres associations formées en vue de l'attaque d'une proie ou de la recherche de la nourriture se disloquaient après la conquête du butin ou l'apaisement du ventre en détresse. Les mammifères humains, plus débiles et plus mal armés que nombre de leurs compétiteurs du règne animal, se réunissaient alors instinctivement par petits groupes. Et, selon l'expression de Letourneau, l'idéal humain, à ce moment, était fort peu élevé : manger et ne pas être mangé; faire l'amour à la manière des bêtes, dans les fourrés, comme le font encore les Néo-Guinéens, les Néo-Calédoniens, les Andamanites : voilà, à ce stade primitif, l'unique objet de la vie humaine. Pendant cette phase si inférieure, l'homme erre dans les forêts, nu, presque sans armes, dévorant tout ce qui est à peu près comestible, même au besoin ses femelles et ses petits. Les nécessités individuelles toujours en haleine menacent à chaque instant l'édifice social d'un écroulement complet. Vivre, subsister par ou même contre ses pareils, telle est la

voix impérieuse et terrible de l'instinct de la conservation individuelle; l'association ne trouve grâce devant cet instinct que quand elle a pour fin la survivance de l'être lui-même. Comme cette poignante vérité biologique couvre de ridicule les systèmes qui ne voient dans les sociétés que des réunions spontanées d'individus mus collectivement par l'idée de réaliser les plus hautes conceptions de la morale, de la justice et du droit !

De petites hordes sans famille, sans moralité, sans lois, presque sans industrie, telles sont en réalité les premières unités ethniques. Les rapprochements se font au hasard, au gré des fantaisies, à la force du biceps, en dehors de toute intrigue amoureuse; la famille n'est encore qu'une sorte de matriarcat primitif sans caractère autre que celui que lui impose la conservation de l'espèce. Chaque petit groupe vit pêle-mêle en promiscuité, soumis au mâle le plus robuste, tout à fait à la manière des chimpanzés. Pour désigner ces petites cohortes, le mot société est trop élevé; il faut s'adresser au vocabulaire zoologique : l'homme vit alors en troupeau, à l'état *grégaire*.

On peut presque affirmer que toutes les races humaines débutterent par là; certains groupes n'ont pas encore dépassé ce stade *grégaire*.

Comment évolua cette cohorte vers la famille — dans l'acceptation complète du mot, — puis vers ces formes sociales qu'on nomme la tribu, la nation, etc. ? Ce problème, nous l'avons déjà résolu au moins dans ses grandes lignes. Évidemment cette évolution fut le résultat de la double série de facteurs internes et externes qui se partagent sans cesse tous les problèmes biologiques. Le milieu joua son rôle et l'évolution organique, l'évolution des besoins, leur affinement sous l'effort d'une sensibilité sans cesse en éveil furent de leur côté des agents à la fois énergiques et toujours actifs. De ce brassement de toutes les nécessités biologiques et de tous les perfectionnements fonctionnels, l'ébauche de la famille primitive émergea peu à peu. Car la famille telle qu'on l'entend d'ordinaire avec sa demi-auréole de désintéressement et d'amour ne pouvait être la première expression d'un groupement humain. Elle nécessite pour se réaliser dans les termes que nous venons de préciser une nourriture plus facile, une vie nutritive aisée et presque régulière, une sensibilité affective, moins à la merci de ce ventre affamé qu'on a dit depuis longtemps n'avoir ni oreille ni cœur. Et comme cette sensibilité est l'apanage d'un système nerveux psychiquement supérieur, l'institution familiale a dû attendre longtemps avant

de revêtir ce caractère qu'aujourd'hui nous admirons en elle, souvent peut-être un peu à la légère.

Quoi qu'il en soit et par la force des choses, l'association grégaire s'améliora et la famille s'ébaucha; un commencement d'industrie s'établit; des coutumes reconnues utiles par l'expérience imprimèrent à la vie sociale son premier caractère politique; l'habitude les rendit obligatoires; les germes de toutes les premières institutions sociales sont là. Puis avec cette naissance de l'instinct de sociabilité, l'unité ethnique grandit; plusieurs hordes se fondirent ensemble : le stade de la tribu commença. Et le nombre apportant dans ce nouveau groupe social une complexité plus grande, la spécialisation des fonctions dut forcément s'établir; on trouva avantageux de se laisser guider dans les moments difficiles par le plus hardi, le plus expérimenté; et les difficultés renaissant sans cesse, la suprématie du chef toujours maintenue créa la première ébauche du pouvoir souverain. D'ailleurs, déjà dans la horde les individus avaient dû souvent se soumettre au mâle le plus robuste. L'organisation de la tribu telle que nous venons de la développer n'est donc que la continuation de celle née spontanément au sein des premiers troupeaux humains; cette tendance à plier devant la force, une fois ancrée dans le cerveau de l'homme, n'en est plus sortie. Elle fut l'origine des castes, elle provoqua surtout le groupement des plus forts et créa autour du chef comme une aristocratie rudimentaire qui réalisa la première ébauche d'un conseil de la couronne. Cette élite de la tribu se préoccupa de sa généalogie et la famille reçut par ce fait un commencement de sanction légale. Puis la communauté finit par posséder des champs et des troupeaux; la propriété naquit et constitua les premières bases sérieuses d'une stabilité sociale; cette propriété porta de bonne heure, non seulement sur les choses, mais encore sur les hommes. L'institution de l'esclavage fut un fait de premier ordre qui pesa sur le développement de toutes les sociétés; et cette institution qui devait plus tard céder devant une civilisation plus raffinée, constitua dès l'abord un progrès; elle permit la subdivision du travail et elle ne fut une pierre d'achoppement que lorsqu'elle prit assez d'extension pour accaparer les forces vives de la nation et reléguer dans une sphère d'action trop inférieure des activités capables d'émancipation et de développement intellectuel et social.

Enfin, spontanément ou non, les tribus se groupèrent en association, plus vastes; les villages s'étendirent et se transformèrent peu à peu en cités; les tribus en s'agglomérant encore constituèrent des

États. Des besoins nouveaux, nés d'une évolution intellectuelle plus accomplie, donnèrent naissance aux religions et aux institutions politiques. La société, groupée par les nécessités physiologiques et biologiques décrites précédemment, s'organisa sous l'empire des mêmes causes qui avaient jadis présidé à sa naissance. Le travail tout externe de concentration et d'adaptation se continua en un travail interne d'organisation et d'élaboration politique. Mais de part et d'autre les mêmes facteurs intervinrent dans l'évolution sociale.

La sensibilité aviva les besoins et poussa l'homme à rechercher autre chose que la satisfaction pure et simple primordiale; ce raffinement de l'instinct imposa ses lois tout comme l'instinct primitif les avait lui-même dictées aux premiers troupeaux humains : après avoir lutté pour vivre, l'homme lutta pour bien vivre, après avoir combattu pour la femme il se battit pour une femme. Et la sociologie dans ses grandes lignes englobe de cette façon non seulement le travail qui provoqua les premiers groupements sociaux, mais aussi toutes les évolutions des différentes manières dont s'organisèrent ensuite ces groupements. L'étude de ces modes divers d'organisation sociale constitue le domaine de la Science politique. Cette science, nous venons d'en tracer la naissance dans l'historique de la famille, de la tribu et de l'État. Le cadre de notre travail nous en interdit le domaine; mais il nous prescrit de la rattacher aux grands principes de sociologie que nous venons de poser. On comprend d'ailleurs facilement — et ces données sont devenues des vérités banales — que la lutte pour l'existence, qui entraîne comme corollaire indispensable toutes les satisfactions fonctionnelles, travaille la société actuelle comme elle a travaillé les hommes à l'aurore de l'humanité. Seulement, chose étrange, le champ de bataille s'est déplacé. La société, née du besoin de mettre des activités en commun dans le but de résister à l'ennemi du dehors, tend de plus en plus à modifier ses fins et à armer l'homme non plus contre les éléments ou les animaux mais contre l'homme lui-même. D'où vient cette singulière anomalie? Nous ne pouvons répondre à cette question; elle appartient à l'Économie politique, elle constitue ce qu'on nomme la question sociale. Mais une chose cependant nous reste à dire. C'est que le problème ne peut être décomposé que dans les facteurs sociologiques posés dans le cours de notre étude. Quelles que soient les mille conditions qui compliquent cette question sociale, elle n'en est pas moins tributaire de nos formules biologiques et de la con-

ception physiologique que nous nous sommes faite de toute société en général.

Toutes ces conditions peuvent être aisément réparties dans les trois groupements des nécessités biologiques et physiologiques établies précédemment. La société mal assise menace de perdre l'équilibre parce que l'une ou plusieurs des fonctions primordiales de l'être humain se trouvent totalement ou partiellement violentées.

Certes les puissances d'action diffèrent selon les fonctions. La nutrition, par exemple, besoin impérieux à tous les âges, jouit d'une influence supérieure aux deux autres catégories de nécessités exprimées tantôt; on pourrait presque dire que les bouleversements sociaux intéressant la société tout entière sont le plus souvent d'ordre nutritif; les variations individuelles, les causes des actes particuliers, la psychologie propre à chaque individu, les caractères spéciaux de son évolution sociale tiennent, au contraire, bien davantage à des modifications occasionnées par les perturbations des deux autres facteurs.

Mais nous aurons l'occasion de revenir, tout en restant dans le domaine de la sociologie pure, sur ces différents points en parlant de la société moderne et de l'évolution particulière de l'individu au sein de cette société. Nous avons voulu simplement dans les lignes qui précèdent délimiter les contours de la politique expérimentale et montrer que malgré les raisons qui en font une science particulière, elle n'en relève pas moins des grandes lois de la sociologie, dont elle ne forme du reste qu'un chapitre spécial.

Avant de terminer l'étude de la famille et de son importance sociologique, un dernier point nous reste à examiner. Nous avons suivi peu à peu l'évolution familiale; elle fut l'origine — nous l'avons montré — de groupements ethniques de plus en plus nombreux, de l'acheminement vers les associations plus complexes, vers la tribu et la nation; nous devons jeter à présent un rapide coup d'œil sur les modifications subies par l'institution familiale elle-même.

On est convenu en anthropologie d'assigner à l'évolution de cette institution trois stades plus ou moins bien tranchés. Le premier est constitué par la famille animale; nous en avons déjà donné les caractères essentiels. Elle n'a de la famille que ce qui est strictement nécessaire à la conservation de l'espèce; l'instinct fait à peu près tous les frais de l'institution; c'est la réalisation d'une nécessité physiologique née, comme nous avons tâché de l'indiquer précédemment, de circonstances fortuites, perpétuée par l'hérédité et aidée probablement par quelques particularités biologiques. On

la retrouve encore, fort analogue à celle du chimpanzé, chez certains aborigènes négroïdes errant dans les forêts de Bornéo. Là il n'est pas encore question de mariage; le mâle enlève une femelle comme et quand il peut, s'accouple avec elle dans les fourrés. Les progéniteurs se séparent dès que les enfants sont capables de trouver eux-mêmes leur nourriture. Le soir, on attache les jeunes enfants aux branches des arbres dans une sorte de filet et on allume auprès d'eux un grand feu pour éloigner les bêtes féroces.

Tels furent probablement par toute la terre les débuts de la famille humaine.

Mais, dans ce qu'on nomme famille animale, le père étant généralement ou inconnu ou fort douteux, la parenté n'est constatable avec certitude que du côté maternel. Aussi presque partout la première forme bien définie de la famille humaine a été la famille utérine, ce que les sociologistes ont appelé le *matriarcat*.

Le matriarcat constitue donc le second stade de l'évolution de l'institution familiale; il est commun, pour ainsi dire, à toutes les sociétés primitives. Dans cette forme familiale, le père et le fils n'étant point considérés comme parents ou du moins leur consanguinité étant regardée comme fort douteuse, l'héritage se transmet en ligne collatérale; ce ne sont pas les fils présumés d'un homme, mais ses neveux, les fils de sa sœur, qui lui succèdent ou héritent de lui.

Le système de la parenté par les femmes domine à peu près partout en Afrique, les pays musulmans exceptés; il est en vigueur au Sénégal, au Loango, au Congo, en Guinée.

Presque partout dans l'Amérique septentrionale c'est la mère qui donne son nom aux enfants; c'est d'après elle que se règlent les droits à la succession; les enfants appartiennent à la tribu de leur mère, etc.

Dans l'ancien Pérou le matriarcat était général; cependant, pour la filiation masculine, le patriarcat était adopté par la famille des Incas.

Les traces d'une ancienne période de matriarcat ne manquent point en Europe. Selon Strabon, la coutume de la couvade existait chez les Ibères. Chez les Cosaques, c'était par les femmes que se déterminaient la parenté et la généalogie. A Athènes, d'après Varron, les enfants commencèrent par porter le nom de leur mère.

Le *patriarcat*, dernier stade de l'évolution de la famille, ne se constitua que lorsque l'homme put se considérer comme le seul maître, l'unique propriétaire de la femme ou des femmes qu'il avait enlevées ou achetées.

Il n'entre point dans nos intentions d'étudier le patriarcat en détail pas plus qu'il ne nous appartient d'émettre des vues sur les transformations possibles de la famille et son extension future au profit de la communauté. Il nous suffit d'avoir montré de quelles nécessités biologiques elle est née, quel caractère elle a imprimé à l'évolution sociologique et l'influence qu'elle-même a subie de la part de cette évolution.

On se souvient, en effet, que nous avons montré la famille comme l'expression de la réalisation fonctionnelle du besoin génésique. L'importance de ce second facteur sociologique est, par ce fait même, mise en pleine lumière. Car, de la famille nous sommes arrivés à la tribu, à la nation, à l'État. Ce principe, comme le premier, mais moins directement peut-être, a poussé au groupement des hommes en société. Nous étudierons, en retraçant l'évolution de l'individu en particulier, quel rôle prépondérant il joue encore dans la société moderne, quelle part active il prend à la genèse des phénomènes sociaux; mais, avant d'en arriver là, il nous reste à examiner son influence par son côté collectif; nous entendons rappeler une question que nous posions au début de l'étude de ce facteur. Nous avons déterminé ce que nous nommons la part prise par le besoin génésique à l'évolution sociologique; nous devons répondre aux questions qui suivaient ce premier point d'interrogation : Les sociétés ont-elles subi dans leur développement l'influence de ce besoin génésique au point de refléter cette préoccupation dans leurs manifestations sociologiques? Quelques-unes ont-elles réalisé ce type d'une façon particulière? De nos jours, retrouvons-nous encore des vestiges de cet état social antérieur?

Tels sont les points que nous allons examiner rapidement; mis en lumière, ils établiront d'une façon plus nette encore l'importance de notre second facteur. Cette influence particulière de l'instinct génésique a reçu le nom de *chthonisme*.

« Le chthonisme, dit André Lefèvre dans le *Dictionnaire des sciences anthropologiques*, est la combinaison du culte brutal rendu aux organes sexuels avec une conception anthropomorphique du ciel et de la terre. A la distance où nous sommes des débuts de l'humanité, l'une et l'autre donnée nous apparaissent comme également primordiales et universelles. Et la confusion qui s'est établie entre elles est si intime, si indissoluble, qu'elles se supposent l'une et l'autre.

» Partout où nous trouvons l'admiration du *phallus* ou du *kteis*,

nous pouvons nous attendre à rencontrer la croyance à l'accouplement fécond du ciel et de la terre, parfois du soleil et de la lune, assimilés au premier homme et à la première femme. Sans doute, ce premier et notable effort de l'esprit humain pour imaginer l'origine des choses a exigé des centaines de siècles; sans doute le culte de la génération et la doctrine de la fécondité se sont associés en proportions très diverses; mais si on excepte les groupes ethniques les plus infimes, tous les anciens peuples ont fait au chthonisme une part quelconque, soit dans leurs systèmes religieux, soit dans leur liturgie.

» On peut dire qu'avant l'entrée en scène des Indo-Européens, le chthonisme était répandu sur la terre entière. Non seulement les populations sauvages ou barbares qui en sont restées à quelqu'un des stades primitifs de la religion, vénèrent les images grossières, parfois gigantesques, des organes de la génération; nègres guinéens, indigènes des deux Amériques, races aryennes de l'Inde sont également dévots au ciel et à la terre, porteurs de fétiches priapiques; mais encore les monuments des temps préhistoriques, menhirs de la Gaule où nos filles des campagnes allaient naguère accomplir certaines pratiques peu décentes, énormes phallus dressés au bord du Mississipi ou dans les temples du Mexique ou de l'Amérique centrale, représentation des deux sexes accouplés, vues à Tiascala par les conquérants espagnols, bas-reliefs significatifs de l'Lucatan, tout se réunit pour attester à la fois l'admiration toujours nouvelle des hommes devant l'acte qui perpétuait leur race et leur joie profonde, intense, à l'idée que de ce même acte procédait la nature entière. »

Cette citation et les faits qu'elle rappelle prouvent surabondamment qu'à une époque déterminée notre second facteur embrasant l'imagination a imprimé aux croyances à la fois religieuses et philosophiques un caractère uniforme. Il a donc agi en modifiant les habitudes sociales et en provoquant dans le domaine intellectuel au sujet des problèmes supérieurs des solutions particulières qui apparaissent comme les lueurs d'une philosophie primitive. Il est évident, d'un autre côté, qu'un stimulant capable de modifier, selon sa note spéciale, à la fois les croyances religieuses et philosophiques a dû, à ces époques, prendre une large part à l'activité sociale. Lorsque le ventre apaisé permit aux sociétés anciennes de détourner leur énergie de la recherche de la nourriture, il est probable qu'avec l'éveil de la sensibilité la préoccupation constante devint le plaisir génésique multiplié et reproduit dans les divers domaines reli-

gieux, artistique, philosophique et social. Quant à savoir si certaines sociétés plus travaillées par cet ordre de sensations ont réalisé d'une manière plus complète cette tendance, l'histoire répond à ce sujet d'une façon assez significative. Nous avons déjà dans une autre partie de ce travail cité parmi des peuples à civilisation empreinte d'un caractère génésique développé, les Chaldéens, mais ils sont loin de constituer une exception. Bien des vieilles civilisations ont conservé jusqu'à l'époque de leur décadence ce caractère qui pourrait s'appeler génital ; et cette passion de tout ce qui touche à la génération n'a pas peu contribué à hâter leur chute. « Partout où le chthonisme a dominé, dit encore André Lefèvre, il a conduit les peuples à l'énervement et à l'impuissance. Il s'est montré sans doute compatible avec un certain degré de civilisation ; plus d'une, parmi les races au sein desquelles il s'est développé, a fourni une longue et brillante carrière, et plus d'une a commencé l'éducation commerciale, industrielle, artistique, scientifique même de l'humanité. Mais toutes, à un moment donné de l'histoire, sont tombées pour ne se relever jamais. C'est que chez toutes un régime social approprié aux pratiques d'une religion dépressive avait tari les sources de la vie. Tel a été le sort des vieux peuples de l'Asie et de la Grèce, Chaldéens, Assyriens, Lydiens, Phrygiens, Pélagés. »

D'ailleurs, ces vieilles civilisations, dans les legs en bloc qu'elles nous ont faits de leurs croyances et de leurs coutumes, ont eu soin d'oublier au fond de leurs bagages quelques-unes de ces pratiques qui jadis, sous l'ardeur de leur ciel, avaient imprimé à toute leur vie sociale un cachet presque aphrodisiaque. La Grèce en pleine efflorescence ne reçut-elle pas de l'Asie ses Aphrodites, ses Artémis d'Éphèse, ses Bacchus orgiastiques, ses Hermès lascifs et le fond même des mystères d'Eleusis ? Comment en douter, quand on voit l'Inde, la Grèce et l'Italie si facilement dévotes au Lingam, aux Hermès et aux Termes ; les matrones romaines, porter des Priapes à leur cou et les Germains dans leurs forêts adorer un dieu-phallus !

Et quel rôle la femme ne joue-t-elle pas encore dans la plupart de nos civilisations orientales ! Le paradis même de Mahomet n'est-il pas un paradis tout matériel où les fidèles goûteront des joies très peu métaphysiques, à table et dans les bras des houris aux yeux noirs, au milieu des jardins toujours verts et revêtus d'habits de soie ? Ces données sont d'ailleurs familières à chacun de nous et on pourra par un simple coup d'œil jeté sur nos peuples orientaux se convaincre que chez eux la vieille civilisation phallienne a laissé

des traces, des empreintes qui sont plus que les délinéaments de leur civilisation.

Nous terminons ici l'étude du deuxième de nos principes, envisagé au double point de vue de sa valeur comme cause sociologique, c'est-à-dire comme facteur des sociétés, d'une part, et comme puissant modificateur des vieilles civilisations, d'autre part. D'un côté, il fut la condition *sine quâ non* de la famille; de l'autre, sous l'effort d'une sensibilité plus raffinée, il travailla d'une façon intense les peuples anciens et subsista au fond de l'héritage qu'ils nous transmirent. Quand nous étudierons la société moderne, nous reprendrons son rôle dans chaque individu en particulier; nous l'abandonnons momentanément pour passer à l'étude du troisième de nos facteurs sociologiques : la sensibilité.

De même que nous avons analysé le rôle des fonctions de nutrition et de reproduction au point de vue de leur intervention dans le groupement des hommes en société et des modifications que ces fonctions imprimèrent aux relations sociales, de même l'étude de la sensibilité comportera un double chapitre.

Nous étudierons tout d'abord quelle part a prise cette sensibilité dans la constitution des premiers groupes sociaux; puis nous examinerons quel cachet spécial elle tend à imprimer à l'évolution de ces groupes.

Mais avant de résoudre cette double question, il est nécessaire d'envisager dans son ensemble l'évolution même de cette sensibilité. Ce chapitre, qui, par la nature des choses, devrait être intercalé sous le nom d'évolution psychologique entre notre évolution biologique et notre évolution sociologique, ne sera cependant traité qu'en raccourci. Car, s'il nous fait mieux apprécier la valeur de notre troisième principe, il ne nous apprend rien que ne nous ait déjà révélé l'évolution biologique. Cette dernière nous a suffi pour poser nos trois facteurs primordiaux; elle a suffi également pour nous faire apprécier dans leurs grandes lignes l'influence et les caractères essentiels de chacun d'eux; l'évolution psychologique ou plutôt l'évolution de la sensibilité nous montrera des détails à peine entrevus, elle ne nous apportera aucune vérité nouvelle.

Telle est la raison qui nous a décidé à refuser à l'évolution psychologique les honneurs d'un chapitre spécial. Abordons-la donc et parcourons-la rapidement.

Quelques mots d'abord pour mettre en relief toute la différence qui existe entre ce troisième facteur et les deux premiers.

Cette différence porte, en principe, sur un point essentiel; les

fonctions de nutrition et de reproduction sont indispensables à la conservation de l'individu et de l'espèce, mais on ne peut en dire autant de la sensibilité. Certes, on conçoit difficilement la vie et ses différentes manifestations sans système nerveux, mais cette répugnance doit céder devant les mille exemples qui nous sont fournis par les derniers représentants de la famille animale au bas de l'échelle zoologique.

Biologiquement, la différence entre nos deux premiers facteurs est donc essentielle; sociologiquement, cependant, cette différence s'atténue considérablement. Nous avons bien vu, en effet, qu'au début de la vie sociale les qualités affectives des individus étaient rudimentaires; il y a loin des manifestations presque instinctives du sauvage aux phénomènes sociaux actuels. Mais cependant quelle large part le système nerveux prend dès le principe à toutes les actions humaines! Comme déjà il est le clavier aux notes infinies sur lequel les influences internes et externes se répercutent pour se traduire en sensations et en pensées! Comme il est surtout le confluent de ces impressions multiples montant en foule de tous les coins de l'organisme pour provoquer l'acte qui doit apporter la satisfaction fonctionnelle! Le système nerveux est donc à la fois le mode selon lequel le milieu externe tend à réaliser son adaptation avec le milieu interne et le lieu d'accumulation vers lequel convergent toutes les tendances organiques non satisfaites.

On voit par cela même que, si nutrition et reproduction sont les bases essentielles de toute activité sociale, la sensibilité, par l'intermédiaire du système nerveux, en règle d'une façon absolue les divers mécanismes. Et cette sensibilité, sans être essentielle à la conservation de l'individu et de l'espèce, n'en acquiert pas moins pour cette raison une haute valeur sociologique; elle est le grand régulateur des forces vives de l'animal et le centre d'élaboration de la plupart des actes sociaux eux-mêmes.

Nous avons, d'ailleurs, déjà vu comment cette sensibilité pénètre chacun de nos deux premiers facteurs et lui donnait sa note spéciale, sa nuance esthétique ou même poétique, comme nous disions alors.

Et ce rôle des centres nerveux doit acquérir une prépondérance plus considérable encore, puisque nous le verrons tantôt modifier les tendances organiques, au point de leur enlever leur caractère propre, pour leur imprimer un cachet tout différent; l'évolution psychologique nous montre, en effet, que l'égoïsme, fruit de la conservation individuelle, peut en arriver à se transformer en un

sentiment absolument opposé, l'altruisme, au profit de la conservation de l'espèce.

Quant à l'évolution psychologique, intimement liée à celle du système nerveux, elle est devenue une donnée courante depuis l'essor prodigieux accompli pendant ces dernières années par la physiologie; l'acte réflexe en forme la base, en constitue le mécanisme essentiel. Il y aurait encore, pour que l'étude fût à la fois rigoureuse et complète, plusieurs points difficiles à élucider; examinée biologiquement, la question de la naissance du système nerveux devrait comporter des solutions à la fois délicates et subtiles. Comment les dégagements de forces nés des premières manifestations organiques se sont-ils peu à peu habitués à suivre des voies semblables, à se répercuter par les mêmes directions vers des centres analogues? Comment les influences du milieu, les mouvements de la matière traduisant la lumière, la chaleur, le son, etc., ont-ils pu, par des fils conducteurs appropriés, rejoindre dans ces centres les vibrations des diverses élaborations fonctionnelles? Comment s'est formé le premier arc réflexe? Ces questions sont du ressort de l'évolution biologique. Nous n'avons pas à les examiner en détail. Il nous suffit de voir dans cet arc réflexe le résultat d'un double travail interne et externe et de suivre ce travail tout le long de l'échelle zoologique pour arriver enfin à l'homme. Cette étude nous montre manifestement l'organisme animal, travaillé de plus en plus par le milieu, s'adapter de mieux en mieux aux influences extérieures. Elle nous révèle que cette adaptation, à mesure qu'elle avive les fonctions, multiplie dans les centres nerveux les résidus de son activité. Ces résidus s'échelonnent le long de l'arc réflexe et, une fois enchâssés dans le centre soit médullaire, soit encéphalique, deviennent comme les réponses appropriées et toujours prêtes aux appels de l'excitation soit interne, soit externe. Et toutes ces vibrations ainsi étagées finissent par se répercuter dans une masse centrale où nous allons les voir acquérir une signification à la fois grandiose et mystérieuse. Car jusqu'à présent nous avons considéré l'animal comme réagissant automatiquement, sans conscience de l'acte posé. C'est le clavier qui, touché d'une main de plus en plus habile, donnait des accords de plus en plus compliqués. Mais voilà qu'avec la conscience l'organisme revêt un caractère bien autrement complexe.

Le cerveau animal et surtout le cerveau humain n'est plus seulement le réceptacle de toutes les impressions s'y répercutant selon les voies de la sensibilité viscérale générale et spéciale, mais il con-

stitue le territoire où la matière arrivée à son suprême degré d'hyperesthésie devient — par un mécanisme inexpliqué et probablement toujours inexplicable — consciente d'elle-même. Et cette conscience ne s'arrête pas à la perception; elle va plus loin: elle va jusqu'à donner l'illusion de la volonté. Cette conscience ne trouble pas seulement nos idées sur la matière, elle ne se borne pas à jeter le désarroi dans toutes nos hypothèses sur les forces matérielles, elle tend à les ruiner de fond en comble. Car, en nous insufflant l'illusion de la volonté, elle s'efforce de créer à côté et au-dessus des forces connues une autre force sans substratum matériel et capable cependant d'une action sur la matière telle qu'elle peut tout modifier à son gré. Elle anéantit nos lois psychologiques et sociologiques; elle annihile la toute-puissance de nos facteurs primordiaux; ces cris d'alarme de la nutrition violentée, de la reproduction aspirant à s'exercer, elle les étouffe; ce sentiment de la conservation individuelle, pivot de toute l'activité sociale, elle le neutralise au nom d'une superorganisation psychique, l'altruisme.

Si toutes ces déductions étaient réelles, le rôle de la matière nerveuse, la puissance de notre troisième facteur, l'activité affective et intellectuelle, son produit, la pensée, en un mot, prendrait une importance telle que force serait à toutes nos autres considérations biologiques de lui céder le pas. Il n'y aurait plus comme unité sociale un animal travaillé par les influences internes et externes et les traduisant selon la nature de ses organes et de ses fonctions. Non, l'homme deviendrait une exception placée au-dessus et en dehors des lois naturelles; il serait encore un centre de perception, mais au point culminant de ce centre une force se trouverait placée capable de tout modifier à son gré, sans se laisser elle-même atteindre ou émouvoir par rien. La sociologie se réduirait à l'étude des modes ou plutôt des fantaisies selon lesquelles cette force immatérielle donne ou ne donne pas satisfaction aux nécessités fonctionnelles. La biologie viendrait échouer devant la psychologie. Et de nouveau s'élèverait entre l'homme et l'univers cette barrière que des siècles de science, de travail et de progrès sont enfin parvenus à renverser.

Heureusement que tout ce feu d'artifice, tiré à la façon des anciens philosophes, doit s'éteindre dès l'instant même de sa naissance.

Nous ne discuterons pas ici toutes les preuves que le déterminisme moderne invoque en faveur de ses idées. Nous dirons seule-

ment que, pour nous, la conscience est une propriété de la matière ; elle pénètre le problème sans en modifier les conditions ; elle donne l'illusion de la volonté, mais elle ne peut troubler aucune des réactions fonctionnelles et son existence est purement subjective. L'encéphale n'est pas considéré comme un centre d'élaboration de forces nouvelles, mais comme un appareil de renforcement et de coordination des impressions nées du dehors ou montées du dedans. Et, examiné de cette façon, son rôle psychologique et sociologique est encore considérable.

Car faisons un instant abstraction de ces vues rigoureuses, laissons aux fonctions encéphaliques leur caractère psychologique et voyons de quelle façon la conscience nous révèle l'activité psychique et nous éclaire sur son origine.

En psychologie physiologique, on divise un peu trop systématiquement peut-être l'encéphale en deux parties distinctes : la moitié antérieure serait affectée aux fonctions intellectuelles, l'autre moitié serait le siège des sentiments et des émotions. Dans l'une se produiraient la pensée, l'intelligence, la volonté ; dans l'autre, les affections avec leur double modalité, le plaisir et la douleur. Les sentiments affectifs auraient, dans l'évolution psychologique, précédé les manifestations de l'intelligence. Dès l'abord, tout se serait révélé à l'homme sous la double et exclusive notion de plaisir et douleur. Plus tard, en se répercutant vers des territoires encore vierges, les perceptions affectives se seraient organisées en perceptions intellectuelles et auraient quitté leur ancienne livrée pour revêtir le caractère plus sérieux de la pensée, de la volonté et de la raison. Toute impression nouvelle devrait, encore actuellement, suivre la même filière. A son origine, chaque vibration inaccoutumée arrivant d'une façon insolite aux centres nerveux éveillerait d'abord la notion de douleur ou de plaisir ; ce n'est qu'après une expérience souvent renouvelée que, ravivée par la mémoire, elle pourrait servir de base à l'idéation, d'aliment à l'intelligence.

Le clavier encéphalique serait donc à double note d'abord ; puis, ces deux notes s'harmonisant finiraient par se confondre en une vibration plus complexe et d'un caractère essentiellement modifié.

Ces vues sont justes jusqu'à un certain point, mais elles présentent cependant un grave écueil ; elles tendent à différencier objectivement des choses qui n'ont d'autres différences que celles que nous leur attribuons subjectivement. Plaisir, douleur, sentiment, idée, volonté, raison ne sont que des modes de perception de la

conscience, des modalités différentes de son activité que notre besoin de tout classer nous porte à distinguer en catégories diverses et nettement tranchées.

Toutes ces manifestations de l'activité encéphalique ne peuvent se comprendre que comme le déroulement d'une vibration unique au travers des divers appareils de renforcement emboltés dans la masse encéphalique; ce sont les chocs et les réactions des nouvelles vibrations entrant en conflagration avec des vibrations anciennes qui se résolvent en une résultante pour filer par les nerfs centrifuges vers les appareils périphériques.

Le système nerveux qui avait failli tantôt tout englober se borne donc simplement à tout enregistrer, à renforcer, à atténuer, mais selon un mécanisme propre où les lois naturelles sont seules en jeu. Le cerveau n'élabore pas de forces nouvelles; les manifestations de son activité sont d'ordre purement matériel. Il est le point d'arrivée, le lieu d'emmagasinement des mille impressions que subit sans cesse l'animal et les excitations fonctionnelles nées des profondeurs de l'être y trouvent simplement des appareils de renforcement; ces excitations n'en restent pas moins les causes déterminantes de son activité.

Et voilà, ramené à sa véritable valeur sociologique, le rôle de l'encéphale. Il n'est point le laboratoire des passions humaines; il n'engendre point de ces poussées intellectuelles et affectives spontanées, capables de produire les actes sociaux. Il subit les influences mésologiques et organiques et les traduit selon les lois de sa physiologie et de son anatomie. Certes, cette traduction des tendances organiques et de nos deux premiers facteurs en particulier surprend parfois et déconcerte. Il semble qu'à certain moment la réponse soit opposée à la demande ou ne la satisfasse que d'une façon incomplète. Nous avons vu, par exemple, lors de l'étude des facteurs nutritifs et génésiques, que l'objectif sans cesse visé ne pouvait être que la conservation individuelle ou spécifique. Et il arrive parfois que ces sollicitations des deux premiers besoins, en passant par le cerveau, se traduisent par des actes où l'égoïsme a fait place à un sentiment nouveau, l'altruisme. Étrange modification qui, comme nous le disions tantôt, tend à rendre au système nerveux la prépondérance sociologique que nous lui refusions au nom de la psychologie physiologique. Qu'est-ce donc que ce singulier altruisme?

Cette question pour être étudiée en détail nécessiterait de longs développements qui dépasseraient le cadre de notre travail; son

importance nous impose cependant un examen quelque peu approfondi.

Car nous nous retrouvons en face d'une difficulté à peu près analogue à celle que nous avons rencontrée tantôt. En effet, dans le domaine psychologique, nous avons un instant vu nos principes sociologiques battus en brèche par une force nouvelle : la volonté, capable de les amplifier ou de les annihiler à son gré. Si cette force avait existé, non seulement la valeur de nos deux facteurs tombait complètement, mais encore la sociologie elle-même disparaissait du tableau des sciences rigoureuses. Car, ainsi que nous l'avons dit au début de ce travail, la sociologie ne peut se comprendre comme science si on laisse à quelque facteur immatériel une influence, si minime quelle soit. Si une force en dehors des forces connues peut déranger les relations nécessaires, modifier les manifestations organiques, troubler les réactions cérébrales, de manière à annihiler ou faire dévier un phénomène social, il n'y a plus de sociologie possible. Il reste des faits, mais plus de science.

Mais l'écueil n'est pas aussi dangereux dans le cas qui nous occupe actuellement. Certes, si le cerveau était capable, par des moyens tout matériels cette fois, de modifier les excitations fonctionnelles, de faire taire la voix de l'égoïsme et de réaliser dans certaines circonstances le sacrifice de sa personnalité malgré les sollicitations de l'instinct de la conservation, le péril serait grand et nos deux facteurs sortiraient de la mêlée considérablement amoindris. Mais la défaite ne serait pas complète cependant et la sociologie n'en subsisterait pas moins comme science dans l'acception la plus rigoureuse du mot. Il faudrait déplacer les facteurs, rabaisser ce que nous avons élevé, rehausser ce que nous croyions pouvoir négliger. Ce serait une question de mise au point purement et simplement. Mais le caractère essentiellement mécanique de la sociologie sortirait indemne de ce remaniement nouveau.

Toutefois la besogne ne devra pas être poussée à ce point pour que l'accord se fasse entre les manifestations de l'altruisme et les tendances égoïstes de nos deux premiers facteurs. Il suffit d'intercaler entre les deux extrêmes ce qu'on pourrait appeler un moyen terme de conciliation.

Les sollicitations des deux fonctions sociologiques principales, la nutrition et la reproduction, se traduisent constamment par des impressions de plaisir et de douleur. Tous les actes d'ailleurs quels qu'ils soient révèlent régulièrement ces deux caractères. Nous avons déjà dit que cette double note dominait toute l'activité organique et

que l'activité de l'animal tendait sans cesse à réaliser l'une, à éviter l'autre. Supposez simplement, ceci une fois établi, que le plaisir procuré par la réalisation d'un sentiment altruiste soit plus accentué que la douleur ressentie par la non-réalisation d'une excitation fonctionnelle, et le problème s'expliquera de lui-même. L'antithèse un moment élevée entre nos hypothèses et nos déductions tombera immédiatement. Et cette conclusion n'infirmes en rien nos vues précédentes ; car, si l'on veut bien se ressouvenir de certaine de nos déclarations antérieures, on reconnaîtra qu'au-dessus des tendances fonctionnelles nous avons placé comme modes d'action, comme sources d'activité donnant corps à ces tendances, le plaisir et la douleur.

Quant à savoir si les sentiments altruistes constituent des exceptions, s'ils sont des obstacles à l'évolution humaine, s'ils ne constituent pas un danger en émoussant le plus puissant des stimulants : le sentiment de la conservation individuelle, force nous est de laisser cette question pour l'instant où nous nous occuperons de la morale.

En ce moment et pour terminer l'esquisse de notre troisième principe, nous pouvons nous borner à noter le résultat auquel nous sommes parvenus. La sensibilité se traduit par une double forme : le plaisir et la douleur ; tout organisme tend instinctivement à réaliser l'un, à éviter l'autre ; les deux grandes fonctions qui assurent la conservation individuelle et la conservation de l'espèce obéissent constamment à cette double injonction.

Ils deviennent par conséquent de puissants stimulants sociologiques. Mais le cerveau est encore tributaire d'autres appareils ; le milieu lui envoie également ses influences, qui toutes se traduisent par les mêmes modifications de la sensibilité. Toutes ces impressions laissent des résidus, des vibrations ultimes. Ces mouvements persistants sont les causes modificatrices des mutations nouvelles ; les résidus organisés entrent en lutte avec les sensations émergeant sans cesse de toutes les parties de l'organisme ; ce conflit toujours renouvelé se traduit continuellement par plaisir ou douleur ; il se peut que l'acte qui résulte de cette tendance à rechercher le premier et à éviter la seconde, paraisse contraire à la conservation individuelle et à la conservation de l'espèce ; les vérités biologiques n'en subsistent pas moins ; dans ces cas seulement on peut hardiment assurer qu'on est en face d'une exception ; on est également en droit de déclarer que cette exception sera loin d'avoir un retentissement dans l'espèce et de s'ériger en caractère stable transmissible par

hérédité puisqu'elle violentera les deux conditions *sine quâ non* d'une action ultérieure, la survivance de l'individu et le maintien de l'espèce. Il se peut d'un autre côté que l'acte posé, tout en ruinant l'existence individuelle, soit posé au profit de l'espèce. Cet acte acquiert alors un caractère sociologique plus élevé; il ne doit plus être considéré comme un phénomène funeste à la race, mais au contraire largement étudié dans ses résultats. Il faut alors examiner si l'anéantissement de l'individu avant son entier développement, tout en sauvegardant la race, ne détruit pas, pour ainsi dire dans l'œuf, le germe de tous les perfectionnements.

Quoi qu'il en soit, ces faits sont passibles d'explications biologiques; leur mécanisme est soumis aux lois que nous avons définies et l'altruisme rentre dans le cadre des manifestations égoïstes individuelles. D'ailleurs, l'échelle zoologique tout entière ne manque pas d'exemples de faits altruistes: combien d'animaux auxquels on ne songera jamais à attribuer l'ombre d'une moralité ne se sacrifient pas, à un moment donné, pour sauver la vie à des jeunes encore dans l'œuf, et cela sans y avoir été poussés par l'exemple maternel puisque leur mère est morte à la tâche comme eux et bien avant leur naissance!

« Si les insectes avaient des professeurs de philosophie à leurs gages, dit Letourneau, nous subirions sûrement bien des élucubrations sur l'abnégation de la femelle du *Liparis chrysoorrhæa*, enveloppant soigneusement ses œufs dans un tissu imperméable, que l'animal fabrique en arrachant pendant un ou deux jours les poils de son corps. L'opération est cruelle et le bombyx en meurt, mais sûrement sans avoir la moindre notion du but auquel il semble se dévouer, puisqu'il n'a point connu sa mère et ne verra jamais ses petits. Il obéit machinalement à une habitude, qu'un lent travail de sélection a imposée à son espèce. »

Nous sommes presque parvenu au bout de la tâche que nous nous étions imposée par l'étude du troisième de nos facteurs. Nous avons vu quelle est son importance sociologique. Elle est double, puisqu'il avive, affine les deux autres et qu'il devient lui-même une source d'excitations, grâce à ses appareils de renforcement. Nous croyons avoir également montré combien il est tributaire de l'évolution biologique. Il nous suffirait, pour terminer, de dire en quelques mots comment il donne naissance à une foule de faits sociaux dont les mobiles semblent moins directement dérivés de nos deux facteurs primordiaux. Les manifestations artistiques et intellectuelles, qui se rattachent encore par tant de points aux facteurs

nutritifs et génésiques, semblent cependant tributaires avant tout des fonctions affectives et intellectuelles. C'est que les organes sensoriels, d'une part, et l'organe intelligent, d'autre part, créent à leur tour des nécessités fonctionnelles qui réclament satisfaction ; les sens, en effet, sans avoir cette volonté impérieuse, apanage des appareils nutritifs et génésiques, n'en ont pas moins leur influence sociologique ; l'intelligence, qui crée le besoin de savoir, d'adapter notre intellect aux faits perçus, réclame également sa part d'activité ; elle est à son tour cause de phénomènes sociaux ; le besoin scientifique tend à prendre une place de plus en plus grande dans nos sociétés modernes ; il en arrive même à supplanter les sentiments artistiques chez bon nombre d'individus. Et ces activités intellectuelles et artistiques relèvent encore de la double modalité sensible déjà exprimée : plaisir et douleur. D'un autre côté, il ne faut pas perdre de vue que pour s'exercer ils ne peuvent disposer du système nerveux que quand celui-ci n'est pas employé à réaliser un des grands besoins qui sont les mobiles par excellence des actes sociologiques.

Et tous ces phénomènes s'effectuent en vue de l'adaptation. C'est l'adaptation qui a réalisé la substance vivante et donné naissance à l'animal ; c'est l'adaptation qui crée et modifie les organes ; c'est l'adaptation qui pousse les fonctions nouvelles nées de ces différenciations organiques à s'exercer complètement ; c'est l'adaptation qui stimule l'intelligence à rechercher les lois naturelles ; c'est l'adaptation qui pousse à la réalisation de tous les progrès ; c'est au nom de l'adaptation de plus en plus complète que, voulant harmoniser nos vues psychologiques et sociologiques avec les lois naturelles, nous avons nié la volonté comme force immatérielle et avons recherché à rapporter aux principes de biologie les phénomènes de la sociologie.

Afin de suivre le plan d'étude adopté pour nos deux premiers principes, il nous resterait à examiner si notre troisième facteur a imprimé à certaines sociétés un caractère spécial.

Les faits dont nous aurions à nous occuper ici rentrent dans le domaine de l'histoire ; il suffira de poser le problème pour que la solution s'offre immédiatement à l'esprit.

Pour éclaircir ce dernier point, la division psychologique établie tantôt entre les sentiments et l'intelligence nous sera d'un certain secours. Il est évident, en effet, que, quoique cette distinction ne soit pas rigoureuse, elle a dû forcément se réaliser dans le temps.

L'intelligence, c'est la sensibilité consciente, s'exerçant sur des

faits, des connaissances positives ; or, ces faits, ces connaissances positives ne se sont constitués sous formes de résidus psychiques que peu à peu et bien lentement.

Ces acquisitions ont été réalisées progressivement grâce à la sensibilité : avant de coordonner leurs perceptions, les hommes n'ont d'abord ressenti que de vagues impressions. Les organes des sens ont donc, bien avant que l'intelligence entre en pleine activité, provoqué des manifestations sociologiques. Certes, l'intelligence n'a abandonné ses droits presque à aucune des époques dans l'histoire. Mais les hommes de science et les philosophes constituèrent de tout temps de rares exceptions ; en tout cas la note dominante des vieilles civilisations fut loin d'être le caractère scientifique. Mais les sentiments, au contraire, sources de toutes les manifestations artistiques, imprimèrent à plusieurs d'entre elles un cachet spécial ; il suffit de se reporter à certaines époques des civilisations indoue, égyptienne et grecque, pour comprendre que, sous l'éclosion de cette sensibilité qui s'affinait, les préoccupations artistiques prirent une large part de la vie des peuples. Les faits abondent et sont par trop à la portée de tous pour qu'il soit nécessaire de les rappeler. Il en est de même du second point à éclaircir, de l'énerverment probable de certaines races par l'abus des jouissances affectives et artistiques. La décrépitude, qui tour à tour a envahi les plus robustes d'entre les vieilles sociétés, a eu souvent pour point de départ la mollesse, conséquence obligée d'une vie par trop sensorielle. Si elles sont tombées sous les coups des barbares, c'est pour avoir laissé s'efféminer au milieu des jouissances d'une sensibilité poussée à l'excès la robustesse de leurs premières années.

Quant au stade purement intellectuel, à ce stade où les sens se constituent les humbles serviteurs de l'intelligence et ne servent plus que de véhicules aux notions scientifiques, il est loin d'être atteint. Quelques-unes des civilisations dont nous venons de parler l'ont entrevu par l'intellect d'un nombre bien restreint de leurs génies ; aucune ne l'a réalisée. Il fallait, avant que les notions positives ne passassent dans l'esprit des masses, une lente élaboration préalable par des intelligences d'élite. Cette élaboration s'effectue de nos jours. Mais qui pourrait dire quand ces vérités qui s'échappent de toutes parts des sciences contemporaines parviendront à se faire entendre à la foule ?

Nous croyons avoir répondu à propos de notre troisième facteur sociologique aux questions que nous nous étions successivement

posées lors de l'étude des deux autres. Et nous pensons avoir englobé dans cette triple formule toutes les manifestations de l'activité sociale. Certes, malgré les développements auxquels nous nous sommes livré, quelques-unes d'entre elles semblent encore échapper à nos lois. Bien des faits sociaux se présentent à nous sous un aspect tel qu'à première vue leur explication à l'aide des données biologiques paraît impossible; les uns ont un tel caractère d'abnégation et d'altruisme qu'ils déroutent nos conjectures; les autres revêtent une livrée tellement poétique qu'il semble comme une profanation d'y toucher par l'intermédiaire de facteurs aussi peu métaphysiques que ceux de la nutrition et de la reproduction. Mais il est nécessaire de ne point se laisser intimider par ces airs d'indépendance ou de platonisme idéal. Grattez le vernis et vous retrouverez l'élément matériel sous l'éclat et le brillant de la surface. C'est qu'à part des exceptions sans portée et sans influence ni dans l'espèce ni dans l'individu, l'animal rapporte tout à sa conservation personnelle, à l'assouvissement de ses besoins, à l'éloignement de la douleur et à la recherche du plaisir. Les sociétés ne sont que les modes selon lesquels les animaux groupés par les nécessités physiologiques réalisent entre eux la formule biologique que nous avons tant de fois développée.

Pour compléter ce travail nous devons encore appliquer nos principes à l'évolution de l'individu au sein de la société moderne ainsi qu'à cette société elle-même.

IX. — LA SOCIÉTÉ MODERNE.

Il est indispensable, avant d'aborder l'application de nos principes biologiques à la société moderne, de résumer rapidement le développement de l'individu lui-même. Nous verrons que nos formules se vérifient, même en dehors de l'évolution sociologique; nous reconnaitrons que la hiérarchie des besoins, leur subordination et l'appui qu'ils se prêtent mutuellement ne sont pas simplement des vues de l'esprit.

Le développement individuel est caractérisé par la série des modifications que subit l'intellect humain dans une organisation considérée comme type; ce développement sera envisagé dans des conditions pour ainsi dire schématiques; les idées que nous allons exposer ne retracent pas l'évolution intellectuelle d'un indi-

vidu déterminé, mais la filière que toute intelligence bien armée peut parcourir au sein de la société moderne; nous ne cherchons pas à réaliser un type défini, mais à maintenir l'harmonie des parties de manière à laisser chacune des grandes facultés s'accuser dans la lumière et avec le relief convenable.

Il est encore une réserve que nous devons avant tout formuler; dans le courant des quelques pages qui vont suivre nous aurons souvent à utiliser les mots : sentiments, affections, raison, intelligence, volonté, etc. Évidemment en nous servant de ces termes nous n'entendons nullement infirmer le caractère rigoureux de nos vues sur le fonctionnement cérébral et le mécanisme unique selon lequel s'effectuent, d'après nous, ces différents modes de l'activité encéphalique. Ces termes seront employés avec leur valeur courante parce qu'ils représentent à nos yeux des étiquettes destinées à exprimer le caractère subjectif d'un groupe de manifestations psychiques; ils facilitent le discours, mais nous leur déniions toute acception absolue, objective.

Récemment encore l'évolution psychique de l'enfant n'était examinée qu'au seul point de vue pédagogique; on négligeait tout ce qui avait trait à la première enfance; les essais manquaient de base scientifique; depuis, une série d'importants travaux, dus pour la plupart à des médecins ou à des naturalistes, sont venus combler la lacune et donner à la psychologie de l'enfance un caractère positif et presque expérimental.

Le nouveau-né possède les sensations générales les plus élémentaires : celle de l'agréable et du désagréable, celle de la faim et de la satisfaction de la faim, celle de la fatigue; mais il ne donne encore aucun signe d'émotions psychiques plus complexes.

La sensation de l'agréable, dit Preyer, a pour première expression mimique le fait d'ouvrir largement les yeux et une sécrétion modérée de larmes : on le voit nettement pendant que l'enfant tette. Plus tard s'ajoutent des mouvements des extrémités supérieures (tandis que les inférieures demeurent en repos) et des contractions des muscles de la face, disposant celle-ci au sourire; mais ce sourire n'est qu'un mouvement musculaire : il n'est associé à aucun entendement, à aucune pensée. C'est un acte réflexe. A partir du quatrième mois, l'enfant qui éprouve une sensation agréable émet de légers sons.

La sensation du désagréable se traduit au contraire par l'occlusion des paupières et, si elle est forte, par des cris; à partir du troisième mois, le cri est accompagné de larmes qui, auparavant, man-

quent totalement. Vers le quatrième mois, le signe mimique le plus délicat, trahissant une sensation désagréable, consiste dans l'abaissement des angles de la bouche; cette manifestation précède toutes les autres et est quelquefois la seule visible, dans le sommeil par exemple.

La faim et la soif, dit le même auteur, mieux que tout autre signe, sont indiquées par le fait de la mise en train immédiate des mouvements de succion, dès qu'un objet quelconque est introduit dans la bouche; si elles sont intenses, elles produisent une agitation générale et des cris. L'excitabilité réflexe de la peau des joues et des lèvres est alors augmentée.

La sensation de fatigue constitue, au point de vue pratique, une face des plus importantes de l'hygiène de l'enfance. Quel que soit l'appareil nerveux frappé de fatigue, celle-ci se manifeste chez le nouveau-né par la somnolence et si elle atteint un certain maximum, par des cris qui sont suivis de sommeil. Un des traits caractéristiques de l'enfance est l'épuisement facile des appareils sensitifs, et cela se rapporte non seulement aux appareils périphériques, mais aussi aux appareils centraux : ce n'est pas l'œil seulement ou l'oreille de l'enfant qui se fatiguent, ce sont les centres cérébraux qui s'épuisent rapidement.

L'épuisabilité est d'autant plus prononcée et plus évidente que l'âge de l'enfant est plus tendre. La fatigue et l'épuisement des centres nerveux ont pour conséquence une sensation désagréable très prononcée. Le sommeil survient par suite de fatigue et peut servir de critérium pour apprécier la fatigabilité de l'enfant. Des veilles tant soit peu prolongées engourdissent les appareils cérébraux et suffisent à elles seules, sans autre cause, à faire pleurer l'enfant et à le plonger ensuite dans le sommeil.

Cette fatigue rapide explique également l'inconstance de l'enfant dans ses observations; il fait des transitions continues d'une chose à l'autre, parce que la sensation éprouvée le fatigue rapidement et que son attention se porte d'une manière réflexe sur tous les objets.

Nous retrouvons donc dans cette première période de la vie de l'être humain une seule série de manifestations psychiques; ce sont celles qui accompagnent les premiers de nos besoins, les besoins nutritifs; la faim et la soif, voilà le double pivot de l'activité émotionnelle de la première enfance; ces deux nécessités se traduisent par les deux modalités inhérentes à toute expression de la sensibilité consciente : le plaisir et la douleur, ou plutôt l'agréable et le désagréable; plaisir et douleur comportant déjà une intensité psychique que n'éprouve aucunement l'enfant.

Comme résultat de cette infériorité du système nerveux des premiers mois, l'enfant est sujet à une fatigue rapide, à un épuisement assez prompt de son excitabilité. Cette excitabilité, elle est accaparée tout entière par le soin de sa conservation personnelle; la vie intra-utérine l'avait habitué à une quiétude absolue; là, pas de travail respiratoire, pas de travail digestif : le *far niente* presque complet. La naissance est venue mettre en jeu des fonctions jusque-là inutiles; des muscles sont entrés en mouvement, des organes stimulés ont élaboré la nourriture et fait monter vers les centres des bouffées d'excitations viscérales. Le cerveau, assailli à la fois par les influences du dehors et par les impressions du dedans, suffit à peine à toute cette activité nouvelle, inconnue au fœtus; de là le sommeil presque continu de l'enfant dans la première période de l'enfance.

N'y a-t-il pas une frappante analogie entre l'enfant des premiers mois, tout occupé du soin de pourvoir à son activité nutritive, insensible au reste du monde, ne s'éveillant à la vie que sous l'impulsion du ventre inassouvi, et cette première phase de l'existence de l'homme social où la recherche de la nourriture résume toutes les tendances, toutes les aspirations de son énergie physique et intellectuelle?

Quant à l'époque des manifestations psychiques plus compliquées, plus différenciées, dit le docteur Likorski, c'est-à-dire à l'époque de l'apparition des différentes sortes d'affections et de sensations d'un ordre plus élevé, nous possédons là-dessus très peu d'observations exactes.

Il est avéré cependant que les sensations et les affections se manifestent chez les enfants, en général, antérieurement aux autres séries de fonctions psychiques (la volonté, le raisonnement, par exemple), et qu'à une certaine époque elles constituent le côté le plus saillant de leur existence psychique.

A dater des troisième et quatrième mois de sa vie, au moment de l'apparition des premiers germes de la conscience et de la volonté, l'enfant entre dans une phase nouvelle du développement des sentiments. A cette période de son existence, outre les sensations physiques élémentaires, qui continuent d'influer sur son humeur, il devient apte à éprouver des états psychiques plus compliqués, d'un ordre plus relevé, et qui se trouvent en connexion avec ses premières perceptions, avec ses idées élémentaires.

Le sentiment, continue le docteur Likorski, a une signification immense dans tout le processus si compliqué du développement

névro-psychique; antérieur au raisonnement et à la raison, il sert de conducteur et d'excitateur au développement cérébral; il peut bien contribuer au progrès intellectuel, comme, par contre, il est capable de l'entraver. C'est pendant la première année que prennent naissance certaines manifestations affectives les plus communes à l'enfance, comme, par exemple, la peur, la colère, etc. Quant à la seconde et à la troisième année de la vie, elles constituent précisément, selon l'assertion de tous les observateurs, la période où les affections deviennent plus violentes. Notre but n'étant nullement d'étudier les différentes manifestations psychiques de l'enfant, désirant seulement en montrer la filière et l'enchaînement, nous n'insisterons pas davantage sur cette première éclosion dans le cerveau de l'enfant des sensations et des sentiments; nous ne pouvons cependant passer sous silence le rôle important de cette première phase de l'évolution psychique dans la constitution de l'individualité intellectuelle ultérieure de l'individu. Il serait même à souhaiter que ce rôle, déjà suffisamment dessiné par les recherches de Darwin, Taine, Preyer, Likorski, Uffelmann, Vierordt, soit utilisé dans les éléments pratiques qu'il contient; il y a là tout un remaniement de l'éducation à effectuer, remaniement qui s'impose comme l'un des problèmes pédagogiques et sociologiques les plus importants.

Nous abordons l'étude des manifestations les plus élevées de l'activité intellectuelle : la conscience, l'attention et la volonté. Elles présentent des états, dit le docteur Likorski, qui surgissent et se développent simultanément. On ne peut pas, au point de vue théorique, définir le moment de l'apparition de ces états, parce qu'ils naissent pour ainsi dire d'une manière insaisissable. Mais en vue de la nécessité pratique, on peut tomber d'accord avec les auteurs qui fixent approximativement le temps d'apparition des premières étincelles de la volonté et de la conscience. M. Preyer ne les a pas observées avant le quatrième mois de la vie. Dès cette époque, la volonté commence à se faire jour par la production de certains mouvements d'un type défini, par la suppression des mouvements ou par l'attention; car le nouveau-né ne possède que des contractions musculaires réflexes, sans but et sans caractère volitionnel; ces contractions, pour la plupart non coordonnées, que Bain a nommées mouvements automatiques, M. Preyer propose de les appeler mouvements impulsifs. Ce sont ceux qui, probablement, apparaissent à la suite de l'excitation immédiate des centres moteurs par certain effet de la nutrition ou de la

croissance, comme le pense M. Preyer. A ces mouvements les plus évidents des nouveau-nés se joignent un certain nombre d'actes instinctifs et réflexes. Les actes réflexes sont relativement faibles, comme le démontre M. Soltmann, par le fait que l'excitabilité des nerfs moteurs reste, dans les premiers temps de la vie, à un degré inférieur et ne se développe que peu à peu et dans l'espace de plusieurs semaines. L'absence complète de la suppression des réflexes constitue une seconde particularité caractéristique de la sphère motrice du nouveau-né. Celui-ci ressemble sous ce rapport à un animal décapité, comparaison qui a été faite par plusieurs auteurs. Parallèlement au développement de l'enfant, continue Likorski, il se produit dans sa sphère motrice des transformations successives. Elles consistent tout d'abord dans les premiers indices de la suppression des réflexes émanant du cerveau. La structure de ce mécanisme inhibitoire est totalement inconnue, mais son action visible, facilement démontrée, consiste dans la suppression ou dans la réduction du mouvement réflexe par quelque excitation périphérique, portée sur un des organes des sens. C'est ainsi, par exemple, que le cri de l'enfant, ce réflexe résultant de la douleur, peut être supprimé jusqu'à un certain point par des sons, des sifflements, de petites tapes, etc. Aussi les sensations ou, ce qui revient au même, les processus de l'excitation sont les premières sources de la suppression des mouvements réflexes.

Et ici se place une curieuse remarque qui prouve combien on est en droit d'affirmer que la volonté ne peut avoir qu'une signification purement subjective. Nous venons de constater, en effet, que la sensibilité périphérique était le point de départ d'excitation qui allait inhiber dans le territoire de l'écorce l'impression consciente sur le point de se transformer en décharge motrice. Le physiologue, au courant du mécanisme de l'acte réflexe, entrevoit parfaitement, si pas les conditions de cette action inhibitoire, au moins sa possibilité scientifique; mais tout autre sera forcément la conception d'un esprit moins familiarisé avec les lois générales de la physiologie. Pour ce dernier, le caractère automatique, pour ainsi dire mécanique du phénomène disparaîtra. Il n'y aura plus ni courant nerveux sensible, ni réaction corticale, ni annihilation de cette transformation cérébrale par une excitation venue le long des nerfs de la sensibilité spéciale; l'acte apparaîtra avec un caractère volitionnel parfaitement accusé. L'enfant intelligent de la sensation perçue aura fait preuve de volonté en supprimant, sous l'injonction formulée, le cri, libre manifestation de la douleur éprouvée.

Et il en est ainsi de la plupart des actes dits volontaires. L'inconnue volonté n'arrive à se glisser entre les divers facteurs du problème que grâce à notre ignorance des conditions d'enchaînement de l'activité encéphalique.

Nous venons d'assister à l'éclosion chez l'enfant des différentes modalités de la vie affective et intellectuelle. Nous avons vu que pendant les premiers mois les besoins nutritifs accaparaient toutes les forces vives de l'organisme; le système nerveux, soumis à une activité inaccoutumée, suffit à peine à régulariser les fonctions circulatoires, digestives et respiratoires; ce système nerveux travaille pour ainsi dire au profit des autres; il n'agira pour son compte que plus tard, quand un temps suffisamment long aura transformé ces activités nouvelles en réflexes automatiques. Ce cerveau attentif à tout ce qui lui arrive se bornera d'abord à accumuler les matériaux sur lesquels s'exercera ultérieurement son action; quand il traduira, par hasard, son travail interne par une manifestation extérieure, elle n'aura aucun caractère volitionnel; on percera facilement le léger voile qui masque le mécanisme selon lequel il s'est effectué. Puis les résidus de la sensation s'accumulant, l'activité s'éveillant et rencontrant des modes d'action spéciaux laissés par l'hérédité, l'acte se dépouillera de son caractère automatique et n'apparaîtra plus comme une réponse inélectable à une question déterminée. Les interrupteurs sensitifs et intellectuels auront fonctionné, modifié selon leur mécanisme propre le courant initial, et la décharge nerveuse finale étonnera par son allure indépendante ou tout au moins largement différente de la nature de la cause primordiale. Et selon que cette dernière transformation de l'excitation première donnera lieu à un acte, à une perception, à une réminiscence, on la nommera volonté, intelligence ou raison, mémoire.

• Nous insistons avec quelque opiniâtreté sur ces idées qui semblent toucher de près à la spéculation philosophique, parce qu'elles ont au contraire à nos yeux une portée essentiellement pratique: elles permettent d'aborder le problème psychologique et le problème sociologique avec les seules données qui engendrent les solutions scientifiques, avec les données expérimentales.

L'éclosion des facultés psychiques a donc lieu dès le début de la vie elle-même; mais toutes sont loin de s'exercer avec une égale intensité; ce sont ces différences d'intensité qui vont donner à chacune des périodes de l'évolution de la vie de l'individu son caractère spécial; on a vu que nous serions autorisé à regarder les pre-

mières années comme résumant la phase nutritive; cette phase nutritive bénéficie évidemment d'une modification déjà constatée dans la classification des étapes de l'évolution sociale; elle est pour ainsi dire pénétrée, au moins dès le quatrième mois, par le facteur sensibilité. Mais l'homme, jusqu'à l'époque de la puberté, n'en a pas moins la plupart de ses actes marqués d'un caractère que nous voudrions nommer nutritif. La satisfaction des besoins de premier ordre, le développement physique, voilà l'objectif toujours aisément reconnaissable de la meilleure partie de ses actions; l'enfant est égoïste parce que tout lui en fait un devoir, une nécessité. Il est comme l'homme des premiers âges, sans cesse tourmenté par son appétit toujours en éveil, et toutes les forces vives de son organisation tendent à satisfaire cette injonction du ventre parlant en maître absolu.

Avec la puberté, s'éveille et sort des profondeurs de l'organisme une autre série d'influences aussi troublantes et aussi tyranniques. Le sens génésique se développe et cela à un moment où la sensibilité consciente affinée, hyperesthésiée, prend peu à peu possession de son domaine, de la vie individuelle toute entière. L'égoïsme intransigeant de l'enfant semble moins farouche et paraît se ramollir sous la tiédeur des premières affections. Son intelligence ouverte à la notion de cause commence à rechercher le pourquoi des choses; l'éducation et surtout l'instruction façonnent ses premières aspirations vers la vérité et la science. Mais ces élans de vie intellectuelle sont des échappées plutôt d'une sensibilité naissante que d'une intelligence capable de coordination et de jugement. Toutes les conceptions du jeune homme sont marquées au coin d'une impressionnabilité qui nuit à leur logique et à leur solidité. Il mêle inconsciemment la poésie et la science, et sous la poussée ignorée de l'activité génésique, il confond dans une seule formule tout ce qu'il sait et tout ce qu'il sent. D'ailleurs, il ne doit pas faire grand effort pour approvisionner son cerveau de toutes les rêveries du mysticisme poétique, philosophique et amoureux. On a soin de mettre pour ainsi dire à portée de main ces idées capiteuses qui dégagent les notions les plus fausses sur l'amour, l'idéal, le bien, le beau, etc. Et l'éphèbe, sous le besoin d'assouvissement sensoriel que crée l'activité génésique non satisfaite, se précipite sur ces thèmes où il brode selon sa nature le canevas de ses sentiments ou de ses croyances d'homme fait.

Et heureux celui que l'efflorescence de toutes les facultés pousse ainsi en dehors de l'animalité pure vers les conceptions plus éle-

vées et plus nobles. Car le plus grand nombre, loin de dépenser ainsi inconsciemment ce besoin d'activité que la maturité sensorielle développe, recherche dans la satisfaction pure et simple des sens excités l'apaisement nerveux, l'accalmie fonctionnelle. On doit reconnaître que la majorité des jeunes hommes, au lieu de profiter de ce besoin de voir, de sentir, d'aimer, qui caractérise la puberté, tombent forcément, et souvent sous la pression du milieu, dans une vie purement animale ; ils réalisent la seconde étape de l'évolution sociologique. Pour eux, l'existence se résume bientôt en une double satisfaction ; c'est à propos d'eux qu'a été dite cette expression d'une saveur naturaliste, mais vraie toutefois : la réconciliation de la paillasse. De temps en temps, sous les coups de la misère, sous le choc des bouleversements sociaux, une idée un peu moins vulgaire apporte à leur cerveau obscurci comme une lueur de raison ou d'intelligence. Mais cette lueur ne rencontrant rien à éclairer, ni instruction, ni données scientifiques, s'éteint d'elle-même.

Évidemment, les malheureux dont nous venons d'esquisser l'état intellectuel sont voués à ne dépasser jamais la phase caractérisée par la réalisation exclusive des besoins de second ordre ; nous verrons tantôt, quand nous aborderons l'étude de la société moderne par son côté collectif, quelle part importante ils constituent au milieu de nous. Nous ne pouvons en ce moment nous attarder avec eux : il est convenu que nous étudions l'évolution de l'individu capable de développer toutes ses aptitudes psychiques.

Nous venons d'assister à l'éclosion du sens génésique ; nous avons relaté le caractère inconscient de cette poussée nouvelle qui apporte un puissant stimulant à toutes les facultés ; nous avons montré l'esprit s'ouvrant sous son effort à toutes les aspirations ; mais ces aspirations revêtent forcément une nuance sentimentale qui nuit considérablement à leur valeur positive. C'est à ce moment que les religions ou les systèmes philosophiques à tendance romanesque s'emparent de l'imagination ; les problèmes se pressent en foule dans le cerveau de l'adolescent ; l'instinct de causalité qui s'éveille suscite des pourquoi infinis. A ces pourquoi l'École et l'Église répondent par des solutions toutes faites. Ces solutions, qui réveillent tout le vieux fonds héréditaire des croyances antiques, servent d'aliment à cette activité intellectuelle naissante. Ordinairement l'esprit se contente des réponses qu'on lui fait au nom d'un dieu ou d'un système. Et le courant de la vie l'entraîne. Dans son cerveau s'agitent, à propos de toutes les questions, tous les doutes

et toutes les incertitudes. Il coordonne tant bien que mal ses actions ; parfois, sous la poussée de la nature, il entrevoit la vérité ; mais cette vérité pour s'implanter doit lutter contre tous les préjugés accumulés par l'hérédité et l'éducation. Et la vérité est vaincue. Le jeune homme devient homme fait. Il va inconsciemment vers la réalisation de toutes ses fonctions ; il n'en est pas moins l'esclave inconscient de son organisation, mais il couvre ses chaînes de fleurs de rhétorique. De temps à autre une secousse sociale plus terrible que les autres rouvre la plaie et en montre le côté hideux ; on n'hésite pas alors à croire à de monstrueuses exceptions, et loin de se résigner à la bassesse de notre organisation, on en exalte, au nom de l'exception confirmant la règle, le côté supérieur et presque divin.

Parfois cependant le développement psychique est un peu différent ; l'individu imbu de tous les préjugés philosophiques communs sur le beau, le vrai, le bien, finit, sous le travail scientifique prolongé, à se débarrasser de toute cette phraséologie du Temple et de l'École. Il déracine de lui-même et non sans douleur les préjugés de sa conscience égarée ; il revient à force d'étude vers les grandes lois physiologiques qui gouvernent tout l'organisme ; il remet pour ainsi dire au point la machine animale. Mais à partir du moment où cette mise au point s'accomplit, que de déceptions ! La vie lui apparaît sous un double aspect : d'un côté la science lui enseigne des vérités d'application générale ; de l'autre, la vie pratique, avec ses coutumes, tout son attirail religieux, social et philosophique, ne cesse de lui reparler une langue dont les termes n'ont plus pour lui qu'une signification conventionnelle.

Sans vouloir trop particulariser, la société moderne pousse donc dans trois directions assez différentes l'individu qui lui est confié. Elle laisse souvent le cerveau en friche et concentre l'activité presque tout entière de l'homme dans la satisfaction quasi-exclusive des deux grands besoins primordiaux. Le jeune homme peut d'un autre côté vivre d'une vie plutôt affective qu'intellectuelle, se contenter des formules banales et dépenser à loisir ce vieux fonds de préjugés religieux et philosophiques que l'éducation a soin d'entasser en lui. Le système nerveux, dans ces conditions, est loin de réaliser l'expression la plus élevée de son développement ; il fonctionne plutôt sous l'influence de facteurs étrangers que sous l'impression d'un besoin inhérent à sa propre organisation ; la période la plus brillante de cette activité est la jeunesse, car elle a pour elle un des plus puissants stimulants de la sensibilité,

le sens génésique. C'est l'âge de la poésie. L'intellect reflète les émotions, mais il n'élabore point les données acquises par l'étude, il n'atteint pas le niveau scientifique.

La société arrive enfin à réaliser un troisième type intellectuel ; chez ce dernier il n'y a certes pas indépendance absolue vis-à-vis des besoins organiques ; comme pour les autres, nos deux premiers facteurs jouent à des époques différentes un rôle essentiel ; mais ici l'évolution s'accomplit tout entière ; de la phase des impressions affectives on s'achemine par degré vers la période intellectuelle proprement dite.

L'intelligence, un peu affranchie des mille secousses du milieu, se replie pour ainsi dire sur elle-même, accumule les connaissances, les coordonne, les résout en formules et en lois ; les besoins cérébraux deviennent prépondérants, ils arrivent à reléguer à l'arrière-plan tous les autres et la vie acquiert par ce fait même un caractère réellement spécial.

Certes, ces subdivisions de l'évolution accomplie par l'individu au sein des sociétés modernes ne sont pas toujours réalisées avec la rigueur que comporte cette classification ; mais à part cette restriction on voudra bien reconnaître qu'il serait facile de mettre une étiquette à chacun des groupes.

Cette besogne se fera d'ailleurs en partie à propos de l'étude des différentes couches sociales que nous allons aborder.

Il faut encore que nous nous défendions ici de vouloir sous une impulsion par trop spéculative faire entrer de force les divers groupes sociaux dans des formules édifiées *a priori*. Évidemment aucune catégorie d'individus ne réalise exclusivement l'une ou l'autre de ces formules. Quelle que soit la bassesse de la condition de l'homme moderne, l'animalité est toujours relevée par une nuance affective ou intellectuelle. Cependant on verra, sans que nous voulions trop insister sur ce point, qu'il est facile de retrouver au milieu de nous les diverses catégories sociales, indices des principales étapes de notre évolution sociologique.

Certains groupes sociaux semblent-ils donc simplement mus par les besoins nutritifs ? Chez eux la recherche de la nourriture domine-t-elle toute l'existence ? Les autres fonctions sont-elles reléguées à l'arrière-plan ? L'homme retrouve-t-il par accident sous le brillant vernis de notre époque l'allure bestiale de l'être humain des premiers temps ?

Qui oserait contredire toute réponse affirmative donnée à chacun de ces points d'interrogation ? En temps ordinaire le misérable qui,

croupissant dans les bas-fonds de nos grandes cités, s'en va chaque matin à la recherche de la curée quotidienne, n'est-il pas, à part le décor, tout semblable au sauvage des dernières sociétés africaines? Étranger aux merveilles qui brillent partout autour de lui, n'obéit-il pas en esclave à son ventre toujours incomplètement repu? La vie de famille n'est en effet qu'un accident pour lui. L'union sexuelle y prend les allures de l'accouplement; les petits ne sont souvent que des instruments entre ses mains; il dresse ses enfants à exploiter la pitié et la charité publiques exactement comme le sauvage dresse l'animal domestique; dans les taudis de Londres la promiscuité est aussi fréquente que sous la hutte du Hottentot. L'égoïsme effréné de l'homme menacé dans sa propre conservation est le seul agent toujours actif des actes de l'individu. Et même en dehors de ces ramassis de misérables végétant dans certains quartiers de nos capitales, ne trouve-t-on pas dans bien des familles ouvrières les éléments de notre premier type? Ce mari qui, non ému des pleurs de la femme, des cris des petits, s'enivre au cabaret dédaignant même cette réconciliation de la paillasse — dont nous avons déjà parlé, — n'est-il pas, sous bien des rapports, comparable au sauvage égoïste? La société le force à devenir un de ses rouages, à ravailler sous peine de mort, de famine; mais ce travail, il l'effectue sous la contrainte du seul besoin de sa conservation, sans qu'une pensée altruiste n'éveille en son âme un sentiment affectueux.

D'ailleurs, ce qui est vrai pour certains individus d'une façon permanente se vérifie à une époque déterminée chez toute une collectivité. L'histoire n'est-elle pas là pour attester combien, à certain moment, l'homme aux prises avec la faim méconnaît tout sentiment autre que celui de sa propre conservation?

Il existe donc, au cœur de chacun, un vieux fonds d'animalité aussi farouche qu'intraquigeante. L'instinct égoïste est encore le seul stimulant de toute une collection d'êtres vivant tout au bas de l'échelle sociale. Cet instinct chez la plupart d'entre nous est loin d'ailleurs de toujours se laisser violenter. S'il ne domine plus la scène, c'est qu'apaisé régulièrement par le jeu tout aussi régulier de notre vie, il autorise en vertu même de son assouvissement l'immixtion d'autres agents. La société, en assurant tant bien que mal la nourriture quotidienne à ses membres, laisse repu et comme endormi le premier de nos facteurs. Mais qu'à un moment donné la société manque à sa tâche et le ventre affamé reprendra ses droits avec une violence effrayante. Les populations se soulèveront, iront, comme frappées de folie, vers l'incendie, le pillage et le

meurtre; l'animal montrera les crocs, et même sous les balles envoyées au nom du droit et de l'autorité, les poitrines se découvriront avec une effrayante sauvagerie.

La pathologie sociale éclaire ici la physiologie. Elle démontre, tout comme la biologie invoquée tantôt, que le plus important des facteurs sociaux est le besoin nutritif. Elle affirme surtout que la vérité biologique a une portée sociologique réellement rigoureuse. Elle donne la vraie définition de la société; elle la formule comme un mode de groupement destiné à réaliser la conservation de l'individu d'une manière continue pour assurer ainsi l'existence de l'espèce elle-même. Il est, croyons-nous — en présence de récents événements, — inutile de s'étendre longuement sur ces dernières considérations. Qu'on nous permette cependant un sentiment de louable orgueil pour ces spéculations scientifiques qu'on méprise parfois au nom d'un esprit pratique destiné à masquer, le plus souvent, un vide intellectuel. N'est-elle pas digne de considération cette spéculation scientifique dont nous voyons les formules et les lois se réaliser avec une si brutale énergie, malgré les exaspérantes déclarations sur la nature quasi-divine de l'âme humaine? Ceux qui veulent aborder le problème social sont-ils donc autorisés à dédaigner ces vues rigoureuses pour édifier leur société à l'aide d'un individu idéal, pourvu de facultés illusoire, coulé dans un moule absolument fantaisiste? Quand donc notre orgueil se résignera-t-il à nous voir tels que nous sommes? Mais ces pages n'ont pas la prétention de s'élever à la hauteur d'un réquisitoire.

Le second de nos principes exerce-t-il au sein de la société moderne une influence comparable à celle du premier? Pour répondre à cette question, il est nécessaire de rappeler certains caractères distinctifs déjà énumérés à propos du besoin génésique dans une autre partie de notre travail. Nous avons constaté qu'outre une intensité moins grande, il différerait du premier de nos facteurs par une activité limitée et une périodicité moins accusée. Ces particularités expliquent jusqu'à un certain point son importance moindre au point de vue collectif et son action plutôt individuelle. Il n'exercera donc pas d'influence sur les foules et ne déterminera jamais ces poussées sociales que nous avons retracées rapidement à propos du premier de nos facteurs. D'un autre côté, il sera subordonné à la satisfaction nutritive, d'où il dépend du reste physiologiquement. Enfin, son action, pour revêtir un cachet spécial, devra rencontrer une sensibilité déjà supérieure, une recherche de raffinement, apanage des individus relativement per-

fectionnés. Mais, malgré ces restrictions, quel rôle ne joue-t-il pas au sein de notre société dans la genèse des phénomènes sociaux ! Que l'histoire serait souvent curieuse si elle était rapportée à ce point de vue particulier !

Nous avons dit déjà, à propos du développement individuel, quelle étrange poussée le sentiment génésique provoquait au sein de la sensibilité de l'adolescent. Exerce-t-il sur certaine catégorie sociale une influence telle qu'il absorbe l'existence tout entière ? Trouvons-nous dans la société des collectivités dont la vie se résume dans l'accomplissement des deux premiers besoins ? Certaines existences se bornent-elles à réaliser, avec tous les caractères qu'y apporte un système nerveux plus parfait, la double fonction de nutrition et de reproduction ? Ce dernier besoin inassouvi est-il la cause de désordres sociaux, ainsi que cela a été constaté à propos du premier de nos facteurs sociologiques ? Telles sont les questions que nous allons résoudre rapidement.

Certes, il est impossible, au milieu de l'efflorescence scientifique de notre siècle, de rester complètement étranger à l'activité intellectuelle qui se manifeste partout. Les groupes sociaux dont nous recherchons l'existence ne pourront donc réaliser complètement notre formule. Ces groupes, doués d'ailleurs de sentiments affectifs bien plus développés que les misérables dont nous parlions tantôt, occuperont déjà dans l'ordre sociologique un degré plus élevé ; mais si leur vie est traversée de temps à autre comme par un rayon intellectuel, combien cependant leur existence ne se passe-t-elle pas dans une alternative sans cesse renouvelée de travail corporel et d'apaisement génésique ! L'ouvrier, par exemple, dont l'animalité inférieure trouvée tantôt s'est fondue sous le feu de l'amour ; l'ouvrier, dont la possession de la femme a comblé toutes les aspirations ; l'ouvrier, dont les seuls plaisirs sont concentrés autour du foyer domestique ; l'ouvrier, à qui des ressources réduites et une instruction rudimentaire interdisent les jouissances artistiques et intellectuelles ; l'habitant des campagnes lui-même, dont on a dit souvent que l'unique distraction était de faire des enfants, ne réalisent-ils pas cette formule de second ordre ? Et même dans des conditions déjà plus relevées, où les émotions artistiques sensorielles exercent leur action, quel rôle puissant ne joue pas encore la femme ! Dans les arts par exemple, son culte troublant n'est-il pas l'attrait par excellence ? Que de fois, sous prétexte d'émotions supérieures, la musique, la peinture ne concourent-elles point à affirmer sa toute-puissance ?

Et la pathologie sociale à son tour n'est-elle pas là pour nous rappeler sans cesse la tyrannie de ce qu'on nomme le démon féminin? La criminalité a ses dossiers bourrés d'actes monstrueux commis au nom de la femme. Inutile d'insister : les colonnes de nos journaux retentissent chaque jour des lugubres échos de drames accomplis dans l'exaltation amoureuse.

Et non seulement la satisfaction génésique limite les aspirations d'une quantité d'existences individuelles, mais elle pénètre ces existences d'une manière presque tyrannique. Combien de jeunes gens rompent l'équilibre d'une vie qui aurait pu évoluer vers la science par des aspirations génésiques toujours inassouvies? Que de fois un mariage à l'heure propice préviendrait l'éparpillement d'une puissante sensibilité intellectuelle et concentrerait vers la réalisation du troisième besoin une activité mise à l'abri de la pression tyrannique des deux premiers! Ces vues, d'ailleurs, sont souvent exprimées inconsciemment et dictent parfois, sans qu'on y prenne garde, des résolutions d'un caractère pratique absolument louable. La vie de tous les jours nous offre des exemples de cette concession faite à notre organisation. Et cette concession, même en dehors du groupe des physiologistes, n'est pas éloignée de revêtir son cachet aussi pratique que positif. La littérature d'ailleurs, tout comme la science, examinant de près les choses, n'hésite pas à proclamer ces vérités. Un écrivain éminent, un véritable maître, dont la robustesse d'observation atteint parfois la précision scientifique, ne parle-t-il pas magistralement dans un de ses derniers ouvrages « de l'acte sexuel, l'origine et l'achèvement continu du monde, tiré de la honte où on le cache, remis dans sa gloire, sous le soleil ? »

D'ailleurs l'acte sexuel n'a nullement besoin, auprès des gens de science, d'être tiré de la honte. Il revêt aux yeux des savants un caractère sacré, puisqu'il assure la conservation de l'espèce. Auprès des psychologues et des sociologues, il finira par acquérir l'importance qu'on lui refuse quand un jour on aura dépouillé l'homme de ses vertus innées pour le voir enfin tel qu'il est.

Et maintenant que nous avons montré ou laissé entrevoir les groupes sociaux dont la vie ne va guère au delà de la double satisfaction nutritive et génésique, que nous avons esquissé la part importante de notre second besoin dans la genèse des actes sociaux individuels et constaté sa présence dans bon nombre de manifestations artistiques, il est nécessaire d'aborder l'influence dans la société moderne du dernier de nos facteurs.

Ce rôle, nous aurons à l'envisager sous un double rapport. Il

nous faudra d'abord revenir sur des considérations précédemment exprimées; ces considérations ont, du reste, été développées à plusieurs reprises. Nous avons expliqué, en effet, comment la sensibilité, propriété de l'encéphale, contribue à aviver les deux autres fonctions nutritive et génésique. Nous avons dit ce qu'elle apporte à l'une et à l'autre. Au point de vue de la société moderne elle est, d'une part, la cause de perfectionnements économiques et industriels, d'autre part elle revêt l'acte génésique de ce que nous nommerons la livrée poétique de l'amour.

Car, sans les raffinements imposés par la sensibilité la cuisine moderne ne surpasserait guère le brasier rudimentaire du sauvage. Sans les délicatesses infinies qu'enfante l'amour au sein de notre civilisation, on en serait encore à l'accouplement dans les fourrés. Et toute l'organisation sociale que ces raffinements engendrent, c'est à la sensibilité nerveuse hyperesthésiée qu'il faut la rapporter. Elle est donc la cause efficiente de tous les arts, mais elle constitue aussi la condition de toute cette magnifique science moderne. Et nous retrouvons ici la double décomposition faite déjà au sein de l'activité sensible, en même temps que l'expression des deux formes différentes sous lesquelles elle se traduit : les arts et la science.

Les sciences et les arts sont donc le résultat de l'activité nerveuse et le produit, sous l'action du milieu, de l'évolution de notre troisième facteur; ces deux manifestations répondent, comme nous venons de le dire, aux deux grandes catégories dans lesquelles on a subdivisé les manifestations de la conscience : le sentiment et l'intelligence. Non pas qu'il entre dans notre esprit de faire du sentiment l'apanage exclusif des artistes et de n'accorder l'intelligence qu'aux savants. Nullement. Il y a de tout dans tout, a-t-on fait justement remarquer. Mais il n'en est pas moins vrai que la vie artistique réclame avant tout l'impressionnabilité, l'émotion, tandis que les méditations scientifiques impliquent, au contraire, du calme, de la pondération.

Il est encore une autre distinction à établir : les arts, comme déjà nous l'avons dit, sont, bien autrement que la science, tributaires des deux facteurs nutritif et génésique; les arts industriels, par exemple, résultent presque directement de tendances purement sensorielles; quant aux beaux-arts, combien ne concourent-ils pas à chanter ou à peindre l'exaltation amoureuse! La science elle-même est à la merci des deux fonctions principales. Car l'esprit n'acquiert l'indépendance nécessaire pour s'occuper d'abstraction qu'après l'assouvissement de l'instinct; mais son action s'exerce

au profit de la spéculation pure et traduit exclusivement le besoin cérébral. Et, chose étrange, ce système nerveux dont la genèse paraît d'abord ne répondre qu'à une nécessité de coordination et d'harmonie fonctionnelle, finit par acquérir une individualité bien tranchée. Il ne se borne plus à transformer les impressions pour maintenir l'unité organique; il utilise les matériaux et en arrive à travailler, comme on dit, pour son compte. La conscience éveille peu à peu le besoin de savoir; le cerveau perçoit pour ainsi dire une faim intellectuelle. D'où vient cette nécessité de connaître? Résulte-t-elle d'une vue inconsciente de l'instinct de conservation percevant que la résistance de l'homme aux influences dissolvantes du milieu est proportionnelle à la connaissance de ce milieu même? N'est-il que la production d'un phénomène suprême d'adaptation éclairée des splendides lueurs de la sensibilité consciente?

C'est aux psychologues à résoudre ces superbes problèmes. Nous n'avons pas à nous en préoccuper en sociologie. Nous nous bornons à constater le fait en accordant à l'élément psycho-sensible la place qui lui revient. Cette place vient immédiatement après celles réservées à nos deux premiers facteurs. Et il est évident que, malgré toute leur intensité, les activités émotionnelles et psychiques ne pourront jamais acquérir une valeur comparable à celle des autres. Leur rôle sera pour cette raison beaucoup moins considérable; de même que nous avons vu la portée moins générale du facteur génésique lui assigner une action plus restreinte, de même on comprendra que les passions artistiques et intellectuelles exercent une influence presque exclusivement individuelle; leur importance est encore diminuée par ce fait que la minorité seule arrive à l'intelligence passionnée des choses artistiques ou scientifiques. Beaucoup d'hommes, ainsi que nous l'avons dit, bornent leur existence à la double satisfaction génésique et nutritive.

Quoi qu'il en soit, le système nerveux n'en traduit pas moins dans la société moderne son activité sous les modes artistique et scientifique; il suscite à son tour des passions. Il provoque parfois au nom d'un principe ou d'une idée des révolutions comparables à celles qu'occasionne la faim; il met souvent au cœur des sentiments d'une exaltation extrême. Il entretient sous ses excitations tout un monde au front duquel il met le signe distinctif de l'artiste et du savant. Il donne à notre société moderne un cachet spécial; il précipite la vie, la multiplie et en double les étapes en renforçant toutes les sensations. Il occasionne parfois des cas pathologiques où l'instinct de la conservation ou le sens génésique sombrent, méprisés

et dédaignés, sous l'effort d'une ambition artistique ou scientifique aussi jalouse qu'exclusive. L'histoire des arts et la vie des savants fourmillent d'exemples de ce genre; toutefois ils constituent de rares exceptions.

Mais il est une dernière manifestation de l'évolution nerveuse que nous devons aborder; elle est à la fois d'une curieuse et délicate analyse. Nous avons vu que la fonction essentielle et primordiale du système nerveux consistait dans une harmonie fonctionnelle, sous le double contrôle du plaisir et de la douleur; cette harmonie fonctionnelle avait pour but la conservation de l'individu et conséquemment celle de l'espèce. Or, il arrive que cet instinct, principal motif de notre subsistance, se trouve violenté et annihilé par l'action directe de la conscience. L'égoïsme succombe sous l'effort de l'altruisme; le cerveau, appareil de coordination des fonctions destinées à assurer la vie individuelle, distille de ces pensées qui mettent en péril l'individu lui-même. Il fait accomplir des actes où le bonheur d'autrui étouffe la voix du bien-être personnel. Il donne naissance à ce qu'on a nommé les sentiments altruistes.

Que ces manifestations ne soient qu'une tendance égoïste déguisée, la satisfaction donnée à un besoin de dévouement individuel qui trouve dans le sacrifice le suprême bonheur; qu'elles soient, au contraire, non la réalisation d'un cas morbide, mais l'expression d'un progrès accompli au nom de la collectivité; qu'on les regarde comme la fonction du corps social dominant enfin à son profit l'individu lui-même, peu importe. C'est encore aux psychologues à rechercher la nature exacte de ces tendances.

Le sociologue n'entrevoit que le résultat; l'organisme, qu'il a toujours vu s'efforcer d'arriver à la survivance, se sacrifie sous l'empire d'une pensée altruiste, voilà ce qu'il distingue dans le fait sociologique. Et bien qu'il touche ici au problème sacré de la morale, il ne doit point se départir de sa ligne de conduite. La morale telle qu'on l'entend aujourd'hui combat l'égoïsme au nom de sentiments supérieurs; on prétend qu'elle évolue vers l'altruisme. On considère cette évolution, accomplie, dit-on, au profit de la collectivité, comme un progrès. Le sociologue doit poser le problème d'une autre façon. Il a vu l'instinct de conservation dominer toute l'évolution individuelle et sociale; il perçoit cet instinct violenté et annihilé au nom de considérations psychiques; la lutte, à ses yeux, s'établit entre les deux premiers facteurs qui plaident la cause de l'individu et le troisième qui suggère les idées dissolvantes de l'altruisme. Le sociologue se demande simplement

où est la solution qui pourra le mieux assurer la conservation individuelle et spécifique. Il se demande également où le développement psychique s'arrêtera et si, l'instinct aboli au profit de la collectivité, l'organisme trouvera un ressort suffisant pour lutter encore et marcher vers le progrès.

Il ne nous est point permis, dans un travail aussi limité, de mettre en pleine lumière et d'éclaircir sous tous ses aspects le problème de la morale évolutionniste. Nous venons simplement d'en indiquer la portée. Cette esquisse de la plus délicate des questions philosophiques était nécessaire pour donner une idée de l'importance que le système nerveux est appelé à jouer dans les sociétés futures. Ces quelques lignes avaient également pour but d'établir, dans un domaine tout spécial, l'indépendance relative de notre dernier facteur et son opposition éventuelle aux injonctions des deux premiers.

Il nous resterait bien des points à développer à propos de l'évolution psycho-sensible. Pour terminer notre étude, nous devrions appliquer nos principes non seulement d'une manière plus intime à la morale, mais encore aux autres manifestations de l'activité encéphalique, aux idées de droit, de propriété, de justice, ainsi qu'aux choses de l'art, à la musique, à la peinture et à l'architecture. Chacune de ces grandes productions de l'esprit serait rapportée à celui des trois facteurs dont elle dérive le plus directement. Ce travail nous entraînerait trop loin. Il est d'ailleurs facile et on pourra aisément, à l'aide des matériaux épars dans les ouvrages de sociologie et d'anthropologie, résoudre chacun de ces petits problèmes d'évolution sociologique.

Quelques considérations générales pour clore cette étude : elles serviront de résumé et de conclusions.

La seule base scientifique sur laquelle puisse s'édifier la science sociologique doit être la physiologie. Et non une physiologie interprétée pour ainsi dire en partie double, une physiologie faite de rigueur et de rigidité expérimentales d'une part, et succombant d'autre part à propos des facultés psychiques sous le poids accumulé de toutes les anciennes hypothèses ; mais une physiologie enserrant dans ses lois d'airain l'homme tout entier, des pieds à la tête. Cette physiologie date d'hier, d'ailleurs. Il a fallu pour lui donner cours et créance toute l'efflorescence scientifique moderne ; elle est l'une des dernières conséquences de cette idée d'évolution dont la vive lumière a tout éclairé d'un jour aussi brillant que nouveau et inattendu. Cette physiologie nous a permis d'arriver à une formule

biologique rigoureuse de l'animal, quel qu'il soit. Cette formule, étudiée dans son évolution sociologique, nous a révélé son immense influence dans la formation des sociétés. Cette formule, il nous a été facile de la décomposer dans ses principaux facteurs. Et ces facteurs une fois trouvés, nous avons enfin tenu les principes ultimes, derniers, toujours actifs et toujours actuels de tous les faits sociaux. Ces facteurs ont donné la signification réelle de toute société.

La conservation de l'individu et de l'espèce s'est imposée à notre esprit comme la base de toutes les activités sociales; cette conservation individuelle et collective est la cause, agissant sans trêve, de toute l'évolution sociale. Elle se réalise par les satisfactions des trois besoins principaux. La sociologie est la science qui condense les lois selon lesquelles ces facteurs ont amené les évolutions successives des sociétés. La politique est au contraire l'ensemble des procédés à l'aide desquels les individus groupés sous la pression des besoins ont cherché à réaliser par une aide mutuelle les nécessités biologiques; le principe sociologique est la cause, l'acte politique en est la conséquence. Et la conservation individuelle se trouve constituée en facteur tellement important que par moment elle compromet l'existence du groupe. Les modifications que nos deux premiers principes reçoivent du troisième sont parfois telles que leur énergie est momentanément vaincue. Ainsi, la société née d'une nécessité d'union peut, travaillée par les besoins, donner naissance à la lutte pour l'existence entre les individus eux-mêmes, ou pousser à la destruction individuelle sous prétexte de conservation collective. La genèse de toutes les productions de l'activité sociale est ainsi mise en relief et se trouve directement sous l'influence des principes biologiques de la formule animale; elle apparaît à la conscience comme la tendance générale qui pousse l'être sensible à rechercher le plaisir et à éviter la douleur.

Toutes les lois de l'évolution biologique peuvent être appliquées à l'évolution sociologique. L'influence du milieu, les sélections, la lutte pour l'existence, l'hérédité s'exercent au sein des sociétés modernes. Mais ces facteurs ne constituent pas les principes ultimes de la sociologie; eux-mêmes ne sont que l'expression nécessaire des satisfactions imposées à l'organisme par nos trois catégories de fonctions, et ces satisfactions se traduisent par un double état de conscience où dominant sous des formes diverses les deux notes extrêmes, plaisir et douleur, entre lesquelles s'échelonne la gamme de toute la sensibilité.

D'un autre côté la conservation sociale est tributaire de nos

principes au même titre que la conservation individuelle. Le premier des devoirs de la société est le respect du facteur nutritif, de même que les besoins de nutrition s'imposent d'une manière inéluctable à l'individu lui-même; la société, pour assurer sa conservation, doit asservir ses institutions politiques aux principes révélés par l'évolution biologique.

Et en résumé toute cette évolution sociologique, comme l'évolution biologique elle-même, s'effectue en vue d'une adaptation de plus en plus complète des agrégats matériels entre eux; c'est le critérium du progrès quand il s'agit de la survivance d'une collection d'individus; elle constitue également la pierre de touche de toute valeur intellectuelle; c'est en vertu de cette adaptation de notre intelligence aux lois naturelles que nous avons considéré le déterminisme absolu comme la plus haute manifestation du perfectionnement psychique. A ceux qui tenteraient de ressusciter, à l'aide des procédés artificiels de l'ancienne psychologie, le témoignage de la conscience intérieure comme preuve de l'existence du libre arbitre, nous opposerons la magnifique apostrophe de M. Moleschott au Congrès d'anthropologie criminelle tenu à Rome l'an dernier. A ces témoignages purement affirmatifs Moleschott riposta, aux applaudissements de l'assemblée, par le témoignage négatif de sa conscience, à lui, et de celle de tous ceux qui ont étudié cette question à la lumière de la physio-psychologie scientifique, la seule qui ne trompe point.

La séance est levée à 10 heures et demie.
